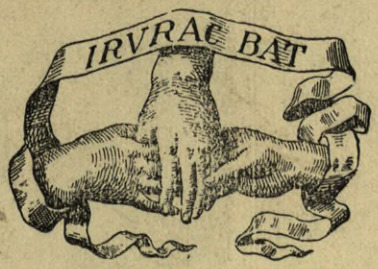
BOLETIN

DE LA

REAL SOCIEDAD VASCONGADA DE AMIGOS DEL PAIS

(Delegada del Consejo Superior de Investigaciones Científicas en Guipúzcoa)

Año XII — Cuaderno 1.°



Redacción y Administración: Museo de San Telmo
SAN SEBASTIAN
1956

SUMARIO

Les formes verbales de prétérit a préfixe l-dans les textes du XVIe siècle, por *René Lafon.*

El sitio de San Sebastián en 1813 visto por un comerciante, por *Gregorio Lacort Tolosana.*

Sobre la exploración lingüística del País Vasco (dialecto vizcaíno), por *Pedro de Yrizar.*

Correspondencia de dos javeriólogos: Dos cartas del P. Léonard Jos. Marie Cros, S. I. al P. Francisco Apalátegui, S. I., por el *P. León Lopetegui, S. I.*

Roncal, riñón de Vasconia, por el *P. Salvador Barandiarán, S. I.*

Guipúzcoa en la época romana, por *L. Michelena.*

MISCELANEA.—Actividades del Seminario «Julio de Urquijo» en 1955.—El Padre José Antonio Donosti.—Oleskari Zarra.—El Centenario de Irala.—Conferencias de los profesores Lacarra y Holmer.—El séptimo centenario de la fundación de Tolosa.—D. Amadeo Delaunet, premio internacional «San Martino di Spucches».—Una tragedia en Alegría.—Ciclo de conferencias del Centro de Estudios Vascos de Bilbao—La Batalla de Vitoria y el Alcalde Olarte.—Platero ta biok.—Don Miguel de Aguirre.

BIBLIOGRAFIA.

REVISTA DE REVISTAS.

BOLETIN

DE LA

REAL SOCIEDAD VASCONGADA DE AMIGOS DEL PAIS

(Delegada del Consejo Superior de Investigaciones Científicas en Guipúzcoa)

Año XII — Cuaderno 1.°

Redacción y Administración: Museo de San Telmo
SAN SEBASTIAN
1956

BOLETÍN
DE LA
REAL SOCIEDAD VASCONGADA
DE AMIGOS DEL PAÍS
(Delegada del Consejo Superior de Investigaciones Científicas de Guipúzcoa)
AÑO XII CUADERNO 1.º
Redacción y Administración: MUSEO DE SAN TELMO - *San Sebastián*

Les formes verbales de prétérit a préfixe l- dans les textes du XVIe siècle

par RENE LAFON

Dechepare et Liçarrague emploient parfois au prétérit, dans des propositions subordonnées dépendant d'un verbe au passé, des formes verbales relatives ou à suffixe *-la* qui contiennent le préfixe de 3e personne *l-*, alors que l'on attendrait le préfixe *z-* qui est de règle dans les formes du passé. Ainsi, le même membre de phrase, «signifiant de quelle mort il devait mourir», est traduit par Liçarrague *aditzera emaiten çuela cer herioz hil behar çuen* (Jn. 12, 33) et *aditzera emaiten çuela cer herioz hil behar luen* (Jn. 18, 32). Nous citons dans cet article tous les passages où l'on rencontre de telles formes, et nous nous proposons de déterminer leurs conditions d'emploi, c'est-à-dire dans quels cas Dechepare et Liçarrague emploient des formes à préfixe *l-* pour exprimer des procès passés et qui ne sont pas présentés comme éventuels. Certaines de ces formes sont des formes simples de prétérit, d'autres des formes composées. Dans celles-ci, le verbe auxiliaire au prétérit est toujours «être» ou «avoir», et le verbe principal figure sous la forme de l'inessif du substantif verbal, du participe passé au nominatif indéfini, ou du participe passé au génitif en *-en* ou en *-ko*, comme dans les types *sartzen zen*,

sarthu zen, hartzen zuen, hartu zuen, hartuko zuen; mais on a alors *lizen, lizela* au lieu de *zen, zela,* et *luen, luela* au lieu de *zuen, zuela.*

DECHEPARE

Dechepare emploie trois formes de prétérit à préfixe *l-*, chacune dans des conditions différentes des autres. Toutes les trois sont des formes simples.

1. *Gaycez lagolaençun nuyen* (XIII, 8) «j'avais entendu dire qu'il était fâché»: fait passé rapporté en style indirect; le verbe principal est un verbe déclaratif au prétérit du parfait.

2. *Ama emazte luyen ala ez nahi nuque galdatu* (III, 17): le poète parle de celui qui dit du mal des femmes: «je voudrais demander s'il avait au non comme mère une femme». Interrogation indirecte portant sur un fait passé. Le verbe principal est à l'éventuel à suffixe *-ke.*

3. *Beguyez nola cenacusan çure iabe handia,*
Orotaric laryola odol preciatuya (I, 126-127).

Le poète s'adresse à la Vierge. Voici la traduction de l'ensemble de la strophe. «(Elles me frappent au coeur, je vous l'assure, votre douleur d'alors et la blessure dont votre coeur souffrait) alors que vous voyiez de vos yeux votre grand maître perdant de partout son sang précieux». Le dernier vers signifie littéralement «alors que le sang précieux lui coulait de toute part». Ici, la forme verbale pourvue du préfixe *l-* et du suffixe *-la* sert à indiquer un procès passé simultané à un autre et qui constitue une circonstance de celui-ci (sorte de gérondif). Il s'agit d'un procès passé (écoulement de sang) que l'écrivain ne relate pas pour lui-même, mais comme une circonstance de la vision qu'une personne (à qui il s'adresse) avait d'une autre personne. Un acte de vision est une opération psychologique, et non un événement du monde extérieur. On retrouve la forme *lariola,* mais dans des conditions différentes, chez Liçarrague (voir plus bas la citation n.° 2, phrases du 3e type, de cet auteur). Oihenart, par contre, emploie, comme il se doit, *sariola* (avec *s* notant la sifflante pure) dans sa traduction du *Vexilla regis* (Poésies, XX, 15):

Egon baita sariola
Es vr, ban' vr-ar' odola

«(La croix) où il est resté, versant non point de l'eau, mais son sang, comme si c'eût été de l'eau»; l'expression signifie littéralement «alors qu'il lui coulait non pas de l'eau, mais, comme

de l'eau, le sang». La construction n'est pas la même que dans la phrase de Dechepare. *Sariola* dépend non d'une forme verbale du 2e groupe, mais d'une forme du 1er groupe (parfait), et surtout cette dernière forme verbale exprime un procès qui a eu lieu dans le monde extérieur («il est resté») et non dans l'esprit d'un spectateur.

LIÇARRAGUE

Toutes les formes de prétérit à préfixe *l-* que l'on rencontre dans Liçarrague figurent, à deux exceptions près (phrases du 3e type), dans des phrases ou dans des membres de phrase dont la structure est identique ou analogue à celle de l'une des trois phrases de Dechepare citées plus haut.

1*er type (phrase n.*° 1 *de Dechepare)*

1. A Jeanne d'Albret: *6r 16-19: *alegueraqui bere etcherat itzuli içan cen, cioela, ecen atseguin handia luela ceren hirurehun guiçon hura baino prestuagoric hirian eriden içan ciraden,* «s'en retourna tout ioyeux en sa maison, disant qu'il s'esiouïssoit fort de ce qu'il s'estoit trouué en la ville trois cens hommes meilleurs que luy»; Style indirect: *luela,* qui dépend du prétérit *cioela,* rapporte les paroles de quelqu'un. *Ciraden,* qui est introduit par *ceren,* a par contre le préfixe *z-*.

2. Même texte, *6v 28-30: *sperançaz ecen ni baino sufficientagoric-ere içanen cela obrán escu eduquiren luenic* «esperant aussi qu'il y auroit de plus suffisans que moy qui tiendroyent la main a l'oeuure»; la verbe principal est *gogo eguin neçan* «ie me resolu». On aurait en style direct, et le verbe principal étant supposé au présent, *içanen dela* et *eduquiren duenic.* Le futur périphrastique est remplacé en style indirect, par son prétérit lorsque le verbe principal est au passé. *Cela* est une forme ordinaire de prétérit. Mais *eduquiren luenic,* forme relative pourvue du suffixe de partitif, est le sujet de *içanen cela.* Cette forme à préfixe *l-* exprime un procès qui se rattache à un fait qui était espéré par quelqu'un.

3. Même texte, *7r 6-9: *nic nuen sperançá, ecen moien hunez Iaincoaren hitz purac vkanen luela sartze eta auançamendu Heuscal-herrian: eta hunetacotzat çu Andreá, hunez cerbitzaturen cinadela trompettabaten ançora,* «l'esperance que i'eu que par ce moyen la pure parole de Dieu auroit entree et accroissement au pays des Basques, et pour ce faire ceci vous seruiroit

comme d'une trompette». *Vkanen luela,* prétérit du futur, est le complément de *nuen sperançá* et indique le fait qui était espéré. La fin de la phrase signifie littéralement «et que vous vous en serviriez comme d'une trompette».

4. Traduction de *l'Epître montrant comment Christ est la fin de la Loi:* *8v 21-22 «(l'homme tout entier avec ses appartenances, ses faits, ses pensées, ses paroles, sa vie, on totalement déplu à Dieu, comme s'il eût été son ennemi spécial et adversaire), jusques à dire qu'il se repentait de l'avoir fait»: *bay erraiterano ecen vrriqui çuela ceren guiçona eguin vkan luen.* Style indirect; de plus, le texte latin porte *poenitere se quod hominem creasset.* L'auteur a rendu par une forme de prétérit du parfait surcomposé à préfixe *l-* le plus-que-parfait du subjonctif latin. Par contre, *çuela* a le préfixe *z-*. Traitement inverse de l'exemple n.° 1 de Liçarrague, où il y a également deux propositions introduites la première par *ecen,* la seconde par *ceren.*

5. Même texte: **2v 5-10: «quand Dieu lui dit que par sa semence toutes les nations de la terre seraient bénies, c'était que de sa semence sortirait Jésus-Christ selon la chair, par la bénédiction duquel tous hommes (de quelque région qu'ils fussent) seraient sanctifiés», *Iaincoac erran vkan ceraucanean, ecen lurreco natione guciac haren hacian benedicatuac içanen liradela: eta hunez erran nahi çuen, ecen Iesu Christ haraguiaren araura Abrahamen hacitic ethorrico cela: eta haren benedictioneaz eta reparuaz sanctificatuac içanen liradela hura recebituren luten guciac.* La fin de la phrase signifie exactement: «et que par sa bénédiction seraient sanctifiés tous ceux qui la recevraient». Toutes les formes de prétérit du futur introduites par *ecen, à* l'exception d'une seule *(ethorrico cela),* ont le préfixe *l-*: elles rapportent en style indirect les paroles qui avaient été dites par quelqu'un; le texte latin porte *quod in ipsius semine benedicendae essent.*

6. Traduction de *La somme de tout ce que nous enseigne la Sainte Ecriture:* ***1v 32 2r 7: «Nous connaissons aussi par ces nobles et excellents livres que Dieu promit jadis à Adam, Abraham, Isaac, Jacob, David, et autres des anciens, qu'il enverrait la semence bienheureuse, son fils Jésus-Christ, notre sauveur, lequel délivrerait de péché, de la tyrannie et servage du diable ceux qui, de foi vive et opératrice, croiraient à telle promesse et se fieraient en Jésus-Christ, espérant de lui par lui seul la délivrance et liberté promise», *Halaber liburu noble eta excellent hetaric eçagutzen dugu, nola Iaincoac lehenago promet-*

tatu vkan cerauen Adami, Abrahami, Isaac-i, Iacob-i, Dauid-i, eta anhitz berce lehenagocori, ecen igorriren luela dohain onezco hacia, Iesus Christ bere Seme gure Saluadorea: eta harc deliuraturen eta idoquiren lituela bekatutaric eta deabruaren tyranniatic eta suiectionetic, fede viciz eta obratzen luen sinhestez promes hec sinhetsiren lituzten guciac, hura baithan berean eçarten lutelaric bere confidança eta sperança gucia, eta promettatu içan çayen beçala deliuraturen eta libertatetan eçarriren-ere baliradela. La première partie de la phrase basque rend exactement le texte français. Après *gure Saluadorea* «notre Sauveur», la phrase basque signifie littéralement «et que celui-ci délivrerait et tirerait du péché et de la tyrannie et sujétion du diable tous ceux qui croiraient à ces promeses par foi vive et par croyance qui opérât, mettant éventuellement en lui seul toute leur confiance et espérance, et qu'ils seraient effectivement délivrés et mis en liberté comme il leur avait été promis». Toutes les formes verbales qui expriment le contenu de la promesse faite jadis sont pourvues du préfixe *l-*, sauf *çayen*, qui dépend de *beçala*. Les formes *obratzen luen* et *eçarten lutelaric* doivent être mises à part: en style direct on emploierait des formes d'indicatif présent, *obratzen duen* et *eçarten dutelaric*. Il y a eu sans doute attraction des formes à préfixe *l-*, qui sont des formes de prétérit du futur périphrastique. Mais en outre le préfixe *l-* exprime ici une nuance d'éventualité; ces deux formes ont été citées et étudiées dans *Système du Verbe basque*, t. II, p. 84 et 88. *Obratzen çuen* et *eçarten çutelaric* ne conviendraient pas ici, car ce sont des formes d'indicatif imparfait. L'emploi de ce préfixe dans les formes de prétérit du futur est la marque du style indirect.

7. Traduction du *Catéchisme*: D 2r 33-35 (21e dimanche): réponse à la question «qui a fait cette division?»: «Dieu même, qui l'a donnée écrite à Moïse en deux Tables, et a dit qu'elle se réduisait en dix paroles»: *Iaincoac berac, ecen harc Moysesi eman vkan ceraucan bi taulatan scribatua, eta erran, ecen hura hamar hitzetan contenitzen licela.* Style indirect: le verbe dont dépend *contenitzen licela* est au prétérit du parfait surcomposé.

8. Mc, 1, 34: *etzituen deabruac minçatzera vtziten nola hura eçagutu vkan lutén* «(jeta plusieurs diables), ne permettant point que les diables dissent qu'ils le connussent». Style indirect. En outre, l'emploi du préfixe *l-* a été certainement déterminé en partie par le subjonctif imparfait de la traduction française du

XVIe siècle. En grec et en latin il y a l'imparfait de l'indicatif *(quoniam sciebant eum)*. Dans le passage correspondant de Lc. (4, 41), Liçarrague a employé une forme simple à préfixe *z-* du prétérit de *iaquin*: *etzituen vtziten errraitera, ecen baceaquitela hura cela Christ.*

9. Mc, 9, 9: *mana citzan, nehori ezlietzoten erran ikussi cituzten gauçac, guiçonaren Semea hiletaric resuscitatu liceneán baicen*, «il leur commanda qu'ils ne racontassent à personne ce qu'ils avaient vu, sinon après que le Fils de l'homme serait ressuscité des morts», litt. «quand le Fils de l'homme serait ressuscité...»; latt. *nisi cum Filius hominis a mortuis resurrexerit.* On aurait en style direct *resuscitatu denean*, litt. «quand il est ressuscité», pour «quand il sera ressuscité», ce qui est régulier en basque lorsque le verbe principal est au futur. Dans la proposition en style indirect, *cenean* ne conviendrait pas, car c'est une forme qui exprime le passé. *Cituzten* a le préfixe *z-*. Dans Mt, 17, 9, la phrase correspondante est en style direct: *nehori ezterroçuela visionea, guiçonaren Semea hiletaric resuscita daiteno*, «...jusqu'à tant qu'il ressuscite», lat. *donec... resurgat.*

10. Lc, 22, 23: *orduan hec has cequizquión bata berceari galde eguiten elkarren artean, eya cein cen hetaric hura eguinen luena*, «ils commencèrent à s'entre-demander l'un à l'autre à savoir-mon qui serait celui d'entre eux qui ferait cela»; lat. *quis esset ex eis qui hoc facturus esset.* En style direct, *eguinen duena.*

11. Lc, 23, 25: *eman ciecén Iesus, nahi lutena leguiten* «il leur livra Jésus, pour en faire à leur volonté»; lat. *Iesum tradidit voluntati eorum.* Litt. «pour qu'ils fissent ce qu'ils voulaient (ou voudraient)». L'*l-* de *lutena* est dû à l'atraction de celui de *leguiten.* Si le verbe principal était au présent, on aurait *nahi dutena daguiten* «pour qu'ils fassent ce qu'ils veulent (ou voudront)».

12. Jn, 9, 22: *baldin nehorc aithor baleça hura licela Christ* «si aucun le confessait être le Christ», litt. «qu'il était le Christ»: style indirect, proposition dépendant d'un verbe au suppositif éventuel (à préfixe *l-*).

13. Jn, 11, 51: *prophetiza ceçan ecen Iesusec hil behar luela nationeagatic* «il prophétisa que Jésus devait mourir pour la nation». On aurait en style direct *behar du* «il doit». En latin, indicatif: *quod moriturus erat.*

14. Act., 20, 38: *triste ciradelaric principalqui erran vkan çuen hitzagatic, ecen guehiagoric haren beguithartea ezlutela ikussiren*, «étant tristes principalement pour la parole qu'il avait

dite, qu'ils ne verraient plus sa face». Lat. *quoniam amplius faciem eius non essent uisuri.* En style direct on aurait le futur («vous ne verrez plus»).

15. *Act.*, 22, 2: *ençun vkan çutenean ecen Hebraicoén lengoagez mintzo litzayela* «quand ils ouïrent qu'il parlait à eux en langage hébraïque»; le verbe principal est *egin ceçaten.* Imitation d'un subjonctif latin: *cum audissent quia hebraea lingua loqueretur ad illos.*

16. *Act.*, 23, 12: *eta arguitu cenean, Iuduetaric batzuc eguinic biltzarre eta vot maledictionerequin, lioitela, ezlutela ianen ez edanen Paul hil leçaqueteno,* «le jour venu, aucuns des Juifs firent complot et serment avec exécration, disant qu'ils ne mangeraient ne boiraient jusqu'à tant qu'ils eussent occis Paul». La forme *lioitela* sera examinée dans la partie consacrée aux phrases du 3e type. L'*l-* de *lutela,* qui est une marque de style indirect, a été, de plus, entraîné par celui de *leçaqueteno* (lat. *dicentes neque manducaturos neque bibituros donec occiderent Paulum*). Le verset 14 donne la phrase en style direct: *vot eguin dugu maledictionerequin, deus eztugula dastaturen Paul hil duqueguno.*

17. *Act.*, 24, 9: *consenti ceçaten Iuduec-ere, erraiten çutela gauça hauc hala liradela,* «les Juifs aussi s'y accordèrent, disant qu'il était ainsi», litt. «que ces choses étaient ainsi». Style indirect.

18. *Act.*, 25, 4: *Eta Festusec ihardets ceçan, vngui beguiratua içanen cela Paul Cesarean, eta bera sarri* haraco *licela,* «à quoi Festus répondit que Paul serait bien gardé à Césarée et que de bref il irait là». Lat. *respondit seruari Paulum in Caesarea, se autem maturius projecturum.* Style indirect; on aurait en style direct *haraco da,* litt. «il est pour là-bas» (=«destiné à aller là-bas»). Par contre, *cela* est une forme ordinaire de prétérit.

19. *Act.*, 25, 8: *ihardesten çuelaric Paulec, ecen deusetan ezluela faltatu Iudúen Leguearen contra, ez templearen contra, ez Cesaren contra,* «comme ainsi fut que Paul se défendît qu'il n'avait en rien péché, ni contre la Loi des Juifs, ni contre le temple, ni contre César». Style indirect. En grec et en latin on a le style direct: *peccaui*

20. *Act.*, 25, 19: *questione batzu citiztean haren contra berén superstitioneaz, eta edocein Iesus hilic vici licela Paulec seguratzen çuen batez* «avaient aucunes questions à l'encontre de lui touchant leur superstition, et je ne sais quel Jésus mort que

Paul affirmait être vivant». Style indirect. En latin, proposition infinitive.

21. *Act.*, 27, 27: *estima ceçaten marineréc, ecen hurbiltzen litzeyela cembeit comarca,* «les mariniers jugèrent que quelque contrée leur approchait». Style indirect..

22. *Apoc.*, 13, 15: *eguin leçan, bestiaren imaginá adoratzen ezluten guciac, hil litecen,* «qu'il fît que ceux qui n'adoraient pas l'image de la bête fussent tués». Influence de *litecen*; on aurait au présent *eguin deçan, adoratzen ezduten, hil ditecen.* En latin, présent et parfait du subjonctif: *faciat ut quicumque non adorauerint imaginem bestiae occidantur.*

23. *Apoc.*, 13, 17: (*eguiten çuen*) *nehorc ecin eros leçan edo sal mercá luenec baicen,* «(il faisait en sorte) qu'aucun ne pût acheter ou vendre s'il n'avait la marque»; litt. «si ce n'est qui avait...» Inflence de *leçan*; on aurait au présent *deçan* et *duenec.* En latin, présent: *ne quis possit aut emere aut uendere, nisi qui habet characterem.*

2e *type* (*phrase n.° 2 de Dechepare*)

1. Mc, 8, 23: *interroga ceçan, deus balacussanez,* «il l'interrogea, s'il voyait quelque chose».

2. Lc, 1, 29: *pensatzen çuen ceric licén salutatione hura* «pensait quelle était cette salutation».

3. Lc, 1, 62: *keinu eguiten cieçoten haren aitari, nola nahi luen hura dei ledin,* «lors ils firent signe au père d'icelui comment il voulait qu'il fût appelé».

4. Lc. 9, 46 (titre): *cein guehien içanen licén Apostoluéc iharduqui*; dans la version française suivie par Liçarrague, «dispute de la primauté»; interrogative indirecte sans proposition principale, qui signifie litt. «discuté par les Apôtres lequel serait le plus grand». Le texte du verset 46 est le suivant: *sar citecen elkarrequin dispután, eya hetaric cein cen handiena,* «ils entrèrent en dispute en eux-mêmes, à savoir lequel d'entre eux était le plus grand».

5. Lc. 12, 39: *baldin baleaqun aitafamiliác cer orduz ohoina ethorteco licén* «si le ménager eût su à quelle heure le larron eût dû venir»; latt. *si sciret paterfamiias qua hora fur ueniret.* Passage correspondant de Mt (24, 43): *...cein goait aldiz ohoina ethor leiten* «(si le père de famille savait) à quelle veille le larron devrait venir»; même texte latin, sauf *uenturus esset* au lieu de *ueniret.*

6. Jn, 11, 57: *baldin nehorc eçagutzen balu non licén* «si quelqu'un connaissait où il était». Verbe principal: *eman ceçaten manamendu.*

7. Jn, 18, 32: *haur cen Iesusen hitza compli ledinçát, cein erran baitzeçan aditzera emaiten çuela cer herioz hil behar luen,* «ce fut afin que la parole de Jésus fût accomplie, laquelle il avait dite signifiant de quelle mort il devait mourir»; lat. *significans qua morte esset moriturus.* Mais en 12, 33, pour traduire la même expression latine, Liçarrague emploie une forme à *z-*: *eta haur erraiten çuen, aditzera emaiten çuela cer herioz hil behar çuen,* «or cela disait-il, signifiant de quelle mort il devait mourir».

8. *Act.*, 10, 17: *Pierrisec bere baithan dudatzen çuen beçala ceric licén ikussi çuen visionea* «comme Pierre doutait en soi-même quelle vision c'était qu'il avait vue».

9. *Act.*, 17, 11: *egun oroz Scripturác bilhatzen cituztela, eya gauça hauc hala liradenez,* «cherchant les Ecritures pour savoir s'il était ainsi».

10. *Act.*, 21, 33: *interroga ceçan nor licén, eta cer eguin çuen,* «il interrogea qui il était et qu'il avait fait»; lat. *quis esset et quid fecisset.*

11. *Act.*, 22, 24: *iaquin leçançát cer causagatic hala oihuz leuden haren contra* «afin qu'il sût pour quelle cause ils criaient ainsi contre lui».

12. *Act.*, 22, 30: *segura iaquin nahiz cer causagátic accusatzen liçén Iuduéz, lacha ceçan estecaduretaric,* «le lendamain, voulant savoir pour certain pour quelle cause il était accusé des Juifs, le délia des liens».

13. *Act.*, 23, 28: *iaquin nahiz cer causagatic accusatzen lutén, eraman vkan diat hayen conseillura,* «voulant savoir la cause pourquoi ils l'accusaient, je le menai en leur conseil».

14. *Act.*, 25, 20: *erran nieçoán, eya nahi licenez Ierusalemera ioan,* «je lui demandai s'il voulait aller à Jérusalem».

15. Traduction du *Catéchisme*, E 4r 5-8 (37e dimanche): «Notre Seigneur Jésus-Christ étant requis de ses disciples qu'il les enseignât de prier, (il leur répondit)», *Iesus Christ Iauna bere discipuluéc othoiztu çutenean, iracats litzan cer moldez eguin behar lutén,* litt. «de quelle manière ils devaient prier». Interrogation indirecte dépendant d'un verbe au subjonctif imparfait (forme relative de l'éventuel) qui dépend lui-même d'un verbe au prétérit du parfait.

3e type (phrase n.° 3 de Dechepare)
(formes à suffixe- la)

1. Traduction de *l'Epître montrant comment Christ est la fin de la Loi*, **2v 21-23: «Premièrement nous a été prédit en Isaiah comment il devait naître d'une vierge, disant...» [les paroles du prophète sont alors rapportées en style direct, au futur], *lehenic Esaias Propheta baithan, nola Iesus Christ Iauna virgina bataganic sorthuren cen aitzinetic erran içan cen, lioela...*, litt. «d'abord, il avait été prédit chez le prophète Isaïe comment le Signeur Jésus-Christ naîtrait d'une vierge, [ce prophète] disant...» La prophétie est d'abord résumée en style indirect, avec une forme ordinarie de prétérit du futur périphrastique. Elle est rapportée ensuite textuellement en style direct, au futur. La forme à prefixe *l-*, *lioela*, litt. «comme il disait», est dans le même rapport avec *erran içan cen* que *laryola* avec *cenacusan* dans la 3e phrase de Dechepare. *Lioela*, que j'ai oublié de citer dans *Système*, I, p. 208, à côté de *cioela*, précise *lehenic erran içan cen* «il avait été prédit». Le verbe au passé dont *lioela* est complément circonstanciel exprime un acte (prédiction) qui implique une opération mentale. *Lioela* annonce la teneur de la prédiction.

2. Mc, 9, 20: *ikussi çuenean, bertan spirituac çathïca ceçan hura, eta lurrera eroriric iraulzcatzen cen haguna lariola* «quand il l'eut vu, incontinent l'esprit le dérompit, et étant chu à terre il se tournait çà et là en écumant»; l'expression basque signifie litt. «tandis que l'écume lui coulait». Emploi inattendu du préfixe *l-*. A la différence de la phrase n.° 3 de Dechepare, le procès exprimé par la forme à préfixe *l-* est une circonstance d'un procès extérieur et relaté objectivement (*iraulzcatzen cen*), et nõn de la vision qu'en avait un spectateur; lat. *uolutabatur spumans*. L'acte de visión mentionné au début de la phrase constitue, lui, une circonstance des procès relatés («il se tournait çà et là»); cf. le passage d'Oihenart cité plus haut (p. 4). Le préfixe *l-* a été sans doute employé ici par analogie, à cause de la présence de *ikussi çuenean* au début de la phrase, comme dans la phrase ci-dessous, qui est en réalité très différente.

3. Jn, 11, 33: *ikus ceçanean hura nigarrez legoela, eta harequin ethorri ciraden Iuduac nigarrez leudela*, «quand il la vit pleurant, et les Juifs qui étaient là venus avec elle aussi pleu-

rant»: même type de construction que celui de la phrase n.° 3 de Dechepare: le procès exprimé par les formes à suffixe *-la*, «être en larmes», se rattache à la vision (opération psychologique) qu'un personnage (Jésus) eut d'une scène passé. En latin, participes présents: *plorantem, plorantes.*

4. Jn, 11, 56: *bada Iesusen bilha çabiltzan, eta elkarren arte-an erraiten çuten, templean leudela,* «donc ils cherchaient Jésus, et disaient entre eux, étant au temple». La forme à préfixe *l-* exprime une circonstance d'un acte de parole. Cette circonstance ne concerne pas l'objet de l'acte, c'est-à-dire ce qui était dit, les paroles prononcées, mais l'acte lui-même, qui est considéré ici comme un événement extérieur. L'emploi du préfixe *l-* résulte donc ici d'une extension analogique.

5. *Act.*, 23, 12: phrase citée sous le n.° 16 dans la partie consacrée aux phrases du 1er type. La phrase basque est mal construite; elle n'a pas de proposition principale. Le texte latin dit: *Facta autem die, collegerunt se quidam ex Iudaeis, et deuouerunt se, dicentes neque manducaturos, neque bibituros donec occiderent Paulum.* La phrase de Liçarrague signifie littéralement: «et quand il fit jour, quelques-uns des Juifs ayant fait réunion et voeu avec malédiction, disant qu'ils ne mangeraient ni ne boiraient jusqu'à ce qu'ils eussent tué Paul». La phrase suivante, dans la traduction française suivie par Liçarrague, dit: «et ceux qui avaient fait cette conjuration étaient plus de quarante». L'*l-* de *lioitela* ne s'explique pas comme celui de *ezlutela*. *Lioitela* précise l'expression «voeu avec malédiction», et annonce la teneur du voeu.

6. *Act.*, 27, 38: *arind ceçaten vncia, ogui bihia itsassora egoizten lutela,* «ils allégèrent le navire, jetant le blé en la mer». Ici, aucun motif ne justifie l'emploi d'une forme à préfixe *l-*: il s'agit d'un procès extérieur qui accompagne un autre procès extérieur. Lat. *iactantes.*

7. *Rom.* 1, 27: *halaber arrac-ere, vtziric emaztén vsança naturala, berotu içan dirade bere guthicián bata berceagana, arrac arrarequin infamiataco gauçác eguiten cituztela, eta berac baithan recebitzen lutela bere hoguenaren recompensa behar cen beçalacoa,* «semblablement aussi les mâles, dédaignant le naturel usage de la femme, se sont échauffés en leur concupiscence l'un vers l'autre, faisant mâle avec mâle choses infâmes, et recevant en eux-mêmes la récompense de leur erreur telle qu'il fallait». Si l'ateur emploie une forme à préfixe *l-* après la forme

ordinaire *cituztela*, c'est peut-être parce que le verbe principal, *berotu içan dirade* «ils se sont échauffés», exprime un procès interne, d'ordre psychologique. Mais il s'agit plutôt d'une extension analogique. Latin *operantes... recipientes.*

Il faut mettre à part le passage suivant, *Act.*, 23, 29, qui fait suite immédiatement à la phrase citée sous le n.° 10, 2e type: *cein eriden baitut accusatzen cela berén Legueco questionéz, eta herioric edo presoinic mereci luen hoguenic batre etzuela*, «là où j'ai trouvé qu'il était accusé touchant des questions de leur Loi, n'ayant commis nul crime digne de mort ou d'emprisonnement». Lat.: *nihil uero dignum morte aut uinculis habentem criminis.* Comme Liçarrague se servait, pour traduire *dignum*, de l'expression *mereci vkan* «mériter», il avait besoin d'une forme verbale personnelle. Il a fait probablement comme s'il y avait dans la version française un imparfait du subjonctif: «qui méritât (mort ou prison)». L'emploi de la forme à préfixe *l-* paraît s'expliquer ainsi.

FORMES DE PRETERIT A PREFIXE L- ATTESTEES AILLEURS QUE CHEZ DECHEPARE ET LIÇARRAGUE

On n'en connaît que deux, toutes deux en biscayen. J'ai cité la première, *liçala*, dans *Système*, I, p. 86: elle se trouve dans un membre de phrase basque cité par Garibay: *Fray Vicentec esala Fedea çina liçala*, «quiere decir en castellana [lengua], ajoute Garibay, que fray Vicente habia dicho ser juramento la fe». Le fameux prédicateur dominicain s'élevait particulièrement contre l'abus du serment. L'expression signifie «que la foi était serment», comme le dit avec raison Luis Michelena (*BRSVAP*, X, 1954, p. 189). Les deux interprétations que j'avais données successivement dans *Système*, I, p. 86, et dans *BRSVAP*, VIII, 1952, p. 320, doivent être abandonnées comme inexactes. Cette forme n'exprime ni une éventualité ni une volition en style indirect, mais une constatation en style indirect; c'est un prétérit de l'indicatif à préfixe *l-*.

Luis Michelena a signalé (*BRSVAP*, X, 188-189) une autre forme biscayenne de prétérit de l'indicatif à préfixe *l-* et suffixe *-la* qui se trouve par deux fois dans un texte écrit vers 1600 et inclus dans la Chronique d'Ibargüen-Cachopin: *letorrela* «qu'il venait», dépendant de *baesan* «lo dijo».

Des formes à préfixe *l-* du prétérit de l'indicatif ont donc été

employées au XVIe siècle par un poète du pays de Cize, par Liçarrague, dont la langue, de fond labourdin, était composite, et par des Biscayens. On ne les rencontre pas, au XVIIe siècle, dans les proverbes et les poésies d'Oihenart, ni, que je sache, chez Axular.

CONDITIONS D'EMPLOI DE CES FORMES A PREFIXE L-

A) Formes simples: prétérit (correspondant à l'imparfait de l'indicatif du français et de l'espagnol).

1) Marque du style indirect: formes correspondant au présent de l'indicatif du style direct: Dech., 1; Liç., 1, 11, 12, 13, 17, 18, 20, 23, il faut y joindre le *liçala* de Garibay et les deux *letorrela* de la Chronique.

2) Marque de l'interrogation indirecte: formes correspondant au présent ou à l'imparfait de l'indicatif de l'interrogation directe:

Correspondant au présent: Liç., 1, 2, 3, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 14, 15.

Correspondant à l'imparfait: Dech., 2.

3) Sorte de complément circonstanciel servant à préciser l'objet ou le contenu d'une opération psychologique (vision, acte de parole, prédiction, voeu). La forme de prétérit à préfixe *l-* serait remplacée par une forme de présent si le verbe dont elle dépend était au présent.

Dech., 3; Liç., 1, 3, 5.

Il faut mettre à part Liç., 2, 4, où les formes à préfixe *l-* expriment une circonstance d'un événement extérieur; leur emploi résulte sans doute d'une extension analogique.

B) Formes périphrastiques (uniquement chez Liçarrague): prétérit de l'indicatif, prétérit du parfait, prétérit du futur.

1) Marque du style indirect: formes correspondant au présent, au parfait ou au futur du style direct:

Correspondant au présent: 7, 15, 21, 22.

Correspondant au parfait: 4, 8, 9, 19.

Correspondant au futur: 2, 3, 5, 6, 10, 14, 16.

2) Marque de l'interrogation indirecte: formes correspondant au présent du style direct: 12 et 13, au futur du style direct: 4.

3) Sorte de complément circonstanciel servant à préciser l'objet ou le contenu d'une opération psychologique. Pas d'exem-

ple sûr: n.° 6, il s'agit nettement de deux procès du monde extérieur; n.° 7, douteux.

Les formes simples de prétérit de l'indicatif à préfixe *l-* et les formes dans la composition desquelles elles entrent ne se rencontrent que dans des propositions subordonnées. Elles n'expriment jamais des procès considérés en eux-mêmes, mais toujours des procès rattachés à d'autres procès. De plus, sauf dans un très petit nombre de cas qui s'expliquent sans doute par l'extension analogique, les verbes auxquels se rapportent ces formes à préfixe *l-* n'expriment pas des fais extérieurs, mais des fais psychologiques ou des actes qui impliquent de tels faits (p. ex. «dire»).

L'emploi de ces formes n'est pas obligatoire, comme le montrent le membre de phrase de Liçarrague (Jn, 12, 33) cité au début de l'article et les exemples suivants: *iaquin vahu gauça nola ginen cen* (Dench, XIII, 1) «si tu avais su ce que seraient les événements», litt. «...comment la chose arriverait»; *gogoatzen çutén eya Sabbathoan sendaturen çuenez accusa leçatençat* (Liç., Mc, 3, 2) «prenaient garde sur lui s'il le guérirait au Sabbat, afin qu'ils l'accusassent»; *Capitainac igor ceçan guiçon gaztea, hari manaturic, nehori ezlerron nola gauça hauc hari declaratu cerauzcan* (*Act.*, 23, 22) «le Capitaine renvoya le jeune homme, lui commandant qu'il ne dît à personne qu'il lui avait déclaré ces choses»; *çacusquianean mutuac minçatzen, hebainac sendaturic, mainguäc çabiltzala, itsuéc ikusten çutela* (Mth, 15, 31) «voyant les muets parler, les manchots guéris, les boiteux cheminer, les aveugles voir». De plus, chez Liçarrague, on trouve parfois des formes de prétérit à préfixe *z-* et des formes à préfixe *l-* dans des propositions unies par une conjonction de coordination (p. ex. *ceren* «car», 1er type n.° 1; *eta* «et», 2e type, n.° 10) ou dans deux propositions subordonnées entre elles et à une autre (1er type, n.° 2). On dirait que l'écrivain, tout en cherchant à marquer le caractère indirect du discours, n'a pas voulu «forcer la note» en employant des formes à préfixe *l-* dans toute la partie de la phrase qui est en style indirect. Il est d'ailleurs curieux de constater que ces formes ne sont pas employées avec la même fréquence dans tous les écrits de Liçarrague. On ne les recontre pas dans l'Evangile de Saint Matthieu, où Liçarrague aurait pu les employer (p. ex. en 14, 26 et en 15, 31),

ni dans les textes qui suivent le Catéchisme. Elles sont particulièrement nombreuses dans les chapitres 22 et 23 de l'Evangile de saint Luc et dans le chapitre 11 de celui de saint Jean, enfin dans les *Actes des Apôtres*, surtout à partir du chapitre 20 (nombreuses phrases des trois types). Dans tout le reste du Nouveau Testament on ne rencontre qu'une forme d'indicatif à préfixe *l-*, dans *l'Epître aux Romains*, et deux dans *l'Apocalypse*. Peut-être Liçarrague, ou l'un de ses collaborateurs, voulant exprimer à l'indicatif certaines nuances de pensée par le préfixe *l-*, s'est-il attaché à le faire surtout dans certains passages et a-t-il renoncé à le faire systématiquement dans tout le livre, non sans avoir commis et laissé subsister quelques abus dans l'emploi du préfixe.

ORIGENES DE L'EMPLOI DE CES FORMES

On ne peut pas savoir si ces formes à préfixe *l-* étaient employées dans la langue courante. Liçarrague a traduit des textes latins et français en basque. Dechepare, par contre, a fait oeuvre originale. Mais l'un et l'autre connaissaient, en plus du basque, le latin, le français, et, du moins Dechepare, l'espagnol. Or les divers emploie qu'ils ont faits, toujours en propositions subordonnée, de formes d'indicatif qui présentent à la 3e personne le même préfixe *l-* que celles de l'imparfait du subjontif (ou éventuel à suffixe relatif) et du conditionnel rappellent certains emplois du subjonctif imparfait en latin et du conditionnel en français et en espagnol.

Phrases du type n.° 2. Les formes simples ou composées d'imparfait de l'indicatif à préfixe *l-* sont identiques à des formes d'imparfait du subjonctif. Leur emploi résulte d'une imitation du latin, où l'imparfait de l'indicatif est remplacé dans une interrogation indirecte par l'imparfait du subjonctif.

Phrases du 1er type. L'emploi du préfixe *l-* à l'imparfait et au plus-que-parfait de l'indicatif répond au souci de caractériser le style indirect. Il convient d'abord de noter que l'emploi de *nola* suivi d'une forme relative pour rendre le *que* français introduisant une proposition complétive (phrase n.° 8; cf. Jn. 3, 28; 4, 1; *Act.*, 8, 14; 19, 26; 20, 29, titre, et d'autres passages) provient de l'emploi de *nola* pour introduire una proposition interrogative indirecte. Mais toutes les phrases du 1er type ne se ramènent pas à l'interrogation indirecte, et l'emploi qui y est fait de formes à

préfixe *l-* ne s'explique pas ainsi. L'imitation du latin s'est fait sentir aussi d'une autre façon. On sait que «l'usage latin du style indirect consiste à mettre à l'infinitif les propositions indépendantes qui seraient à l'indicatif dans le style direct et au subjonctif toutes les autres», et que «à l'emploi du subjonctif s'ajoute la pratique de la concordance des temps» (Meillet et Vendryes, *Traité de grammaire comparée des langues classiques*. 2e éd. 1948, §972, p. 674). Le subjonctif est au passé quand le verbe de la proposition principale est au passé. Un futur du style direct est remplacé dan le style indirect par un subjonctif (imparfait, s'il y a lieu, selon la concordance des temps) ou par le participe en *-turus* avec le subjonctif du verbe «être» (*essem* quand la principale est au passé).

Dans plusieurs cas (nos. 4, 5, 10, 14), Liçarrague emploie des formes à préfixe *l-* là où il y a en latin un imparfait du subjonctif du style indirect. D'autre part, en français et en espagnol, le conditionnel remplace le futur dans les subordonnées dépendant d'un verbe déclaratif au passé: *il disait qu'il viendrait, dijo que vendría*. Dans ce cas, le basque remplace le futur périphrastique, où l'auxiliaire est au présent de l'indicatif, par son prétérit, où l'auxiliaire est à l'imparfait de l'indicatif. La même règle vaut pour l'interrogation indirecte. Liçarrague emploie parfois, pour exprimer le style indirect surtout dans le premier de ces deux types de phrases, des formes de prétérit à préfixe *l-*, par analogie avec les formes de conditionnel, qui sont des formes d'éventuel où l'emploi de ce préfixe est de rigueur. L'exemple que voici montre qu'il sentait un lien entre le prétérit du futur et le conditionnel (éventuel à suffixe *-ke*). On lit dans Mc, 3, 2: *gogoatzen çutén eya Sabbathoan sendaturen çuenez accusa leçatençat* «prenaient garde sur lui s'il le guérirait au Sabbat, afin qu'ils l'accusassent»; mais dans Lc, 6, 7, *gogoatzen çuten hura Scribéc eta Phariseuéc senda leçaqueenez, accusatione eriden leçatençat haren contra*, «les Scribes et Pharisiens prenaient garde sur lui s'il le guérirait au Sabbat, afin qu'ils trouvassent de quoi l'accuser». Dans le passage correspondant de Mth. (12, 10), il y a une interrogation indirecte au présent de l'indicatif: *Sori da Sabbath egunean sendatzea?*

Phrases du 3e type. L'emploi de formes à préfixe *l-* dans les phrases de ce type n'a été suggéré par aucun modèle précis du latin, du français ni de l'espagnol. Toutefois la phrase n.° 3 de Liçarrague a le même aspect extérieur qu'une phrase du 1er type

et peut s'expliquer de la même façon. La construction avec forme à préfixe *l-* a pu être étendue par analogie à d'autres cas; elle a même été employée dans des cas où elle ne se justifiait en rien. Dans la phrase n.° 3 de Dechepare et dans les phrases analogues de Liçarrague, la forme à préfixe *l-* exprime un proçès qui est une circonstance d'un fait psychologique ou d'un procès qui implique quelque chose qui se passe dans l'esprit. En d'autres termes, elle exprime un procès qui est considéré sous un aspect subjectif, comme se déroulant dans un champ de conscience et non dans le monde extérieur. Il ne s'agit plus de style indirect au sens propre du mot. Mais la narration a tout de même un caractère indirect. Comme dans le style indirect et l'interrogation indirecte, le procès n'est pas envisagé et relaté pour lui-même et directement, mais à travers la pensée de quelqu'un.

Ainsi, dans les phrases des trois types, les formes à préfixe *l-* expriment une nuance indirecte et subjective. Comme plusieurs des dialectes basques ne nous sont connus par aucun texte du XVIe siècle, nous ne pouvons pas déterminer quelle a été l'aire d'extension dialectale de ces formes. Tout ce qu'on peut dire dans l'état actuel de nos connaissances, c'est que des écrivains basques de régions éloignées entre elles ont cherché à rendre, en employant un préfixe qui ne figure régulièrement que dans les formes d'imparfait du subjonctif et de conditionnel, le caractère indirect de la narration. Ils l'ont fait probablement dans certains cas sous l'influence du latin, dans d'autres cas sous l'influence du français et de l'espagnol, et en adaptant, autant que faire se pouvait, les procédés dont usaient ces langues à la structure du verbe basque. Ils ne pouvaient le faire que dans des formes de 3e personne appartenant au 2e groupe. Car dans les formes du 1er groupe (présent et formes dérivées du présent), on ne pouvait pas choisir entre deux préfixes personnels. Par contre, au 2e groupe, il y avait des formes à préfixe *z-* (zéro en biscayen) et des formes à préfixe *l-*. C'était le seul point du système où l'on pouvait substituer au préfixe ordinaire un autre préfixe. Nous avons vu plus haut ce qui a dû déterminer les innovateurs à choisir, pour exprimer une nuance indirecte et subjective, le préfixe qui figure régulièrement dans les formes exprimant l'éventualité («imparfait du subjonctif» et conditionnel).

Cette tentative n'a pas abouti à des résultats durables. Pour autant que je sache, on n'a pas signalé de formes de prétérit

à préfixe *l-* du style indirect dans des textes postérieurs au XVIe siècle.

Les faits et les considérations qui précèdent montrent qu'il faudrait corriger plusieurs passages de notre livre *le Système du verbe basque au XVIe siècle* où il est question des formes de prétérit à préfixe *l-*.

T. I: p. 86; 94; 127; 214 (prétérit, et non éventuel, du futur périphrastique); 298 (ajouter *lioela* et *lioitela*); 354 (prétérit du futur périphrastique); 388-389; 461.

T. II: p. 75 (signaler les formes à préfixe *l-*); 84; 101 (signaler les formes à préfixe *l-*); 110-111 (le contenu du n.° 30 doit être rattaché au n.° 29; il n'y a pas de «futur périphrastique exprimant l'éventualité»); 118 (supprimer dans le tableau: «fut. expr. l'év. à suff. rel. ou *-la*»).

L'étude de ces formes n'intéresse pas seulement l'histoire du basque, mais aussi la linguistique générale. Elle montre comment des gens qui écrivaient une langue qu'ils voulaient constituer en langue littéraire ont cherché, indépendamment les uns des autres, à exprimer dans cette langue une certaine nuance de pensée qu'exprimaient des langues de structures très différentes qu'ils pratiquaient ou connaissaient: ces langues étaient dotées d'un grand prestige; l'une était morte comme langue parlée, les deux autres étaient parlées et écrites dans des pays voisins et dans le pays même. Ces écrivains ont utilisé, sans s'être concertés, un élément morphologique qui servait à une autre fin. La tentative n'a pas été poussée jusqu'au bout. Elle a été abandonnée par la suite, sans doute parce qu'il a paru, en fin de compte, inutile d'exprimer cette nuance, d'autant plus qu'on ne pouvait le faire que dans une mesure restreinte, uniquement à la 3e personne et dans des propositions dépendant d'un verbe au passé.

El sitio de San Sebastián de 1813, visto por un comerciante

por

GREGORIO LACORT TOLOSANA

Entre los viejos papeles que conserva una de las familias más antiguas de San Sebastián (1) se halla una curiosísima colección de cartas escritas en 1813, en la época del asedio de esa ciudad por los ejércitos aliados contra Napoleón (2). Dicha correspondencia se cursaba desde Rentería a Goizueta (Navarra), está firmada por un tal José Antonio, cuyo apellido no consta y la dirige a su principal D. Lorenzo de Goizueta. De ella se deduce que ese señor poseía en Rentería, además de tierras, un importante almacén de artículos alimenticios; abadejo, sardinas, cacao, azúcar, vino, sidra, aguardiente, trigo etc... que regentaba en su ausencia el referido José Antonio, hombre celoso y activo, según se colige por lo que escribe, el cual al tiempo que informaba a su amo de la marcha de los negocios y mercados,

(1) Pertenece esta colección de diez y siete cartas hasta ahora inéditas, a D. Joaquín Elósegui y Alday.

(2) Entre las cartas publicadas, relativas a este episodio histórico, se encuentran las quince muy interesantes suscritas por D. José Ignacio de Sagasti, fechadas desde Usurbil y San Sebastián del 234 de agosto de 1813 al 21 de enero de 1814, publicadas por D. Pedro M. de Soraluce en el «Boletín de la Real Academia de la Historia», n.º de noviembre de 1897 (tomo XXXI, cuaderno V) y la firmada por D. Miguel de Aristigueta desde Igueldo el 1 de septiembre de 1813, reproducida por la revista «Euskal-Erria» del 30 de Agosto de 1916.

la da cuenta también, de las noticias de la guerra y particularmente del asedio, asalto y saqueo de San Sebastián.

Las cartas se hallan bastante bien conservadas, faltan solo algunas palabras de los bordes, chamuscadas por el fuego a consecuencia de un incendio que sufrió el local donde se guardaban; están escritas con buena caligrafía, empleándose con mucha frecuencia abreviaturas, sin duda corrientes entonces en la correspondencia comercial, y con una ortografía verdaderamente anárquica, que no se recoge en esta transcripción.

Escritas sin ninguna preocupación literaria, y con una sintaxis incorrecta muchas veces, tienen todo el encanto e interés de lo natural y espontáneo, y recogen, seguramente, la opinión del hombre de la calle sobre aquellos sucesos, además de las noticias que circulaban entre los emigrados de la ciudad sitiada, sus convecinos y los militares ingleses y españoles alojados en su casa, dándose así una visión curiosa de aquel trágico episodio de la historia de San Sebastián (3).

* * *

Comienza la correspondencia el 23 *de julio de* 1813. Como es sabido, las tropas Aliadas mandadas por el general inglés sir Thomas Graham comenzaron el asedio de la ciudad el 26 de junio, desde cuya fecha sometieron a intenso fuego las baterías y baluartes franceses, hasta abrir brecha por donde dar el salto. Estaba bien informado José Antonio al anunciar que «dentro de dos días asaltarán», pues en efecto el primer asalto, que fracasó, tuvo lugar el 25 de julio.

El arenal de San Francisco que menciona, es el actual barrio de Gros.

Dice así la primera carta de la colección:

«Rentería, 23 de julio de 1813.

«Mi dueño y Señor; He recibido las dos apreciadas de Vm. de 21 y 22, aquella recibí ayer al mediodía y ésta, anoche a las ocho, por las que siento la indisposición de D. Juan Bautista.

En vista de la primera digo, que habiendo estado con Juan Miguel me ha dicho que no necesitaría de los quince quintales y que para la que ha de comprar resolverá viendo que [tales] con la [tarea] que va a hacer para casa.

Ayer estuve a ver San Sebastián que me dió compasión; pues

(3) No se hace la transcripción de todas las cartas, ni en algunas de todo su contenido, pues no todo lo escrito, tiene interés histórico o episódico.

todo lo que es a la parte de la Zurriola, muralla y casas están por el suelo, y en la plaza vieja con el fuego de San Bartolomé algunas casas medio derrotadas entre ellas la de Echagüe: vimos también reventar bombas en la mitad de la Ciudad, y algunas personas que pudieron salir anteayer dijeron que algunos habitantes habían perecido y que aún en las calles había muertos.

Ayer prosiguieron lo mismo, y en mi concepto van a arruinar toda la Ciudad, y víctimas muchos habitantes, pues las balas que tiran con dirección a la muralla de la Zurriola de cinco baterías que hay en el arenal de San Francisco, cruzan por toda la Ciudad, y las bombas que tiran de Ulía muchas van a parar a la Ciudad y la batería de San Bartolomé, destruye las casas de la Plaza Vieja. Dios quiera que pronto se rinda; de todos modos dentro de dos días asaltarán; pues que el camino cubierto tienen ya en el Prado y en cuanto adelanten hasta Santa Catalina dan el asalto.

He estado con el médico sobre lo de conejera; pero no hay provecho; porque él mismo le ha dado en plata mucha parte.

Memorias a la Señora y familia y queda S.S.Q.M.B.

José Antonio

P. D. Anoche quedó conforme el médico en ir con José Manuel con ánimo de hacer noche en esa; y hoy me dice que quiere a Martín, José a fin de volver y vá el muchacho. En San Sebastián prosigue el cañoneo».

* * *

Sin duda a D. Lorenzo le han llegado noticias exageradas del fracasado asalto del 25 *de julio*, y su corresponsal pone las cosas en su punto en la carta que le escribe el 26 *de julio*. Supone éste, equivocadamente, que la intentona se repetiría al día siguiente, aunque su información era buena, ya que lord Wellington que se presentó ese día ante la plaza era de opinión de repetir el asalto, pero por noticias alarmantes que le llegaron ese mismo día, sobre movimiento de tropas del ejército del mariscal Soult en la frontera, le hicieron salir inopinadamente para su cuartel general de Lesaca y suspender toda nueva operación en San Sebastián.

Dice así la segunda carta:

«Rentería Julio 26 de 1813.

«Mi dueño y Señor: Ahora que son las 11 y media me en-

tregan la de Vm. de ayer que ha traído Juan Francisco Alsua y en vista de ella digo que no ha habido pérdida como la que le han dicho a Vm.; pues únicamente ayer perecieron como unos 100 portugueses; porque unos 900 fueron a las tres de la mañana a fin de reconocer si la brecha estaba minada, como en efecto entraron hasta las calles como 100 y fueron los que perecieron con granadas de mano, y así que se retiraron los demás, empezaron con fuego vivísimo; y a poco rato parlamentaron los franceses; Que se le dejase pasar a Francia con honores de la guerra; a lo que no se les concedió y nuevamente rompieron fuego; y hoy ha habido muy pocos cañonazos; pensábamos que esta noche pasada sería el asalto; pero en mi concepto aguardarán a que las bajamareas sean de noche, que siendo así, mañana pueden asaltar porque la bajamar es a las diez; ello es que la brecha está bien abierta, y esta suspensión de fuego me hace creer lo que he dicho. La fortaleza del Castillo de la parte de Ulía, han destrozado las bombas de Ulía, y las que echan del Arenal han destrozado a la mitad de la Ciudad; pues que anteayer y ayer estaban ardiendo varias casas y San Telmo; que parece que se ha quemado, menos la parte de la torre.

Lázaro marchó ayer a Loyola y habiéndole dicho por qué no venía acá, me dijo que por estar más cerca de casa, para marchar en cuanto se rinda, pues que aguardaban por momentos y es así que no puede menos.

.....

Ayer vinieron unos 300 de caballería inglesa y están aquí y tengo en casa cuatro oficiales; será regular marchen en breve.

Me alegraré que D. Juan Bautista no tenga novedad y vaya mejorando. Memorias a la Señora y familia y queda suyo Q.S.M.N.»

José Antonio

* * *

El 27 *de Julio* vuelve a escribir. Los aliados convierten el asedio en bloqueo, hasta recibir un tren de sitio que esperan desembarcar en Pasajes.

Los ingleses, por lo que dice en esta carta, no le «entran» a nuestro corresponsal; los acantonamientos en Rentería, los destrozos que hacen en las cosechas, los oficiales alojados, le molestan sobremanera.

Es curioso, el áspero juicio que hace de la capacidad militar de los ingleses, a los que atribuye la «habilidad» táctica de enviar por delante a sus aliados en los asaltos.

Dice así la tercera carta:

«Rentería, 27 de julio de 1813.

Mi dueño y Señor; ayer escribí a Vm. con Juan Francisco el arriero.

.....

Desde ayer mucha suspensión en San Sebastián que no sabemos lo que indica; pero dice el populacho que el general frances ha dicho que no se quiere rendir a los ingleses, sino a españoles y que han mandado venir a Castaños con alguna tropa, esto es lo que se dice sobre la verdad en su lugar.

.....

Estos ingleses yo no sé cómo han asaltado otras plazas; pues yo creí que eran otros guerreros; pero creo que sin carnada de portugueses y españoles, que regularmente mandan los primeros, no son tanto como ponderan, ni mucho menos.

La partida de caballería que vino el día de Santiago, aún está aquí y de cuatro oficiales que vinieron a casa no hay más que uno. Han arrastrado cuanta paja hay por los caseríos y cuando ya no tengan más que comer irán de aquí; pues incomodan en todas las casas en extremo.

.....

Quisiera irme para Lezo y no puedo separarme, por estos bárbaros de ingleses que me vuelven loco; a cada momento, quiero esto, quiero lo otro, quiera Dios que marchen luego, de lo contrario mal estamos así.

Me alegraré que D. Juan Bautista no tenga novedad pues ayer me dijo Eleuterio que estaba malucho. No ocurre más y queda suyo con afectos a la Señora y familia S.S.Q.S.M.B.»

José Antonio

* * *

Sigue otra carta el 8 *de agosto*. En ella dice que «hay muchos salteadores», cosa por lo visto endémica en casi todas las guerras.

Después vienen las quejas. Le marean los alojados. El destacamento inglés de caballería, durante una breve ausencia que ha tenido que hacer, le ha cortado un maizal, y se ha marchado sin pagárselo, es decir sin el «bon» del Comisario, que es el que iba abonando todos los abastecimientos del Ejército de operaciones. Lanza a sus criados detrás de la caballería, que se ha ido a Usurbil, a ver si consiguen que paguen.

Es de interés la noticia que da al final. En el Pasaje, es decir en Pasajes, han desembarcado los ingleses el esperado tren de sitio, compuesto de 40 piezas de grueso calibre, para acabar rápidamente con la resistencia francesa e incorporar las tropas del asedio al ejército de la frontera que manda en persona Lord Wellington, ya que se esperaba un fuerte encuentro en los alrededores de Irún.

Cuarta carta:

«Rentería Agosto 8 de 1813.

«Mi dueño y Señor; Hoy he recibido dos de Vm. de ayer y hoy la primera a la mañana y la otra a las cuatro de la tarde... También veo que hay muchos salteadores, por cuyo motivo aunque tenía determinado el mandar el abadejo que compré ayer a 23 pesetas a. (arroba?), no lo hago sino una corteza.....

Ayer a mediodía marcharon los ingleses; pero inmediatamente me mandaron un oficial español de alojamiento y hoy a mediodía a más, al Ayudante Mayor General de Caballería inglesa; pero a poco rato ha vuelto a salir y quedo con el español que también marcha mañana; pero no faltará alguno que venga a ocupar, como es de costumbre, aunque en el pueblo no hay tropa.

Los ingleses de caballería después (que se hicieron) con cuanta paja hallaron, comenzaron a segar los maices, como que han segado bastantes y entré [a ver] la pieza de sobre el manzanal de Alaverga que dá compasión el verlo; pues el maiz estaba que asombraba y de raiz lo han cortado la tarde que estuve en Pasajes a comprar abadejo y como al día siguiente a la impensada marcharon, no lo supe hasta después que marcharon el que hubiesen cortado, que de haber sabido podría haber obtenido un bon del Comisario a tasación pero únicamente obtuvieron del sargento que mandó cortar, con el que ha marchado hoy José María a Usurbil adonde se dirigieron según el mismo Comisario le dijo a Vicente Echeandía que también ha marchado con José María; para que recurriesen, ahora no sabemos lo que resultará; todo ha consistido en el desorden

de esta villa que para nada se han movido los del Ayuntamiento, que siquiera en Lezo nombraron cuatro sujetos para que tasasen las piezas y según iban cortando, iban obteniendo el bon del Comisario y así han sacado mayor partido que con los maices, pero lo que sucede en la Villa de Rentería no sucederá en otra, pues es un abandono como si no hubiera tal justicia.

.....

Lo de San Sebastián van a avivar nuevamente, ayer condujeron del Pasaje (Pasajes) 40 cañones de grueso calibre para abrir otra brecha por la Puerta de Tierra; pues tiene orden el general del sitio que rendido San Sebastián sea como fuere, se reuna al Ejército para el día 20 de este, que lo sabemos de positivo.

Entre los ingleses corre por muy válida la noticia de haberse declarado enteramente la Austria contra la Francia».

.....

José Antonio

* * *

El 14 *de Agosto*, vuelve a hacer notar la cantidad de material de guerra que se desembarca en Pasajes, y entre él los «mixtos» o mezclas inflamables, que tan triste recuerdo dejaron en la ciudad.

Sigue protestando, de la desigualdad con que se disponen los alojamientos, de la dificultad del cobro de los abastos de las tropas, de la letra sobre Lisboa que le «soltó» un Comisario del Ejército, etc.

Pero los negocios son los negocios, y no olvida informar a D. Lorenzo del precio que hace el bacalao en Pasajes y en Bilbao.

Quinta carta:

«Rentería Agosto 14 de 1813.

«Mi dueño y Señor: Esta mañana a las 9 llegó Martín José y habiéndome entregado la de Vm. y enterado de ella he salido a las 10 con Martín José a Oyarzun a hablar con el Comisario.

.....

Esta mañana estando en Misa me han hecho salir con aviso de casa porque el Sr. Larburu me ha mandado a más de los dos

oficiales ingleses que están antes, un Coronel y gracias que antes no hubiese partido para Oyarzun que de lo contrario me llenan las dos habitaciones, siendo así [que] no hay otra casa que tenga [más] oficiales y otras sin nadie; he ido con la misma boleta, y fué tal mi ímpetu, que en media plaza le he dicho mil disparates siéndome imposible contener; pero creo que otro día lo haría lo mismo, aunque por ésta he logrado el que no me viniese.

San Sebastián sin duda padecerá la ruina, pues es por demás las bombas, granadas y mixtos que estan conduciendo.

Se dice que los franceses han mandado plenipotenciarios a tratar de paz; pero la quieren en términos inaceptables; pues todo es movido del temor de que entren en Francia; Vms. sabrán mejor en esa, porque otros plenipotenciarios han llegado ante el Lord Wellington.

Se van a sortear cuatro batallones del Ejército de Galicia, para que el uno de los que le tocaren vaya a guarnecer a Madrid, porque sin duda con las aclamaciones del pueblo de Madrid han abreviado la venida de las Cortes, y estas han pedido guarnición para que puedan venir.

.....

El destrozo de maices que están haciendo aquí, que es el único pueblo que padece en este fruto, y sin más fundamento que los días pasados; pero cortan lo que les da la gana sin tasarlos ni cosa ninguna. De la pieza de Alaverga nada se ha podido sacar porque era imposible; porque la letra que dejó en Lezo era sobre Lisboa, y no como a José Mari le dijo el Comisario para pagarla el mismo, que en este caso algo se podía hacer, pero como es cantidad arreglada al perjuicio de cada interesado es imposible incluir, pero si acaso se tasasen los perjuicios de esta, veré de incluir en ellos.

He recibido la que me ha mandado Vm. para Pasajes. Ha llegado a Pasajes una balandra cargada de bacalao, pero pidió mucho, y pide 20 duros q.q., bien que según carta que me han escrito de Bilbao de fecha 5 del corriente el abadejo trinchuelon, trinchuelin está a 330 reales q.q. y Noruega a 380 reales.

Memorias a Señora y familia y queda suyo Q.S.M.B.»

José Antonio

* * *

El 17 *de agosto* escribe sólo de asuntos particulares, y el 22 del mismo mes, vuelve a tratar de temas de interés histórico.

Señala desembarcos de refuerzos ingleses en Pasajes, parte de los cuales van al sitio de la ciudad y parte al ejército de operaciones en la frontera. En su casa se aloja el general inglés que manda la división recién desembarcada, al que llama lord Aimar y que en realidad debe ser el general Aylmer, destinado al frente de Irún. Lo primero que hace con el general es rogarle que influya para que le paguen lo que se le debe.

He aquí la séptima carta:

«Rentería Agosto 22 de 1813.

«Mi dueño y Señor; Va Martín José con sidra y podrá Vm. mandarlo para que nos traiga leña que aún no ha traido.....

Adjunto remito dos cartas levantadas por el cartero de esta en el Correo de Hernani y una copia de un impreso en Madrid para que se entretenga, si acaso no lo han tenido, que aunque lo copio aprisa por mandar con la Manuela no pude.....

Apenas marchó el general inglés ayer, me vino otro que es el lord Aimar, general de la división que ha desembarcado, a quien le rogué sobre el jaro, que temo al cabo no saque nada, sin embargo que apuraré más con él y con el Comisario, pues todos estos días ando tras de eso y (tengo) que dar pasos, sobre esto y sobre el maíz que los del campamento han empezado a cortar y aunque hoy mismo he practicado las diligencias, nada he podido hacer por la ausencia del Comisario.

Parte de esta división está destinada a San Sebastián donde tienen que comenzar a romper fuego pasado mañana, con que así la suerte de San Sebastián estará decidida para el domingo próximo.

Memorias a la Señora y familia y queda suyo q.s.m.b.»

José Antonio

* * *

El 23 *de Agosto* informa a D. Lorenzo de cómo va el asunto de las indemnizaciones por los destrozos hechos por las tropas, y cerrada ya la carta la vuelve a abrir, para decir en una post data que ha llegado trigo de Rusia a Pasajes, y sobre todo un mensajero de Londres para Wellington, y que sabe de muy buena tinta la gran noticia que ha traído.

Dice así la interesante post data a la carta del 23 de agosto:

«Rentería Agosto 23 de 1813.

«Mi dueño y Señor: La de Vm. de ayer he recibido hoy con Miguel y enterado de ella he estado con Andre Carmen.....etc.

No ocurre más y queda suyo q.s.m.b.

José Antonio

P. D. Ayer llegó a Pasajes un barco cargado de trigo que dicen vino de la Rusia. Son las 7 de la tarde y no ha llegado aún Miguel, del Pasaje y después de cerrada he abierto para comunicar a Vm. la [noticia] siguiente:

Hoy ha llegado un enviado o mensajero de Londres al lord Wellington con la noticia de haber salido a campaña el ruso y pruso como también la Austria, y han empezado ya las hostilidades y ha habido acciones, cuya noticia sabemos por conducto de un coronel de artillería inglés y según el mayordomo del lord Aimar, me ha dicho, que el edecán del lord Wellington le ha comunicado una gran noticia y no ha podido escucharla, sino el principio de comunicarla, diciendo que le viene a comunicar una gran noticia, con que presumo que sea lo que acabo de decir.»

* * *

El 30 *de agosto* víspera del asalto, escribe otra carta. Es curioso que señala el levantamiento de los campamentos de Rentería y alrededores, cuyas tropas se dirigen hacia Irún. El día siguiente se daba la batalla de San Marcial.

San Sebastián está ya en sazón para el asalto, las brechas bien abiertas, las baterías francesas desmontadas, la isla de Santa Clara conquistada, y el camino cubierto preparado. Prevé el asalto «para hoy o mañana» y en efecto tuvo lugar el 31.

Es de interés también hacer notar la gestión, que según José Antonio, hicieron los emigrados donostiarras cerca de Wellington, para que se hiciera sufrir lo menos posible a la Ciudad. Y también el paso por Rentería del Lord hacia San Sebastián y su regreso. Ya que efectivamente fué Wellington a dar el visto bueno para la operación del día siguiente, y volvió para hacerse cargo del ejército de la frontera, pues también allí se esperaba una fuerte acción.

Dice la carta así:

«Rentería Agosto 30 de 1813.

«Mi dueño y Señor: Recibí la carta de Vm. de ayer que me la entregó Manuela.....

.....

Para esta mañana he mandado avisar unos jornaleros para conducir leña y separar la arbasta porque si no robarán todo, pues anteayer desocuparon el campamento del jaro y otros de estas inmediaciones dirigiéndose hacia Irún.

.....

En San Sebastián prosiguen, pero poco puede durar, porque ya les caen tanta bomba y granada en el mismo Castillo que no sé cómo podrán existir, y tienen desmontada ya casi toda la artillería de la muralla, pues la batería inglesa se extiende hasta el prado de Santa Catalina y el camino cubierto hasta la misma brecha. En Santa Clara habiendo hecho prisionera la guarnición compuesta de unos 60 hombres, ya los ingleses están colocando la batería. El asalto sin duda será hoy o mañana, y la Ciudad no padecerá tanta ruina como pensábamos, porque dirigen la puntería mejor que la última vez por orden que tienen del Lord, a resultas de haber enviado a este Señor los emigrados de San Sebastián una diputación a suplicarle, y les prometió hacer lo menos daño posible.

Hoy ha pasado por aquí a San Sebastián y ha vuelto.....

Mis afectos a la Señora y familia y queda suyo q.s.m.b.»

José Antonio

* * *

Carta del 31 *de Agosto*. El fidelísimo corresponsal de D. Lorenzo, da escuetamente la noticia del asalto y conquista de la Ciudad, con muy pocos aditamientos.

También recoge las noticias que le llegaban de la batalla de San Marcial dada el mismo día, al intentar las tropas del mariscal Soult tomar la ofensiva y forzar las líneas de los aliados y liberar la plaza sitiada de San Sebastián. Castaños no fué herido como dice, y las bajas fueron muy numerosas sobre todo de españoles. Claro es que hay que tener en cuenta que la carta es del mismo día 31, y que las noticias eran todavía incompletas y poco exactas. Hace notar la brillante actuación de los guipuzcoanos que mandaba D. Gabriel de Mendizabal.

Dice así la carta:

«Rentería Agosto 31 de 1813.

«Mi dueño y Señor: Gracias a Dios el asalto a San Sebastián

se verificó hoy a mediodía, y se apoderaron de la Ciudad con bastante facilidad aunque con bastante pérdida de gente como también del enemigo y se mantienen en la Ciudad esperamos esta noche se verifique el asalto del Castillo, cuando no la capitulación, pues muy pocos han podido retirarse al Castillo, y algunos que se han retirado a Santa Teresa, están a pique de que perezcan pues han incendiado a dicho convento.

En Irún ha habido un ataque muy reñido en el que los españoles se han conducido bizarramente habiendo salido los generales Pol [?] y Castaños heridos y algunos coroneles y como 20... soldados, pues ha habido regimiento que enteramente se ha destrozado, en término de no quedarle más que un oficial. Los batallones de Guipúzcoa también se han distinguido como que el uno de ellos se ha batido a la bayoneta.

Hacia esta parte nos dicen que hay también algo.

Queda suyo q.b.s.m.»

José Antonio

* * *

En la del 2 *septiembre* se desata contra los Aliados por el saqueo que han realizado en la ciudad y relata algunas desventuras de una conocida, María Domingo..... Curioso es que atribuye el incendio a los franceses, no a los Aliados como después se sostuvo.

«Rentería Septiembre 2 de 1813.

«Mi dueño y Señor: Ayer recibí la carta de Vm. de ayer que me entregó la Manuela y quedo enterado de ella.....

.....

Ya le dije a Vm. que la Ciudad habían tomado por asalto, y estaban apoderados de ella y esperando a que tomasen el Castillo, pero aún existe, y no creo que piensen asaltar, sino según se ve destruir a bombazos, pues ya desde Santa Clara les están barriendo al Castillo.

No se ha visto ignominia mayor con unos aliados como estos, pues han saqueado la Ciudad por espacio de siete horas, que a muchas gentes les han echado por puertas, como a María Domingo que ha quedado sin tienda ni cama donde acostarse según cuenta ella, que después de entrado y visto el saqueo, salió fuera como otros muchos.

Los franceses incendiaron desde el Castillo algunas casas hacia Santa María de donde comunicó hacia las casas del mue-

lle y aún no ha cesado el incendio que debe ser grande, y aún [que] dure mucho sin rendirse el Castillo padecerá la Ciudad más que con las balas de durante el sitio, y porque no habrá quien apague.

Como he dicho María Domingo salió a un caserío de Oriamendi con su criatura y la relación que ella hizo, nos contó Bautista motza; será regular que venga hoy acá y en tal caso me informaré mejor.

Queda de Vm. su más humilde q.s.m.b.»

José Antonio

* * *

En la del 3 *de Septiembre,* pinta la desolación de sus amigos vecinos de la ciudad, que encuentran sus casas quemadas, y la manera ignominiosa como son robados por sus libertadores «¡estas son las felicidades de nuestros buenos aliados!» exclama al terminar.

Dice así la carta:

«Rentería Septiembre 3 de 1813.

Mi venerado Dueño y Señor: Su carta de Vm. de hoy me ha entregado D. Joaquín y enterado digo, que hoy ha llegado a esta Andre Jesusa, que salió ayer y habiéndole preguntado por los de Azpilicueta me ha dicho que algunos días han estado en su casa durante el sitio, por haberseles quemado la suya de la calle Vidasola y que cuando salió dicha Jesusa les dejó ya con maletas hechas para salir, con todo aquello que ha podido safar, gracias a un oficial que fué alojado a casa pudo libertar del saqueo, pero lo dudo que hubiesen sacado fuera de la Ciudad, pues otros muchos que han intentado no lo han conseguido, esto es lo que sé de ellos y no sé de positivo si salieron.

Pascual ha estado hoy aquí, quien ha entrado con su padre esta mañana en San Sebastián para ver si algo podía sacar, pero se ha hallado con la casa quemada y absolutamente no han escapado más que con lo encapillado y me han dicho que diga a Vm. que piensa venir a esta villa a tomar nuevo modo de vivir con alguna tiendilla y que pasará a esa en cuanto traiga a su mujer . . . . . pues dá compasión oir sus llantos y miserias. Ya, para mañana a la noche no quedará casa alguna sin que se queme y gracias a Dios que la gente ha salido toda, pero sin nada más que lo encapillado porque al salir de la Ciu-

dad los registran a hombres y mujeres sin distinción y quitan cuanto sacan, estas son las felicidades de nuestros buenos Aliados.

Memorias a la Señora y familia y queda suyo q.s.m.b.»

José Antonio

* * *

En las siguientes cartas, de los días 10, 11, 12, 17 y 24 de septiembre cada vez habla menos de la guerra y más de sus negocios; del bacalao que hay que pedir a Bilbao, de la sardina de la Coruña, de las velas de sebo que sería bueno comprar, etc. En la del 10 dice:

«El Castillo se rindió por capitulación anteayer a las seis de la tarde, cuya guarnición ignoramos.»

En la del 11, da la noticia de que «Lázaro y su hermano vinieron ayer habiendo estado en San Sebastián, dicen que la casa de Torniza está [intacta que] algo es». Y siguen hablando de un trueque muy conveniente que se puede hacer en Pasajes de «fierro» por vinos, y de la mucha salida que tienen casi todos los artículos. Sin duda la destrucción de San Sebastián no le resultó perjudicial.

En la del 24 de septiembre, señala la partida de los aliados de San Sebastián:

«Ayer fueron a San Sebastián a guarnecer los batallones de Guipúzcoa y [dos] de Vizcaya y será regular que los aliados evacuen, pues hoy esperamos mucha gente portuguesa de ella».

* * *

Son las últimas noticias que da. La correspondencia es absorbida totalmente por los negocios; ha recibido carta de Puerto Cabello, sigue comprando cacao y azúcar, todo marcha viento en popa, «¡Lástima no haber un almacén capaz!», exclama con pena, pues todo tiene fácil salida y se hacen buenos precios.

En aquellos tiempos, como en otros, la guerra traía para unos sangre, lágrimas, ruinas... y para otros beneficios espléndidos, magníficas operaciones, con la ventaja además, de que lo que se ganaba eran sólidas onzas de oro, o hermosa plata española... pues en aquella edad dorada para los negocios, no había, felizmente, circulación fiduciaria.

Sobre la exploración lingüística del País Vasco (dialecto vizcaíno)

por

PEDRO DE YRIZAR

El presente artículo constituye el complemento obligado del anteriormente publicado, con el mismo título general, en este BOLETIN, ya que en aquel se había prescindido deliberadamente del estudio de la zona dialectal vizcaína.

La ausencia del Sr. Gorostiaga, que, con su profundo conocimiento de las variedades vizcaínas, hubiera llevado a cabo este trabajo con la máxima perfección, y la creencia de que no debe dilatarse por más tiempo el estudio de dicho problema, nos han impulsado a publicar la relación de los lugares de habla vizcaína en los que, a nuestro juicio, deberían realizarse las exploraciones conducentes al Atlas lingüístico.

Los lugares publicados para la encuesta en la provincia de Alava (con la excepción de Aramayona) pertenecen a zonas en las que el vascuence desaparece rápidamente o se ha extinguido ya. Las citadas zonas han de ser objeto de una investigación muy detenida, y no debe renunciarse a la encuesta en ellas, sino cuando se haya comprobado con toda seguridad que no existe en las mismas ninguna persona que hable vascuence. En los pueblos propuestos por nosotros dentro de las citadas zonas, existían hablantes vascos en los años 1920 a 1925, durante los cuales se realizaron las recogidas de datos para la *Morfología Vasca*, de Azkue, y el *Erizkizundi Irukoitza*. ¿Encontraremos alguno treinta años después?

El número total de lugares propuestos para el dialecto vizcaíno se eleva a treinta, pero si se tiene en cuenta que, de acuerdo con lo que acabamos de indicar, es muy posible que no se encuentren personas que hablen vascuence en algunos de los

lugares indicados, y que, por otro lado, en caso necesario se podría prescindir de la exploración en algunos otros pueblos (hasta el máximo de seis, que se indican más adelante), se reduciría la cifra total a una veintena.

A continuación se indican los lugares propuestos, agrupados por variedades, con expresión de la razón por la que se ha procedido a su designación.

Variedad	Lugares propuestos	Razón de la elección
MARQUINA	Marquina-Echebarría (1)	h. r. v. (2)
	Lequeitio	marquinés de la zona costera
	Elorrio	» del Alto Duranguesado
GUERNICA	Ajánguiz	h. r. v.
	Durango	guerniqués del Bajo Duranguesado.
	Manurga (3)	guerniqués de la zona occidental alavesa (Cigoitia)
	Urbina (4)	guerniqués de la zona oriental
	Meñaca	» de la zona noroeste
BERMEO	Alboniga	h. r. v. (zona oriental)
	Elanchove	bermeano de la zona occidental

(1) O Bolibar. Estos son los lugares de Vizcaya en los que se realiza con mayor regularidad la distinción entre *s* y *z*, por un lado, y *ts* y *tz*, por otro (sobre todo en Marquina-Echebarría, y en especial los ancianos). En algunos otros lugares se efectúan dichas distinciones, pero con irregularidad.

(2) Habla representativa de la variedad.

(3) O bien Gopegui, Acosta o Echagüen. Si fuera posible, resultaría muy conveniente efectuar la exploración en todos los lugares de Cigoitia en los que pudieran encontrarse hablantes vascos, si es que tenemos la fortuna de llegar a tiempo para hallarlos. Para nosotros el habla de Cigoitia debe ser desglosada de la variedad guerniquesa, en que la incluyó el Príncipe Bonaparte, ya que, en nuestra opinión, presenta peculiaridades suficientes para ser considerada como variedad independiente.

(4) O bien Urrunaga, Goján o Nafarrate. También aquí puede aplicarse lo expuesto en la nota anterior, tanto en lo que se refiere a la conveniencia de realizar una exploración lo más detallada posible en ésta comarca, como sobre la conveniencia de considerar también una variedad independiente en dicha zona oriental alavesa, aunque posiblemente no tenga la fuerte personalidad lingüística del cigoitiano. En cualquier caso presenta características peculiares.

Variedad	Lugares propuestos	Razón de la elección
PLENCIA	Barrica	h. r. v.
	Zamudio	habla Chorierri (zona sur de la variedad).
	Guecho	habla de la zona costera oriental
	Baquio	habla de la zona costera occidental
ARRATIA	Ceánuri	h. r. v. (zona meridional)
	Yurre	arratiano de la zona central
	Larrabezua	arratiano de la zona septentrional
OROZCO	Orozco	h. r. v.
	Barambio	habla de la zona alavesa de la variedad
ARRIGORRIAGA	Arrigorriaga	h. r. v. (zona central)
	Begoña	habla de la zona norte de la variedad
	Llodio	habla de la zona alavesa (sur) de la variedad
OCHANDIANO	Ochandiano	h. r. v.
	Aramayona	habla de la zona alavesa septentrional de la variedad
	Villarreal de Alava	habla de la zona alavesa meridional de la variedad
VERGARA	Vergara	h. r. v.
	Oñate	habla de la zona sur de la variedad
	Placencia	habla de la zona norte de la variedad
SALINAS	Salinas	h. r. v. (zona sur).
	Arechavaleta	habla de la zona norte de la variedad.

A pesar de que nos parece completamente necesaria la exploración de todos los lugares propuestos, si fuera absolutamente necesario reducir el número de puntos, creemos que los lugares de los que se podría prescindir con el mínimo perjuicio

para el Atlas, son los que a continuación se indican, por orden de menor a mayor importancia:

1. Meñaca
2. Placencia
3. Elanchove
4. Yurre
5. Arechavaleta
6. Baquio

La distribución de variedades corresponde a la clasificación del Príncipe L. L. Bonaparte. Sin embargo, Elgóibar ha sido incluído por nosotros en el dialecto guipuzcoano, aun reconociendo la fuerte influencia vizcaína que se aprecia en su habla. El límite señalado para la extensión del vascuence en el mapa adjunto es el indicado por Bonaparte para la época en que llevó a cabo su excelente *Mapa Lingüístico*.

Correspondencia de dos javeriólogos: Dos cartas del P. Léonard Jos. Marie Cros, S. I. al P. Francisco Apalátegui, S. I.

por

LEON LOPETEGUI, S. I.

El donostiarra P. Francisco Apalátegui, fallecido en Loyola el 24 de febrero de 1948, publicó en 1920 su obra: «Empresas y viajes apostólicos de San Francisco Javier». Aunque se imprimiera ese año, el empeño era bastante anterior, como que se había originado en 1900, estudiando teología en Oña.

Era un momento de renacimiento javeriano, con motivo de la próxima inauguración del restaurado castillo de Javier y de la basílica construída en su recinto. Se proyectaba al mismo tiempo la construcción de una Escuela Apostólica aneja, convertida en realidad en 1904. Se hababa en aquellos momentos de principios de siglo, de grandes fiestas en el castillo de Javier, de peregrinaciones y visitas ilustres. La colección documental, «Monumenta Historica Societatis Iesu», y los trabajos del P. Cros iban abriendo nuevos rumbos a la investigación referente al apóstol de las Indias.

El P. Apalátegui, dotado de buenas cualidades para el cultivo de la investigación local y detallista, de la que dejó brillantes pruebas, se animó al estudio de los viajes de Javier, y poniendo manos a la obra, compuso una breve recapitulación de lo que pudo hallar a la mano, trazando algunos mapas ilustrativos con los pocos elementos de que pudo disponer, pues nunca tuvo ocasión de entregarse a esta investigación algo a fondo, retraído por otras actividades.

Desde este momento se le puede seguir en sus pasos principales, por una carpeta en que recogió lo principal de la correspondencia entablada con destacados investigadores de estos

temas, añadiéndoles algunos apuntes propios y el parecer de los Padres que fueron señalados para la censura de la obra.

Se conservan allí cartas de los PP. Antonio Astráin, Manuel Lecina, Pablo Pastells, Camilo Abad, Ambrosio Olangua y Francisco Escalada, como investigadores, a los que hay que añadir algunas breves del que era entonces superior de la incipiente residencia de Javier, el P. Saturnino Ibarguren, quien adjunta otra del arquitecto de la restauración del Castillo, D. Angel Goicoechea.

Entre las cartas de escritores extranjeros hay que señalar ante todo dos cartas del P. Léonard Jos. Marie Cros, y por indicación de éste para la tramitación de fotografías del sepulcro de Goa, otras del P. Joseph Petit.

Los investigadores españoles contestan inmediatamente a las preguntas que les hizo el entonces novel escritor, de modo que sus cartas no tienen interés especial, fuera de pequeños detalles.

Por lo que hace a los censores designados para estudiar la obra del P. Apalátegui años después, reputan su trabajo como piadoso y de edificación, aunque para los eruditos no diga nada nuevo, y se trate más bien de una útil vulgarización. Este era, por lo demás, el fin del autor.

Según el P. Georg Schurhammer, en juicio copiado aparte por Apalátegui y muy posterior en fecha a las cartas que ahora van a ocuparnos, ese libro «es la primera y muy laudable vulgarización del Monumenta Historica Societatis Iesu, que está destinada a personas de mayor cultura científica. De los pequeños mapas de los itinerarios del Santo, es una lástima que no haya alguno sin faltas. La expedición de Javier a Mindanao es una fábula; él nunca llegó a las islas del Moro, entendiendo por tales las del noroeste—Halmaheira, Morotai y Rau».

Estos detalles, que sirven para indicar algunos detalles del origen y el valor de la obra del P. Apalátegui sobre San Francisco Javier, no son en nuestro caso sino el marco en que queremos colocar las dos cartas a él dirigidas por el P. Cros, en un momento en que no podía calcularse el valor posible del intento, y probablemente sin que el investigador francés conociera cosa mayor al entonces teólogo donostiarra, a pesar de sus largas residencias en Vitoria, durante aquellos años álgidos del anticlericalismo francés. Pero en su carácter comunicativo e impetuoso aun en las formas de la piedad, tal como se mani-

fiesta en estas ocasiones, deja correr la pluma sobre asuntos para él tan queridos como los referentes al Santo Apóstol, a cuya investigación estaba entonces consagrado en nuestros archivos.

Especialmente interesante la segunda por alargarse en diversas consideraciones hagiográficas de interés en sí y por la aplicación especial a las familias de Ignacio, Javier y Borja.

Dice así la primera carta:

IMJ / Vitoria, Nuestra Señora de los Dolores, 21 marzo 1902.

Reverendo y muy amado Padre:

Pax Christi.

Acabo de leer su grata del 8 de marzo, que el P. Gorce me ha dado hace un momento. He aquí mi pensamiento, según lo desea:

1) *Empresas y viajes apostólicos de San Francisco Javier según constan etc.* Excelente idea; —las ilustraciones de la obra muy bien también.

Unicamente una sombra: «tradujimos... las cartas... latinas». Por favor, si le faltan los originales portugueses o castellanos, no traduzca las cartas *latinas*; conténtese con dar el resumen de su substancia, después de haber advertido al lector que faltan los originales. Sin esto, traicionará U. al Santo después de tantos otros. Y luego, por favor, deje U. en los *Monumenta* tantos textos, que no son en modo alguno textos de San Francisco Javier. Gracias anticipadas.

2) Que San Francisco haya desembarcado una u otra vez en una isla u otra de las Filipinas, nada más verosímil, pero yo no conozco nada probado en esta cuestión.

3) Son difíciles de hallar fotografías *buenas* de la tumba del Santo, porque son difíciles de sacar bien, dada *la minucia de los detalles.*

El P. Henri Cros (M. l'abbé Cros, Villefrance de Rouergue, Aveyron, France) tiene una que le dieron en Lisboa; pero no podrá salir en fotograbado; tan confusos están los detalles. La revista de Lyon, *Missions Catholiques,* publicó hace tiempo el sepulcro del Santo, grabado en madera. Me pareció bien, y podría pasar en su libro una fotografía de este dibujo en fotograbado. Acaso le prestarían a U. aun la misma tabla original. Puede informarse en la siguiente dirección, —M. l'abbé Joseph Petit, rue Pierre Corneille, 15, Lyon—. Este buen Padre hará todo lo que pueda para complacerle.

Los «*Documents Xavériens*» publicados en 1894 son dema

siado incompletos para servir de fuente o de base aun deficiente, a un trabajo interesante sobre *Javier en Navarra.*

Queda por publicar otro volumen, y esto mismo, añadido al resto, no formará una fuente seria. Es menester (la obra merece este sacrificio) que muchos navarros surquen el suelo de sus archivos no sólo en Navarra y en Simancas, sino también en Madrid y en otras partes. Sólo en Madrid he visto yo en la Biblioteca Nacional un inmenso fondo navarro, en el que seguramente los Javier serán encontrados pronto y con frecuencia.

5) Finalmente, U. buenísimo Padre, o cualquier otro, quedan en plena libertad de utilizar a su gusto toda mi colección. Ni impresores ni editores le dirán nada, y nosotros pensaremos aún menos, si es posible, en poner trabas a su santa libertad. Tomad, dejad, cortad, desmenuzad, ad libitum [a placer].

Le quedaría muy reconocido a U. si, yendo a la Santa Cueva (Manresa, a donde iba el P. Apalátegui), besara U. el suelo en mi nombre y en el de todos los felices de Vitoria (de la residencia jesuítica francesa de aquellos años). Lo mismo en Valladolid. Gracias.

En unión de SS. SS. y OO.

Su pobre hermano agradecido in D° et D^a^

L. — Jos. Marie Cros S. J.

* * *

A esta carta contestó el P. Apalátegui desde Tudela, donde se encontraba antes de ir a tercera probación en Manresa, proponiendo algunas dificultades y comentando la carta anterior.

El P. Cros le contestó a los tres días con esta otra, en que comprendemos mejor la actitud del investigador ante la historia y en especial la de los Santos. Después de hacer algunas alusiones a los consejos de la primera carta, y proponer pequeñas dudas sobre el sepulcro del Santo, etc., el P. Apalátegui insistía otra vez en que Cros publicara cuanto antes la continuación de su obra sobre Javier. Para inducir a los navarros a que se dedicaran a estas investigaciones, le añade, nada mejor que la publicación de ese tomo. Le contesta así el P. Cros:

Ihs. / Vitoria, Nuestra Señora de Agosto, 1902.

Reverendo y muy amado Padre:

Pax Christi.

Nuestra Señora me hace llegar su buena carta, como her-

moso *regalo* (en castellano y subrayado) de fiesta. Se lo agradezco a Ella y a U.—Responderé sin alargarme demasiado con su permiso.

1.°) Su *diseño* (en castellano y subrayado) 1, bien pudiera ser el sepulcro, menos la *nueva base* de 1753, y el diseño 2, el mismo sepulcro sobre su nueva base de 1753. El P. Henri Cros (M. l'abbé Cros, Vabres, junto a St. Afrique, Aveyron, France) le procurará una fotografía del sepulcro actual, que se me proporcionó en Lisboa, en 1894, por el bibliotecario de la Sociedad Geográfica. Allí podrá U. estudiar más. Le señalo también como instrumento de solución, dos grabados de la *Revista Popular* de Barcelona, n.° del jueves 1.° de diciembre de 1898, p. 348: allí se ve un fotograbado de todo el monumento, (¿parecido a su diseño? p. 2).

En el n.° del 29 de noviembre de 1900, p. 345, un buen grabado que representa la exposición del cuerpo del Santo en la iglesia de los Jesuítas de Goa, de 1890. Allí, según me parece, está el sepulcro solo, sobre *un estrado*. Se dejó en su sitio la base monumental de 1753. —En fin, si U. duda, escriba dos palabras en busca de informes al muy complaciente P. Suau, con esta dirección (M. l'abbé Pierre Suau, 82, rue Bonaparte, Paris). El P. Suau ha visto con sus propios ojos el sepulcro —hace apenas dos años— y prepara, según me parece, un trabajo sobre cuestiones javerianas. Todavía le señalo a U. como javeriólogo de primer orden, y no como un coleccionador de migajas como P. C. (el P. Cros, él mismo), al P. Javier Pouplard, (M. l'abbé Pouplard, 131, Boulevard Sébastopol, Paris) y al P. Alexandre Brou, que trabaja desde hace varios años en la historia (definitiva) de San Francisco Javier. Los dos son muy amables. Para preguntar al P. Brou, meta una postal en su carta al P. Suau, y éste se la hará llegar; después U. tendrá la dirección que el P. Brou le dará.

No se extrañe si los diseños del monumento etc. varían en los detalles. Los grabadores vulgares jamás se toman la molestia de reproducir todo el detalle. Siendo infinitos los de la tumba de San Francisco Javier, sólo la fotografía puede reproducirlos.

2) La idea de los mapas —uno general— y luego otros particulares con más detalle, insertado, *impreso* en el texto en los parajes deseados, es una idea excelente, y de una ejecución necesaria para una vida seria del Santo o un estudio de sus viajes apostólicos. Yo había tenido esa idea para mis dos últimas colecciones de documentos y librillos, y estaban ya reuni-

dos parcialmente los elementos de esta parte de la ilustración. Pero vale mucho más que el autor —cuando es, como U., tan capaz— componga él mismo esos mapas.

U. encontrará uno trazado en esa forma por los cuidados del autor, en una edición de la Vida de San Francisco Javier, del P. Bouhours, publicada en dos volúmenes hace una veintena de años. El P. Suau o el P. Pouplard le dirán a U. dónde se encuentra esta vida. El mapa general, con las indicaciones de las marchas del Apóstol. ¡Cuidado, sin embargo! Puede ser que haya que hacer correcciones en él. Además, el mapa no está del todo... limpio. U. lo hará mejor.

3) El viaje de nuestros Padres de París a Venecia, su vida en Venecia etc., su viaje a Roma, ida y vuelta etc. todo esto queda referido en el opúsculo latino del P. Simón Rodríguez, que hace más de cuarenta años publicó el P. Boero, y que se encuentra en todas las bibliotecas principales de la Compañía. Aquí, evidentemente, no se puede tener esta perla. El memorial de Laínez sobre San Ignacio (nuestros Padres de Madrid del Monumenta poseen una copia) da muchos detalles.

Note solamente que lo de *las ligaduras de las piernas* de San Francisco Javier en el camino de París a Venecia, es *un cuento*. Yo había probado la falsedad de este relato de Bartoli y de otros. Los censores, o uno de ellos, exigieron *el silencio*. Por lo tanto, yo dejé la demostración, y puse en su lugar algunas líneas ya impresas en otra parte. Es verdad que Francisco fué librado de ciertas ligaduras ya introducidas en su carne; pero eso fué en París, al comienzo de los Ejercicios. El P. Simón Rodríguez dice esto claramente; y por no haberlo leído bien (como le sucedió con tantos otros documentos) Bartoli, parafraseándolo y embelleciéndolo como siempre, ha introducido el hecho en el camino de París a Venecia.

En la vida del Beato Padro Lefèvre, no impresa todavía, se cuenta el viaje de París a Venecia solamente según los documentos aquí indicados y el *Memorial* del Beato.

4) Creo como U. que el tema *Los Javier y Navarra* está indicado para tentar sobre todo a un navarro, pero también a todos los amigos del Santo. Pero vuelvo a repetirle a U. que a mi juicio, lo que ya se ha publicado no basta a proporcionar documentos que permitan escribir un libro que quede sobre este hermoso tema.

Los documentos aislados que se encuentran en el volumen: *S. François de Xavier, son pays, sa famille, sa vie, documents*

nouveaux, 1ère Série, deben ser aumentados con los de un segundo volúmen, todavía no publicado: el índice de los capítulos está en la introducción del primer volumen de *Saint François de Xavier. Vie et Lettres,* y, si bien me acuerdo, la mayoría de los capítulos se refieren a *los Javier en Navarra.* Pero cuando se tengan los documentos de los dos volúmenes, los aficionados a la historia verán que todo esto ayuda *a buscar* y por consiguiente, *a encontrar:* pero no puede absolutamente bastar para escribir la historia de los Javier en Navarra.

Desde el siglo XIII la historia de los Sada-Javier está mezclada por todas partes a la historia de Navarra, e igualmente la de los Azpilicueta: esta última merece mayor aplicación, porque la santidad de Francisco procede sobre todo de su madre, y porque la sangre de los Sada o Javier es algo, me parece, en el cuerpo de de San Francisco. Es verdad que nosotros no debemos tener tanta cuenta como los del mundo de las ficciones genealógicas. Francisco es un Jassu-Azpilcueta: he ahí su sangre y su alma. Que remontando su origen se encuentra algo bueno que se añade, y que por este arroyuelo se ven descender algunos rayos de vida divina sobre la cabeza o sobre el corazón de Francisco, o alguna gota de sangre en sus venas, eso hay que mostrarlo ciertamente. Pero todo lo demás nosotros lo mostramos para que se vea con cuánta razón San Ignacio, Francisco, Luis de Gonzaga... se burlaron de ello siempre, como Luis, o terminaron por burlarse de ello o gemir por ello.

A este propósito, algunos de nuestros historiadores o biógrafos no son ni admirables ni imitables... Siempre quieren *ennoblecer* a su Santo. El pobre admirable Pedro Claver no escapó a esto, ni nuestro S. Francisco de Régis, ni nuestro P. de la Colombière, que no es más noble que una muchedumbre de los que no lo son... De buena se libró San Pedro. Si su vida se hubiera escrito por primera vez en 1660, se hubiera probado por A + B, que uno de sus antepasados fué señor de Betsaida, y se hubiera reproducido en el frontispicio el escudo de tal señor.

Por su padre, Francisco proviene sencillamente de una pequeña familia burguesa de Jassu, cerca de S. Juan de Pie de Puerto; su crecimiento databa de ayer, y sus contemporáneos no dejan de decírselo a su abuelo.

¿Qué eran, por otra parte, con mucha frecuencia, tanto el tronco como las ramas de un árbol genealógico? De casi todos

podría repetirse el dicho de Ribadeneira a Carlos de Borja, hijo del Santo. Carlos quería que Ribadeneira se extendiera más sobre lo ilustre de su raza. Ribadeneira (que conocía la raza de los Borja hasta sus raíces) le responde con un cumplimiento, bajo el cual Carlos, tal vez, no supo leer: «el brillo de vuestra familia no es de aquellos que hay que mirar con lupa». La mayoría de estas casas llamadas *grandes*, mirada a la lupa de los verdaderos documentos, aparecen miserables. Sin decirlo todo, tampoco debemos ocultarlo.

Yo no he podido comprender jamás que el Duque de Gandía, Francisco, haya podido tener la idea de proponer a nuestro Padre, hacer de la iglesia de la Compañía la tumba de Alejandro VI. Francisco vivía aún en el mundo; la idea no hubiera podido ocurrírsele, creo, diez años después. Pero San Ignacio, muy muerto al mundo desde hacía tiempo, no soportó la idea de que la heredera de los Loyola desposara un Borja, y la cosa se hizo absolutamente a pesar suyo. San Ignacio no ignoraba las miserias de algunos de sus abuelos, pero, aun sin tener en cuenta su vista sobrenatural, no podía, aun desde el punto de vista meramente humano, menos de ver en esta unión una gran humillación para los Loyola, aunque no hubieran sido «parientes mayores». Pero el mundo no tiene ninguna cuenta de la razón.

Esto sea dicho, mi buen Padre, no para impedir que la *verdadera* gloria, aun humana, de los antepasados de los Santos sea revelada; porque toda gloria *verdadera* es un *verdadero* bien y una buena herencia. Mas, para que no se diga sino lo verdadero, ¡que no se disimule *lo verdadero desagradable*! porque eso instruye tanto como lo glorioso de verdad, y aún más a veces. ¡Cuán dichosos somos porque la genealogía de Nuestro Señor estuviera hecha antes de 1660! No veríamos tan bien comprobado con nombre propios, que las virtudes, los méritos de uno sólo, de una solo, o de algunos de una raza, permiten a Dios bendecir grandemente un día a uno o a muchos descendientes, ¡a pesar de la indignidad de algunos ascendientes o colaterales! Y que hay siempre esperanza, con Dios, de volver a levantar un nombre, por bajo que cayera, aun delante de Dios. Así Francisco ha vuelto a levantar gloriosamente el nombre de los Borja. Los descendientes, si aún quedan, tienen gran necesidad de saber que no habrá eternamente en el cielo, ninguna gloria, en la que la sangre baste, o la sangre sirva de nada; a no ser que se trate de la de Jesucristo.

...Si los biógrafos, si los historiadores disimulan estas cosas, corrompen las costumbres públicas; siembran con mucha eficacia el espíritu del mundo.

He aquí bastante más de lo necesario para convencerme de haber tenido el desacierto de escribir al comenzar: «respondo sin alargarme demasiado».

Que nuestra Señora me perdone y le recompense a U.

Saludo y agradezco muy filialmente a los buenísimos Padres y Hermanos de Tudela, y en su persona a los difuntos o ausentes, cuya caridad, ayudando a la de un perfecto doctor médico, me ha devuelto la salud... in Domino, cui honor et gloria.

En unión de todo bien,
vuestro pobre y agradecido hermano

L. Jose Marie Cros, s. j.

* * *

De la carta se deduce que el P. Cros se entusiasmaba fácilmente ante ciertos temas, con los que había tenido que familiarizarse en sus investigaciones archivísticas. Por lo demás se muestra complaciente con los que a él acuden en busca de erudición y orientaciones, y reconoce lo mucho que faltaba a sus trabajos sobre Javier para llegar a ser cosas definitivas. Fué necesario que tras él se presentara un Schurhammer, para con más método, constancia, preparación histórico-lingüística y consagración total a una única orientación vitalicia, iluminara todas las rutas de Javier, tanto por los caminos del mundo como por los de la ascensión a Dios a través del apostolado, aunque no haya acometido tan por extenso el tema de «Los Javier en Navarra», que quedaba al margen de sus planes.

Ahora que comenzamos a saborear el primer magno volumen de la vida del Apóstol escrita por el investidador consagrado a su investigación, podemos apreciar la verdad de aquellas insinuaciones lo mismo que la humildad del que lo preveía.

Roncal, riñón de Vasconia

Roncal es un Valle. El Valle del Roncal es una hondonada flanqueada por bosques, que rebrotan espontáneamente a pesar de la tala continua de sus pinares. El sol realza la hermosura de sus verdores durante dos meses de verano, y en invierno sus moradores viven el sueño de sus casas de piedra taponadas de nieve. Cuando en los altos de Burguinda el «usin» (remolino de viento) barre el polvo de la cellisca, en las cocinas vascas bajo las anchas alas de sus chimeneas se hallan en tibio «ergudiarre» (charla íntima) los vecinos que han ido a «egoidiar» (ir de una casa a otra por la noche a hacer labores). Y si algún trueno intempestivo anuncia la época de las nevadas, todos dejan por un instante sus labores, se santiguan y lanzan una exclamación: «¡Eburni'ko Kattana!» (¡Demonio del infierno!) En sus diálogos se perciben muchas guturales salpicadas de formas verbales arcaicas y sibilantes. Recuerdo la narración del suceso que originó el Tributo de las Tres Vacas de labios de Gorritto-andia, Aita Jeina (abuelo) de Uztarrotz: «Kebengoek kangoei ebats, eta kangoek kebengoei ebats. Gerla kala da». Y estas otras de las «etxeko-anderiak» (señora de casa) en la conversación: «¿Onki zriá? ¿Onki yazá? Kin oná, nola gú. Kala xin, kala fan. Nai koná. Xatán. Xas bedi. Xin bedi. Xek. Edei amintto (apitto) bat. ¡Orden apal!»

Las moradas de los Roncaleses son construcciones individuales de piedra, anchas y cuadradas. Son casas solares. Los pueblos del Roncal, Burgui, Roncal, Isaba, Urzainqui, Uztárrotz... se agazapan en lo hondo, a orillas del «eguaratxa» Eska. El río Esca es un hilo plateado de aguas de torrentera, en cuyos pozos se guarecen miles de truchas. Durante siglos sus aguas he-

ladas parecen haber fraguado el carácter frío y aristocrático de los Roncaleses.

No hay memoria de los orígenes del Roncal. Los claros nombres de sus parajes y «saisas» (sitios calientes) demuestran que en Uskara bautizó la primera raza su toponimia. Añaitzes se llama aquella peña grande, aquel campo que está junto al río Zabalea, ese precioso monte Utxanea, Ezkaurre aquella erecta peña, y aquello Burguinda, y Belauseizan y Belabarze, Lubrakieta y Maaze y Belagoa y Onzibieta y Bititxosa e Idoya y Gatzarri txuris e Iriondoa, Iriartea... ¡Preciosa herencia de una vasta y rica cultura oral indígena!

Desde los tiempos que no datan el Valle del Roncal ha adquirido su fisonomía propia. Una indumentaria elegantísima ha adornado a los Roncaleses, desde las blancas valonas de los Alcaldes del Valle hasta los zapatos con hebillas de sus hijas.

Entre las rebañaduras dialectales vascas que se conservan entre los ancianos y ancianas de Isaba y Uztárrotz, se ha podido recoger esta única canción vasca de sabor enteramente popular. Canción monódica, propia de «bertsolaris», es un diálogo entre «mithila» (chico) y «neskatxa» (chica). Me la cantó Pastora Anaut de Isaba.

MITTILAK:

Aire zar huntan
bi bersi (?) berririk
alagranziareki
malezian bethi
Biotza libraturik
pena (y) orotarik
desir naien maitia
beitut bogaturik.

NESKATXAK:

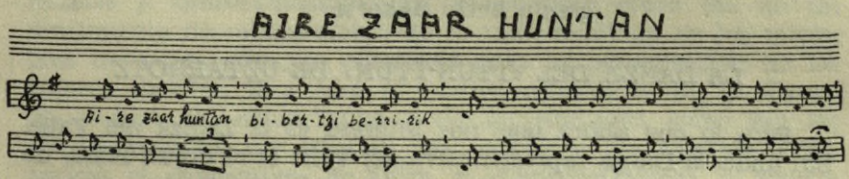
Zazpi urttez itzaiztan (me trató)
onduan ebilli
ene trunpatu nahiz
malezian bethi.
Zuk aisa iten duzu
nitzaz orai erri (irri)
begireizu Xinko Xaunak
zure (y) etzitzan puni.

MITTILAK:

Bikanki mintzo zira
gizonen maitia
izagun ba'zineza
duzun nestatia.

NESKATXAK:

Ene gazte-lagunak
dibertitzen plazan
eta ni malerusa
tristerik kanberan.



También Teodora Layana, la de Ardanatz en Uztárrotz, recuerda otro canto de coro infantil más que un canto propiamente popular. La letra es incoherente y la música una tonada monótona, que se repite en cada verso. Tiene mucho parecido con el «Sanikólas» de algún pueblo de Guipúzcoa, cantado por las cuadrillas de amigos ante las puertas de las casas. He aquí la letra de la canción infantil, cantada por Teodora Layana, ayudada de su hija, canción ininteligible en muchos de sus versos:

Ai Marià
gairon gaironà
zértura jaironà
nátere bitatè
árgizagià
mídail andià
sútara méndatzèn da
mundu guziá
xándoro bethi dákorte
giltzak eskean dákorte
paramuzko sagarrá
xagar kártarik xan lezála
Jeina'ren seme t'alabá.

Jesus Santa Mariá
dakigula baliá
ilean ta bizia(n?)
arimaren ordiá
olarra txori munduti
ogi ona zeluti
ogi ona ostiarako
ardau ona kalizarako
ketan bertan konbertitu
Jesukristo goretako
ekus uri biturté
ekus uri biturté
Orejeina kandelarako
grazia bethi dákorté

LA DANZA DEL «TTUN-TTUN» DE UZTARROTZ

Pero lo que ahora más nos interesa es la Danza del Valle. Sin duda, la Danza representativa del Valle es el «Ttun-Ttun» de Uztárrotz. También en Isaba se conserva una Danza, pero su melodía se hace difícil de creer que sea autóctona.

El «Ttun-Ttun» de Uztárrotz es un «Ingurutxo» como el de Leiza, y como los «Mutil-Dantzas» del Baztán. Tampoco deja de asemejarse al «Larrain-Dantza» de Estella.

El «Ttun-Ttun de Uztárrotz es una Danza circular. En dos filas, según testimonio de los ancianos del pueblo, cuadrillas de chicos y chicas iniciaban el «Ttun-Ttun» en la plaza del pueblo. La Danza parece ser el acto colectivo y social más importante del Valle. Al llamar al «Ttun-Ttun» acto social, no quiere decir que la Danza reunía al pueblo para una manifestación pasajera, como cuando se da un bando. Quiere decir algo más. La Danza del «Ttun-Ttun» es un acto social, verdaderamente social. Al fin de la semana, el pueblo como tal, realiza una asamblea en la plaza. Los testigos dicen, que para bailar el «Ttun-Ttun» se presentaban hasta catorce chicas y otros tantos chicos. En un pueblo pequeño es un número relativamente grande. Al revés que en el «Ingurutxo» y «Aurresku», en el «Ttun-Ttun» primero saltaban las chicas y los chicos después. Los niños no participaban en este acto popular. El alguacil del pueblo era el encargado de ahuyentarles lejos de la plaza. No sólo por la participación de todo el pueblo, sino también por su duración, el «Ttun-Ttun» representa la comunión del pueblo. En este caso del

«Ttun-Ttun», como en la mayoría, si no totalidad, de las Danzas vascas, el sentido de la comunión es el de la sociabilidad. Esto no quiere decir, que la comunión del pueblo no quiera expresar alegría ni participación en los sentimientos colectivos del pueblo. Lo que se acentúa en esta comunión es el sentimiento civil, en cuanto rebasa la individualidad de cada hijo del pueblo para asociarse en una unidad moral de significación tradicional. El «Ttun-Ttun» es un eslabón que conjuga el pretérito con el futuro, perpetuando la tradición social en las nuevas generaciones, depositando en ellas los valores máximos que estimaron los antepasados vascos. En un axioma, que la Danza nació del círculo. ¿Qué otra explicación más obvia se puede dar de tal axioma, que la Danza del «Ttun-Ttun» y de los «Ingurutxos» y «Mutil-Dantzas»? La colectividad como tal, en un sentimiento de rebasamiento de la individualidad de los miembros de las familias, se comunica para la perpetuación de los valores sociales. Este será el motivo psicológico de la Danza en el caso del «Ttun-Ttun» y de sus similares, como son los «Mutil-Dantzas» del Baztan, los «Yautzis» de Luzaide (Valcarlos), el «Ingurutxo» de Leiza, el «Larrain-Dantza» de Estella y el «Aurresku» de Guipúzcoa y Vizcaya.

DISCUSION SOBRE EL «TTUN-TTUN» DE UZTARROTZ

Dos partes se distinguen en la Partitura de la Danza del «Ttun-Ttun» de Uztárrotz, si nos atenemos a la copia que desde hace algún tiempo se viene aceptando. La primera parte consiste en una danza circular de las parejas alrededor de la plaza durante el período de cuatro frases musicales A) B) C) D). En total, las cuatro frases suman catorce compases, de las cuales se pueden repetir cuantas veces se quiera las frases B) C) D.

En la segunda parte los danzantes bailan en sus puestos sin avanzar circularmente. Las parejas se desplazan a derecha e izquierda en tres idas y vueltas en la frase musical A). (Propiamente hablando esta frase A) sería solamente la segunda parte). A continuación, el chico de la primera pareja saca de la cintura un pañuelo (blanco, morado, de cualquier color), la chica agarra de la otra punta y forman arco. Las demás parejas pasan por debajo del arco y repiten la Danza circular de la primera parte. Las frases B) C) se pueden repetir igualmente que en la primera parte. Al final de la frase E) sólo bate el tambor (salterio) y las parejas desfilan sin marcar el paso, aunque sí

el ritmo, de la Danza. Y terminadá en el último compás, donde dice «lento» con una vuelta completa de los danzantes sobre sí mismos. Esa es la redacción que hasta ahora se viene aceptando, conforme a la partitura vieja.

Pero parecen necesarias algunas correcciones en la interpretación dada hasta ahora de la Danza del «Ttun-Ttun» de Uztárrotz.

La Danza roncalesa de Uztárrotz es, sin género de duda, un «Ingurutxo». Así lo manifiesta, primeramente, la Danza circular de idéntico sentido que el «Ingurutxo» de Leiza con que comienza. Lo mismo denota, también, la segunda parte del «Ttun-Ttun», cuando las parejas se paran y se desplazan a derecha e izquierda, enfrentadas en dos filas. Conviene recordar los desplazamientos de los «Belauntzikos». Otro tanto hallamos en tercer lugar, cuando la primera pareja forma arco e inician todos los danzantes por segunda vez la Danza circular.

Se aprecia también una gran semejanza con los «Mutil-Dantzas» del Baztán. El «Ttun-Ttun» describe el círculo en dirección contraria a la de las agujas del reloj, como los «Mutil-Dantzas» del Baztán. Además, las repeticiones de las frases B) D) de la primera y segunda parte al arbitrio de los danzantes recuerdan los puntos de los «Mutil-Dantzas». Conviene anotar también, como advertencia general de la Danza del «Ttun-Ttun», que se baila sobre las puntas de los pies con una dignidad ceremoniosa y noble sin tiesura.

Finalmente, en la frase E) del «Ttun-Ttun» se intercala, cuando se quiere alargar la Danza, un desfile de las parejas que descansan durante un rato para recomenzar toda la Danza en la frase A) de la primera parte. Durante el desfile sólo bate el tambor (salterio) y calla el txistu (txirula). La semejanza de este dato con el de «Larrain-Dantza» de Estella es perfecta.

Todas las advertencias señaladas, por consiguiente, abogan por el carácter de «Ingurutxo» de la Danza roncalesa del «Ttun-Ttun» de Uztárrotz.

Ahora bien: la primera conclusión que de todo ello se desprende es, que el compás no puede ser el de 6/8 como se viene aceptando en la partitura vieja. No aparece ningún «Ingurutxo» en compás de 6/8. Ni el paso de «Ingurutxo» ritma con el compás de 6/8. El compás parece que debe de ser el de 3/8. Efectivamente: el paso del «Ttun-Ttun» ritma con dicho compás. Los pies baten tres veces el suelo en cada compás, y cada pie inicia el paso en la primera parte «fuerte» del compás 3/8. Las

corcheas con puntillo acentúan ese primer tiempo «fuerte» del compás, y los otros dos tiempos «débiles» se baten más rápidamente. De esa forma, en cada acto del paso de danza el pie iniciador bate la primera parte «fuerte», y en las dos partes «débiles» alternan los pies. Y finalmente, cuantas veces se tararearon el «Ttun-Ttun», el movimiento era rápido sin el dejo de languidez que lleva el compás de 6/8.

El número de compases, por otra parte, en la nueva acomodación de la Danza del «Ttun-Ttun» de Uztárrotz, como es fácil de observar en la anotación indicada debajo del pentagrama, está conforme con el canon exigido por el folklore popular. Cada Frase musical a) b) c) d) consta de los ocho compases acostumbrados, menos la Frases de transición.

Las repeticiones de las Frases musicales y de todo el «Ttun-Ttun» se vuelven a tocar una y otra vez, cuantas veces se quiera. Ello indica, como se apuntó ya más arriba, que el acto público social del pueblo en cuanto tal, es transcendental desde las vísperas en adelante del domingo.

BREVE EXPLICACION DE LA NUEVA ACOMODACION DEL «TTUN-TTUN»

Comienza el «Ttun-Ttun» con una llamada (Deya). La recogí a Teodora Layana y Bernarda Pérez. A pesar de haber preguntado a cuantos actualmente han bailado el «Ttun-Ttun», si recordaban el comienzo de la Danza, nadie pudo aclarar la pregunta. Queriendo después puntualizar mejor el «Ttun-Ttun» con la autoridad de dichas «etxeko-anderiak», efectivamente me la tararearon espontáneamente repetidas veces.

Hay que anotar también, que la melodía A) en su primera frase a) no comienza como relata la versión vieja, en octava alta, sino en octava baja. La frase musical b) se repite cuantas veces se quiera. La frase d) se repite también cuantas veces se quiera, conforme se indica en la partitura nueva. Pero se DEBE repetir varias veces, si se quiere volver a la *frase c) vuelta.* Este paso de la frase d) a la frase c) se realiza también cuantas veces se quiera. Después de la frase d) se puede comenzar de nuevo la frase a).

La MELODIA B) cambia de compás y el movimiento es muy rápido. Después de la Deya, las parejas enfrentadas se desplazan a derecha e izquierda, sin avanzar circularmente como en la Melodía A). La frase a) se repite varias veces, pero tocando

antes la Deya. En la frase b) comienza el Pañolo-Dantza. Se repite cuantas veces se quiera, así como las frases c) d). Desde esta frase b) en adelante, bien se pudiera distinguir una tercera parte, aunque el compás sigue siendo 2/4. Se baila avanzando circularmente, como la melodía A).

En la frase e) se calla el txistu (txirula) y toca sólo el tambor (salterio). Las parejas avanzan sin bailar, aunque sin perder el ritmo. Es cierto, que antiguamente se tocaba el «salterio», al que los vasco-franceses llaman «danburia». ¿Será acaso esta voz una derivación del «tambourah» egipcio, especie de laúd, al que modernamente ha venido a sustituir en el acompañamiento el «tambor»? Lo más probable será también, que el instrumento no era el txistu sino la txirula. La partitura tal como viene redactada no es posible tocar con el txistu, sin acomodación de tono. La acomodación más obvia parece que el tono de la pieza está en sol mayor, con «fa» sostenido. En ese caso, la Danza comenzaría con las notas «sol, sol» en lugar de «do do».

Por segunda vez se puede recomenzar todo el «Ttun-Ttun» desde la Melodía A) frase a), repitiéndose toda la Danza idénticamente.

Para dar fin al «Ttun-Ttun» se tocan lentamente los dos compases últimos de la partitura nueva y los danzantes giran una vuelta completa sobre sí mismos.

Danza del TTUN-TTUN de Uztàrrotz

ADVERTENCIAS: Entran en el baile cuantas parejas quieran. Rodean la plaza en sentido contrario al de las agujas del reloj. Las chicas van por fuera y los chicos por dentro. Vease la Fig.1ª.

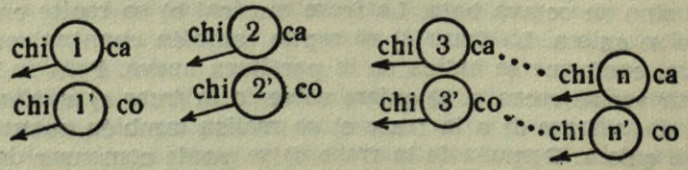


Fig. 1.ª

El instrumento probablemente era el »chirula» con acompañamiento ciertamente del «salterio», llamado «danburia» por los vasco-franceses.

Se puede considerar en el baile del Ttun-Ttun una introducción y Cuatro partes.

La Introducción, "Deya", consta de tres compases. Durante ellos, los danzantes enfrentados permanecen quietos. En la Partitura la Introducción queda señalada con "Deya".

Las Cuatro Partes son: Melodías A) B) C) D).

I.–Coreografía de la 1.ª Parte, Melodía A)

ADVERTENCIAS: Todas las parejas entran a marcar el Paso en la Melodía A), Frase a), en el [1.º] compás. Todas las parejas, a medida que marcan el Paso, avanzan en sentido circular uniformemente. Los danzantes bailan toda la 1ª. Parte, Melodía A), que se compone de las Frases a)b)c)d), avanzando dos a dos circularmente y marcando siempre el Paso.

PASO de la Melodía A):

PREAMBULO: Los danzantes esperan quietos en sus puestos durante la «Deya». Al llegar al [3.º] compás de la «Deya» en la última nota "do" (semi-corchea), todos los danzantes despegan del suelo un poquitín el pie correspondiente, según sea la fila de dentro o la fila de fuera, para batir el suelo en el [1.º] compás de la Frase a). Se describirá el *Paso* de la fila de dentro, es decir de los chicos.

Acto 1): Todos los chicos de la fila de dentro han levantado, como se ha dicho en el Preámbulo anterior, el pie izquierdo en última nota "do" (semi-corchea) del [3.º] compás de "Deya".

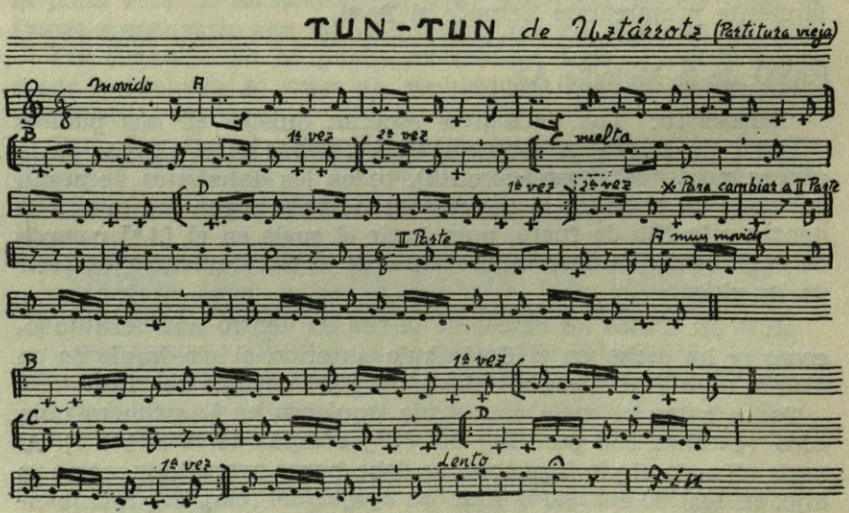
Todos baten el suelo con el pie izquierdo en la primera nota «do» (corchea con puntillo) del [1.º] compás de la Frase a). Al batir el suelo el pie izquierdo, se debe hecer avanzando, como se dijo, en sentido contrario al de las agujas del reloj. El pie izquierdo apoyado dura el tiempo correspondiente a la primera nota "do" (corchea con puntillo) del [1.º] compás de le Frase a). Al mismo tiempo que bate el suelo el pie izquierdo, se despega el pie derecho. Inmediatamente el pie derecho se apoya imperceptiblemente en el suelo en la segunda nota «mi» (semi-corchea) del mismo [1.º] compás. Pero rápidamente se despega del suelo el mismo pie derecho y se apoya el pie izquierdo en la tercera nota "la" (corchea) del mismo [1.º] compás. Y naturalmente el pie derecho despegado del suelo, se prepara para batir el suelo en el

[2.°] compás siguiente. Y así queda descrito el [1.°] compás de la Frase a).

Acto 2): El pie derecho bate el suelo avanzando muy poco en la primera nota «sol» (negra) del [2.°] compás. Al mismo tiempo se despega del suelo el pie izquierdo. El pie derecho se apoya durante el tiempo correspondiente a una corchea con puntillo de la nota «sol» (negra). El pie izquierdo despegado se apoya imperceptiblemente en el tiempo correspondiente a una semi-corchea de la misma nota «sol» (negra), despegando al mismo tiempo el pie derecho. Y finalmente, el pie derecho despegado bate el suelo en la segunda nota «la» (corchea) del mismo [2.°] compas, mientras el pie izquierdo se despega para batir en el [3.°] compás, de modo idéntico al *Acto* 1).

Acto 3): Igual que el *Acto* 1).

Acto 4): Igual que el *Acto* 2). Y así sucesivamente.



N O T A.—Para aprender a marcar el Paso, ayudará a cantar cada compás de esta manera:
/uno... dos-tres.../uno... dos-tres.../ Aplicado a los golpes de pies, sería así: izquierdo... derecho-izquierdo.../ derecho... izquierdo-derecho.../ izquierdo... derecho-izquierdo.../ etc. Los puntos suspensivos denotan el tiempo más o menos largo que baten los golpes de pies. Así, «uno... dos-tres...» significa que el primer golpe de pie correspondiente dura una corchea con

puntillo. El «dos» significa que el segundo golpe del pie correspondiente dura una semi-corchea. Y el «tres...» significa que el golpe del pie correspondiente dura una corchea. Con ello queda descrito un compás.

Hay que hacer notar, que el primer golpe del pie correspondiente siempre bate un poquitín atrás de la línea de avance del baile. Lo cual obliga a la pareja a no avanzar con un enfrentamiento uniforme e igual cara a cara, sino a un meneo de todo el cuerpo, oscilando a derecha e izquierda, ayudándose para ello de los brazos en alto, que sirven de punto de apoyo para la soltura y gracia requeridas. Sin embargo, no se debe exagerar el meneo u oscilación que debe ser siempre mayestático, ceremonioso y aristocrático, para lo cual es muy necesario, que los pies vayan batiendo con «mesura», evitando lo temperamentalmente picado.

Las chicas de la fila de fuera comienzan el Paso con el pie derecho y el *Acto* 1) de ellos corresponde al *Acto* 2) de los chicos, ya descrito más arriba. Y el *Acto* 2) de las mismas corresponde al *Acto* 1) de los chicos, ya descrito más arriba.

Todos los danzantes al llegar a la Frase c) *Vuelta,* siempre giran una vuelta completa sobre sí mismos. Los chicos al iniciar con el pie izquierdo el [1.°] compás de dicha Frase c) *Vuelta,* giran por su izquierda y realizan la vuelta completa durante los compases [1.°] y [2.°], notas «do, mi, re, do, sol» (corchea con puntillo, semi-corchea, corchea, negra, corchea). Las chicas al iniciar con el pie derecho el [1.°] compás de dicha Frase c) *Vuelta,* giran por su derecha, realizando la vuelta completa en los mismos dos compases primeros [1.°] y [2.°], notas «do, mi, re, do, sol» (corchea con puntillo, semi-corchea, corchea, negra, corchea). Cuantas veces se repita la Frase c) *Vuelta,* se gira siempre como queda dicho. *Véase fig.* 2.ª:

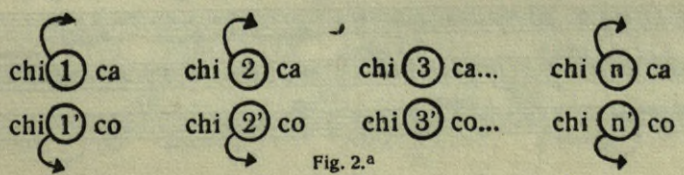
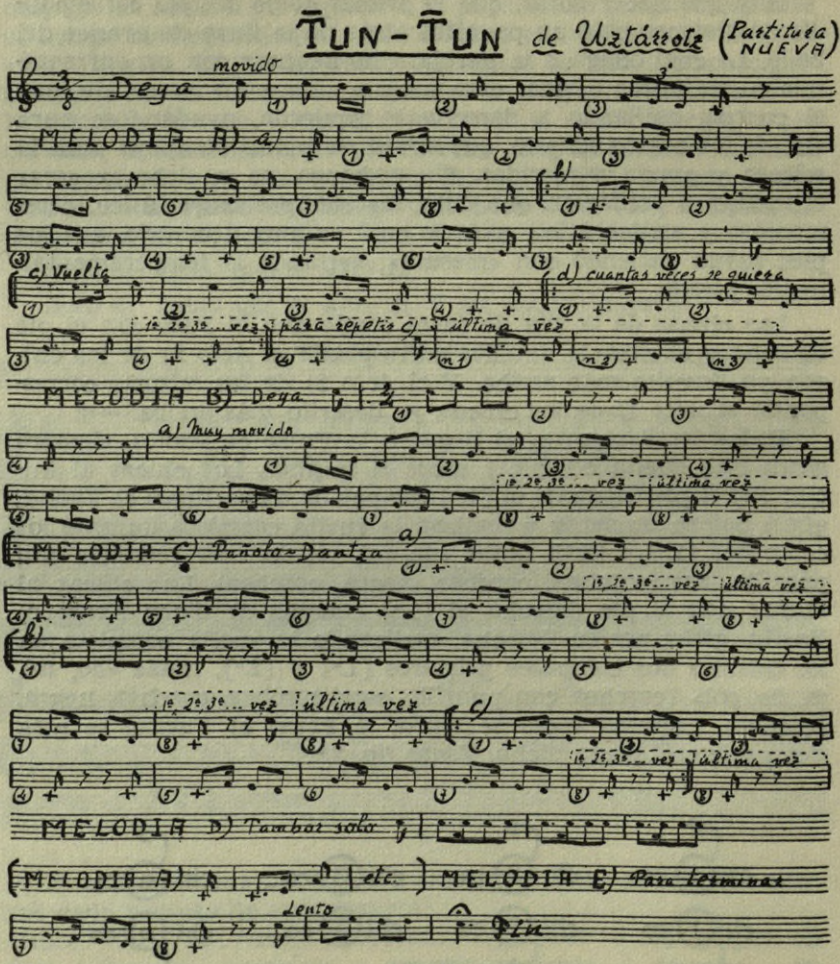


Fig. 2.ª

La Frase d) se repite cuantas veces se quiera. Pero cuando se quiere volver a la Frase c) Vuelta, se toca el compás [4.°] de

transición, donde dice «para repetir c)». Y se puede cuantas veces se quiera.

Cuando se quiere terminar la Melodía A) para pasar a la



Melodía B), entonces la Frase d) última de la Melodía A) termina en los tres compases [n1], [n2], [n3], donde dice encima del pentagrama «última vez».

Todos los danzantes se paran en la primera nota «do» (corchea) del [n3] compás. Y así se da fin a la Melodía A), parte primera del «Ttun-Ttun».

II.–Coreografía de la Melodía B) 2.ª Parte.

ADVERTENCIAS: Esta Melodía B) consta de «Deya», cuatro compases, y de una Frase a) *Muy movido,* de ocho compases. El compás es de 2/4.

D E Y A: Durante los dos compases primeros [1.º], [2.º] de la «Deya», los danzantes todos permanecen quietos en sus puestos.

En los dos últimos compases [3.º], [4.º], todos los danzantes giran una vuelta completa sobre sí mismos, y quedan enfrentados dos a dos cara a cara. Los chicos giran por su izquierda, y las chicas giran por su derecha. (*Véase fig.* 2.ª). Los chicos baten el suelo con el pie izquierdo al iniciar la vuelta en la primera nota «sol» (corchea con puntillo) del [3.º] compás, y las chicas baten con el pie derecho en la misma nota del mismo [3.º] compás.

Frase a) Muy movido: 1) conviene recordar el aire de esta Frase a), que es muy movido y muy vivo. 2) La Coreografía de esta Frase a) consiste en *dos* desplazamientos a derecha e izquierda, en dos idas y venidas horizontales de las parejas, enfrentadas cara a cara. *Véase fig.* 3.ª:

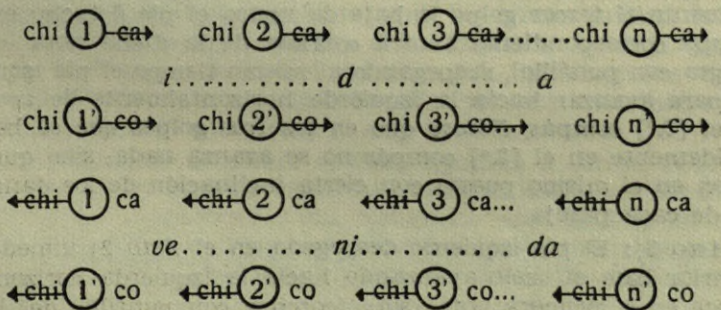


Fig. 3.ª

3) La Frase a) es la parte característica, peculiar y «dionisíaca» del «Thun-Thun». Vamos a describir el *Paso* de esta

Frase a) Muy movido: Se describirá también el Paso de la fila de dentro, es decir, de los chicos.

Acto 1): Estando las parejas enfrentadas después de la Deya anterior, el danzante despega el pie derecho en la última nota «do» (corchea) del [4.°] compás de la Deya. Y bate el suelo con el mismo pie derecho, avanzando hacia su derecha horizontalmente en la primera nota «do» (corchea) del [1.°] compás de la *Frase a) Muy movido.* Al mismo tiempo despega el pie izquierdo y llevándolo por delante del pie derecho apoyado y siempre avanzando bate el suelo en la cuarta nota «re» (corchea) del mismo [1.°] compás de la frase a) Muy movido. Y al mismo tiempo que bate el pie izquierdo, se despega el pie derecho para marcar el Paso del Acto siguiente. 2) Esta *ida* hacia la derecha se realiza no mirando hacia adelante, sino algo inclinado hacia el compañero de pareja. Pero al batir el pie izquierdo el suelo, el danzante gira sobre el mismo pie izqierdo hacia su izquierda, lo suficiente para colocarse para la *venida.* Y en esta posición marca el Acto 2), que es como sigue:

Acto 2): Estando en la postura de *venida* se baten tres golpes alternando los pies derecho e izquierdo de esta manera: primero bate el pie derecho el suelo en la primera nota «sol» (negra con puntillo) del [2.°] compás. Este golpe del pie derecho dura el tiempo correspondiente a una corchea de dicha nota «sol» (negra con puntillo). Inmediatamente bate el segundo golpe el pie izquierdo, que dura el tiempo correspondiente a otra corchea de dicha nota «sol» (negra con puntillo). Naturalmente durante esta corchea, el pie derecho se despega del suelo. Y finalmente el tercer golpe lo bate de nuevo el pie derecho en el tiempo correspondiente a otra corchea de la dicha nota «sol» (negra con puntillo), despegando al mismo tiempo el pie izquierdo para avanzar hacia la izquierda horizontalmente de *venida* en el [3.°] compás. *Nótese* que en los tres golpes que se baten rápidamente en el [2.°] compás no se avanza nada, sino que se baten en el mismo puesto con cierta inclinación de los danzantes de cada pareja.

Acto 3): El pie izquierdo despegado en el *Acto* 2) inmediato anterior bate el suelo avanzando hacia la izquierda horizontalmente en la primera nota «sol» (corchea con puntillo) del [3.°] compás. Al mismo tiempo despega el pie derecho y llevándolo por delante del pie izquierdo apoyado y siempre avanzando bate el suelo en la tercera nota «mi» (corchea) del mismo [3.°] compás. Y al mismo tiempo que bate el pie derecho, se despega el

pie izquierdo para marcar el Paso del Acto siguiente. Esta *venida* hacia la izquierda se realiza no mirando hacia adelante, sino algo inclinado al compañero de pareja. Pero al batir el pie derecho hacia su derecha lo suficiente para colocarse para la nueva *ida*, segunda vez. Y en esta posición marca el Acto 4), que es como sigue:

Acto 4): Estando en la postura de segunda *ida*, se baten tres golpes alternando los pies derecho e izquierdo de esta manera: primero bate el pie izquierdo el suelo en la primera nota «do» (corchea) del [4.°] compás. Este golpe del pie izquierdo dura el tiempo correspondiente a dicha nota corchea «do». Inmediatamente bate el segundo golpe el pie derecho, que dura el tiempo correspondiente a otra corchea del silencio de negra. Naturalmente durante este tiempo-corchea el pie izquierdo se despega del suelo. Y finalmente el tercer golpe lo bate de nuevo el pie izquierdo en el tiempo correspondiente a otra corchea del mismo silencio de negra, despegando al mismo tiempo el pie derecho para avanzar hacia la derecha horizontalmente en segunda *ida* en el [5.°] compás. *Nótese* que en los tres golpes que se baten rápidamente en el [4.°] compás no se avanza nada, sino que se baten en el mismo puesto con cierta inclinación de costado de los dos danzantes de la pareja.

En los cuatro compases restantes [5.°], [6.°], [7.°], [8.°] se realizan otra *ida* y *venida* tal como quedan descritas en los cuatro actos precedentes.

En cuanto a la fila de fuera de las chicas, marcan los mismos desplazamientos a izquierda y derecha en dos *idas* y *venidas*, con la diferencia siguiente: que las chicas inician la primera *ida* hacia la izquierda con el pie izquierdo en el [1.°] compás de la Frase a), mientras los chicos la iniciaban con el pie derecho. Conforme a los Actos descritos ya arriba las chicas describirán el Acto 3) en la *ida* y el Acto 4) en la *venida*.

Para aprender a marcar el Paso, ayudará a cantar cada *ida* y *venida* de la manera siguiente: /«unoo, doos, uno-dos-tres»/ «unoo, doos uno-dos-tres»/ etc. Aplicando este canto a los compases de la Frase a) Muy movido, resulta: «unoo» al golpe que bate el pie correspondiente (derecho o izquierdo, según sea la fila de dentro o de fuera, de chicos o de chicas) en la primera nota «do» (corchea) del [1.°] compás de la frase a). «doos» se canta en el segundo golpe del pie correspondiente (derecho o izquierdo, según sea la fila de dentro o de fuera, de chicos o de chicas) en la cuarta nota «re» (corchea) del mismo [1.°]

compás. «uno-dos-tres» se canta en los tres golpes que baten los pies alternativamente en la primera nota «sol» (negra con puntillo) del [2.°] compás de la Frase a) Muy movido. Y tenemos descrita una *ida*.

Venida: «unoo» se aplica al golpe que bate el pie correspondiente (izquierdo o derecho, según sea la fila de dentro o de fuera, de chicos o de chicas) en la primera nota «sol» (corchea con puntillo) del [3.°] compás de la Frase a) Muy movido. «doos» se canta en el segundo golpe del pie correspondiente (izquierdo o derecho, según sea la fila de dentro o de fuera, de chicos o de chicas) en la tercera nota «mi» (corchea) del mismo [3.°] compás de la Frase a). «uno-dos-tres» se canta en los tres golpes que baten los pies alternativamente en la primera nota «do» (corchea) y en el «silencio» de negra subsiguiente del [4.°] compás de la Frase a). Y tenemos descrita una *venida*.

Observaciones: 1) Se puede recomenzar de nuevo todo el «Thun-Thun» desde el principio, es decir, de la Melodía A) Frase a). 2) También se puede volver a la Melodía B) Deya. 3) En la última vez de la Melodía B) Frase a) termina en el [8.°] compás «última vez» antes de la Melodía C) Pañolo-Dantza.

III.—Coreografía de la Melodía C) Pañolo-Dantza.

Advertencias: La Frase a) se repite cuantas veces se quiera. 2) Se llama «Pañolo-Dantza», porque el chico primero de la fila saca de la cintura un pañuelo de cualquier color (principalmente blanco, morado) y se lo da a la chica. Así la primera pareja forma arco con el pañuelo para 3) describir otro Inguru-txo de modo idéntico al que se ha descrito en la Melodía A) en el comienzo del «Ttun-Ttun». 4) Las frases b) c) se pueden repetir también cuantas veces se quieran.

Paso de la Melodía C) Pañolo-Dantza: Es idéntico al de la Melodía A) Frase a) y esencialmente consta de los tres golpes que los pies baten alternativamente en aquella Melodía A). A continuación se dará la descripción de los tres golpes con su acomodación al compás de 2/4.

Acto 1): Suponiendo que vamos a describir el Paso de los chicos de la fila de dentro, tenemos: el danzante se prepara en la última nota «do» (corchea) del [8.°] compás, «última vez» de la Frase a) inmediatamente anterior, despegando el pie izquierdo del suelo. Y avanzando hacia el costado izquierdo, apoya el pie izquierdo en el suelo en la primera nota «do» (corchea

con puntillo) del [1.°] compás de la Frase a) de la Melodía C) Pañolo-Dantza. Al mismo tiempo despega del suelo el pie derecho. El pie izquierdo apoyado dura el tiempo correspondiente a la dicha nota «do» (corchea con puntillo). Inmediatamente el pie derecho bate el suelo imperceptiblemente en la segunda nota «fa» (semi-corchea) del mismo [1.°] compás de la Frase a), al mismo tiempo que se despega el pie izquierdo del suelo. Y finalmente, el pie izquierdo vuelve a batir el tercer golpe en el suelo en la tercera nota «mi» (corchea), mientras se despega al mismo tiempo el pie derecho del suelo. Este tercer golpe del pie izquierdo dura el tiempo correspondiente a las dos notas «mi, re» (corcheas ambas) del mismo [1.°] compás de la Frase a). Y queda descrito el [1.°] compás de la Frase a), Melodía C) Pañolo-Dantza.

Acto 2): El pie derecho despegado en el *Acto* 1) anterior, bate el suelo avanzando un poquitín en la dirección del Ingurutxo, en la primera nota «sol» (corchea con puntillo) del [2.°] compás de la Frase a). Al mismo tiempo se despega el pie izquierdo del suelo. El pie derecho apoyado en el suelo dura el tiempo correspondiente a la primera nota «sol» (corchea con puntillo) del [2.°] compás. Inmediatamente el pie izquierdo bate el suelo imperceptiblemente en la segunda nota «fa» (semicorchea) del mismo [2.°] compás de la Frase a), al mismo tiempo que se despega el pie derecho del suelo. Y finalmente, el pie derecho vuelve a batir el tercer golpe en el suelo en la tercera nota «mi» (corchea), mientras se despega al mismo tiempo el pie izquierdo del suelo. Este tercer golpe del pie derecho dura el tiempo correspondiente a las dos notas últimas «mi, re» (corcheas ambas) del mismo [2.°] compás de la frase a). Y queda descrito el [2.°] compás de la Frase a) de la Melodía C) Pañolo-Dantza.

Acto 3): igual que el *Acto* 1)

Acto 4): igual que el *Acto* 2)

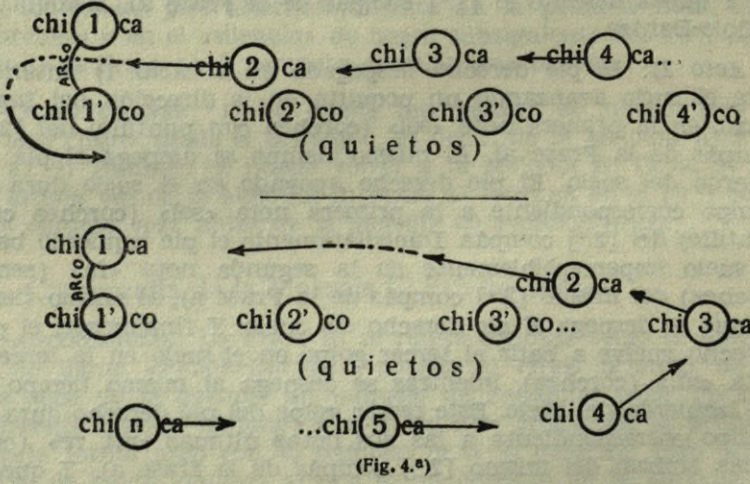
Naturalmente el Paso de las chicas de la fila de fuera describen inversamente que los chicos de la fila de dentro. Así el *Acto* 1) de las chicas está ya descrito en el *Acto* 2) de los chicos. Y el *Acto* 2) de las chicas está ya descrito en el *Acto* 1) de los chicos.

VARIANTE del «Pañolo-Dantza»:

Esta Melodía C) Pañolo-Dantza presenta esta *Variante* en la descripción del Ingurutxo y consiste en que: al iniciarse esta

Melodía C) Pañolo-Dantza la primera pareja de cabeza forma arco con el pañuelo.

Las chicas de la fila de fuera pasan por debajo del así formado y naturalmente pasan bailando. Los chicos de la fila de dentro quedan quietos sin avanzar en sus puestos. Las chicas de la fila de afuera, una vez que araviesan el arco, siguen avanzando circularmente, describiendo el Ingurutxo, de la misma forma que en la Melodía A), al comienzo del «Ttun-Ttun». Pero describen el círculo rodeando a los chicos y vuelven a emparejarse cada una con cada chico, moviéndose siempre en sentido contrario al de las agujas del reloj. En adelante, ya todas las



(Fig. 4.ª)

parejas avanzan describiendo el Ingurutxo, como queda dicho. Véase esta *Variante* en la *Fig.* 4.ª:

IV.–Melodía D) Tambor sólo.

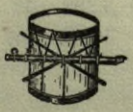
Durante un rato sólo el Tambor (salterio, danburia) marca el ritmo, tal como se representa en la Melodía D). Los danzantes todos siguen andando circularmente sin marcar Paso, pero sin perder el ritmo.

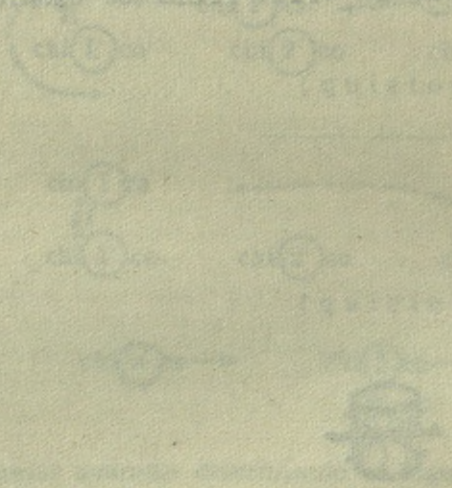
Después de descansar durante algún tiempo, se vuelve a tocar la Melodía A), como se indica en la Partitura, y se recomienza de nuevo toda la Danza del TTUN-TTUN. También esta

vuelta al principio de la Danza se puede hacer todas las veces que se quiera.

V.–Melodía E) «para terminar».

Estos últimos compases sirven para dar fin a la Danza del Ttun-Ttun, cuando no hay más repeticiones. Al llegar a los compases sirven de «*lento*», todos los danzantes giran una vuelta completa sobre sí mismos. Los chicos de la fila de dentro la giran por su izquierda sobre el pie izquierdo, y las chicas por su derecha sobre el pie derecho. Es decir, que giran hacia fuera de la calle formada por las filas. Véase *Fig.* 2.ª. Y aquí termina la Coreografía de la Danza del «TTUN-TTUN» de Uztárrotz (Roncal).





TRABAJOS DEL SEMINARIO DE FILOLOGIA VASCA "JULIO DE URQUIJO"

GUIPUZCOA EN LA EPOCA ROMANA

por

LUIS MICHELENA

Las referencias de autores clásicos a poblaciones o accidentes geográficos que pudieran hallarse situados en el territorio guipuzcoano actual son escasas y han sido discutidas «ad nauseam» en los numerosos trabajos, de carácter generalmente polémico, en que se han estudiado, al menos incidentalmente, las antigüedades del País Vasco. No es éste lugar para la reseña de esas discusiones. Me limito, pues, a hacer un breve resumen de los textos.

1) *Poblaciones.* Todas parecen haber estado situadas en la costa o en sus proximidades.

Oiasso(n), Oiarso(n). La referencia más antigua la encontramos en Estrabón (III, 4, 10, 161), donde el *Oidasoûna* de los códices ha sido corregido en *Oiasô·na* (1). Conforme a ella, la población estaba situada junto al Océano, en el confín del país de los vascones y al final de la vía de 2.400 estadios que iba desde Tarraco hasta la frontera entre Aquitania e Iberia.

Plinio (*N. H.*, IV, 110) cita a *Olarso* en su descripción de la costa Norte a partir de los Pirineos, a continuación del bosque de los Vascones y antes de los «oppida» várdulos (2). En III, 29

(1) *...dià toúto·n dè tô·n merô·n* [o *kho·río·n*, cod. *orô·n*] *he· ek Tarráko·nos epí toùs eskhátous epí tô·i o·keanô·i Ouásko·nas toùs katà Pompélona kaí tè·n ep'autô·i o·keanô·i Oiasô·na pólin hodós esti stadío·n diskhilío·n tetrakosío·n pròs autà tà tê·s Akuitanías hória kai tê·s Ibe·rías.*

(2) *Proxima ora Citerioris est eiusdemque Tarraconensis situs. A Pyrenaeo per oceanum Vasconum saltus, Olarso, Vardulorum oppida...* El *Vasconum saltus*, al que no deberá darse un contenido geográfico demasiado concreto, es probablemente la zona montuosa de los Vascones al N. de Pamplona.

lo había mencionado ya al decir que la anchura de la Hispania Citerior era de 307 millas entre Tarraco y la costa de Olarson (3).

En Ptolomeo (2, 6, 10) figuran, con su situación, en la costa de los Vascones, la ciudad de *Oiasso* y el promontorio del mismo nombre *(Ouaskóno·n: Oiassó· pólis. Oiassó· ákron Puré·ne·s).*

Hoy puede considerarse extinguida la larga y a menudo enconada polémica acerca del emplazamiento de *Oiasso(n).* Tuvieron defensores, generalmente interesados, Orio (Marca, que quería llevar al Urumea la frontera de las Galias), San Sebastián (Camino) (4), Rentería (Gamón) y Fuenterrabía (Moret). Podemos situarla con seguridad en el territorio del antiguo valle de Oyarzun. «Hoy es Oyárzun, con el cabo correspondiente (cabo Higuer). Oyárzun está situado a unos 5 kilómetros al sur-suroeste de Irún, por consiguiente no a orillas del mar, mientras que Oiasso era seguramente puerto de mar... En todo caso tendría a Pasajes como puerto, pues evidentemente aseguraba a los Vascones la comunicación con el mar» (5).

La forma genuina del nombre parece haber sido *Oiarson-*, de que procedería el *Olarson-* de Plinio por una confusión gráfica fácil de explicar. *Oiasso* —obsérvese la *s* geminada— representa una simplificación del grupo de consonantes.

Tritium Tuboricum. Citado por Ptolomeo (II, 6, 65: *Trition Toubórikon*), en los Várdulos. Aunque la sitúa en el interior, ha sido repetidamente identificada con la actual Matrico, principalmente por razones lingüísticas —semejanza de nombres—, por más que éstas no han sido siempre las mismas (6). Garibay suponía que Motrico significaba *monte de Trico* y aludía a una peña de ese nombre. G. Bähr *(Baskisch und Iberisch,* pág. 36)

---

(3) *latitudo a Tarracone ad litus Olarsonis CCCVII.* La cifra ha sido corregida por algunos en CCC (A. Schulten, *Los Cántabros y Astures y su guerra con Roma* (Madrid, 1943), pg. 186.

(4) Se fundaba principalmente en los límites asignados a San Sebastián por Sancho el Mayor de Navarra en el Fuero concedido en la segunda mitad del siglo XII: *de Ondarribia usque ad Oriam,* lo que se interpretaba en el sentido de que en San Sebastián había estado enclavada desde la antigüedad la cabeza de la comarca. Pero ya no se puede dudar de que San Sebastián, poblada por gascones en la época del citado rey, no es más antigua que su fuero. V. S. Múgica, «Los Gascones en Guipúzcoa» *(Homenaje a Carmelo de Echegaray,* San Sebastián, 1928, pgs. 1-29).

(5) A. Schulten, «Las referencias sobre los Vascones hasta el año 810 después de J. C.», *RIEV,* XVIII (1927), pg. 232. El artículo completo ocupa las pgs. 225-240.

(6) *Dicc. (S. V. Deva)* se inclina, sin embargo, por Deva: «...a ninguna... convienen mejor las señas del antiguo Tricio... que á la villa de Deva...».

piensa en una evolución *Tuboricum* > **But(o)ricu* > *Mutriku*, forma popular del nombre, que es fonéticamente satisfactoria y propone una etimología céltica (*Tritium am Meer*) poco convincente.

Entre los eruditos del país está muy extendido la idea, de la cual participó el P. Fita, de que su emplazamiento correspondía al barrio actual de Astigarribia, a orillas del Deva (7).

Es muy dudoso que el corrupto pasaje de Mela (3, 15: ...*deuales tritino bellunte cingit et decium*...) haya de interpretarse *Deua Tritium Tubolicum attingit* o *accingit* (8).

Menosca. Ptolomeo (II, 6, 9) la coloca en el litoral várdulo. Nombrada en Plinio IV, 110, también en la costa, entre Morogi y Vesperies. No conozco ningún intento de localización de esta población que tenga alguna base y su nombre no parece haber dejado rastro en la costa vasca (9).

Morogi. En la descripción que Plinio (IV, 110) hace de la costa septentrional, señala, entre Olarso y la «ciuitatum nouem regio Cantabrorum», *Vardulorum oppida, Morogi, Menosca, Vesperies, Amanum portus ubi nunc Flauiobrica colonia.* Si, como parece probable, alguna de estas ciudades estaba enclavada en la costa guipuzcoana, sería *Morogi* (10). A. del Valle Lersundi propuso localizarla en la proximidad del vado de Ergobia, cerca de Astigarraga, sobre el Urumea, por donde pasaba el camino que de Castilla iba por Oyarzun a Francia. En un cerro próximo

---

(7) En un documento de S. Millán de la Cogolla del año 1086 se menciona la donación a este monasterio del «monasterio S. Andree apostoli et vocato Stigarrivia, inter Vizcahia et Ipuzcua sito». En una adición de 1108 se dice que la iglesia fué consagrada por el obispo de Bayona: «a Bernardo episcopo de Sancta Maria de Lapurde».

(8) V. A. García y Bellido, *La España del siglo primero de nuestra Era según P. Mela y C. Plinio* (Madrid, 1947) pg. 58.

(9) Si Fr. Eusebio de Echalar (*Yakintza*, 1934, pg. 456) tiene razón en reducir *Vesperies* a la actual *Vispieres*, cerca de Santillana del Mar, habrá que admitir que Plinio no siguió el orden geográfico. La evolución *Vesperies* > *Vispieres* parece lingüísticamente irreprochable. No obstante, la existencia de dos lugares *Vispeira* en las provincias de Pontevedra y La Coruña (v. *Madoz*) que suponen una forma antigua **Vesperia* hacen pensar que esa denominación, con su alusión a Occidente, pudo haberse repetido en las costas atlánticas (cf. lat. *uesper, uesperus*, etc., y sobre todo gr. *Hesperia* «país de Occidente»).

(10) Schulten («Los Cántabros...», pg. 70) ha comparado *Morogui* con *Moro-ika* en los Cántabros.

está la iglesia de Santa María de Murguía y a su lado la casa solar del mismo nombre, que recuerda el de Morogi (11).

Faltan en Guipúzcoa indicaciones medievales de ciudades arruinadas. Quizás la única mención que puede interpretarse así es la de la supuesta donación de Sancho el Mayor (año 1014) al monasterio de Leire (12). Dona, entre otras cosas, el monasterio de San Sebastián «in finibus Ernani ad litus maris», y entre los términos que en la donación se incluyen figura «illam uillam quam antiqui dicebant *izurum*...» Un poco más adelante se le llama «illa pardina de izurun», en donde ninguno de sus sucesores podrá construir «uillam, monasterium, castrum uel ecclessiam quod non sit ad uestrum uestrorumque sucessorum seruicium uel placitum». La contradicción, sobre la cual tanto han insistido algunos, sería sólo aparente: se trataría de un núcleo anteriormente habitado que estaba ya convertido en despoblado (13).

2) *Accidentes geográficos.*

El promontorio Oiasso (Oiassó· ákron Puré·ne·s) final del Pirineo, corresponde sin duda al actual cabo Higuer en Fuenterrabía.

A. Schulten, como se indica más adelante, ha visto en él el *Veneris iugum* de Avieno.

Deva. Ptolomeo (II, 6, 8) pone en los Caristios la desembocadura del Deva *(De· oúa potamoû ekbolaí)*. Se ha pensado, a pesar de ello, que el río, que separa actualmente en líneas generales

(11) «Algunas conjeturas acerca de geografía histórica de Guipúzcoa», RIEV, XVII (1926), pgs. 425-436.

(12) Fr Justo Pérez de Urbel, *Sancho el Mayor de Navarra* (Madrid, 1950), pg. 351: «Podemos decir, en definitiva, que este documento, si en él hay algo aprovechable, no puede ser anterior a 1028».

(13) Parece que fué Gamón el primero en sostener que el documento era falso o al menos interpolado. Sobre la cuestión puede verse S. Múgica, «Donación a Leire, Orígenes de San Sebastián. Iglesias de Santa María, San Sebastián y San Vicente», *RIEV*, XXVI (1935), págs. 393-422. y ahora R. de Izaguirre, «Historia y toponimia donostiarras. El primer grupo de documentos referentes a San Sebastián de Hernani» en *Homenaje a D. Julio de Urquijo*, III, págs. 385-406. Las interpolaciones son evidentes, pero si el documento tiene alguna base real —lo que parece probable—, ésta es, por su mismo carácter gratuito, la mención de Izurun. Nadie ha podido, en efecto, dar razón por la que hubiera sido interpolada y el hecho de no haber otra memoria de tal población es más bien un indicio de autenticidad.

El nombre de Izurun, que ha sido puesto en relación con el del río Urumea, es también el de una playa de Zumaya.

los dialectos vascos vizcaíno y guipuzcoano, fué también frontera entre Caristios y Várdulos (14).

No es necesario insistir sobre el carácter céltico de este hidrónimo que se repite fuera del País Vasco.

Schulten (*Los Cántabros*, página 33) cree que el Deva, que parece conservarse en el *deuales* del citado pasaje de Mela (3, 15), no debe confundirse con el río guipuzcoano sino que se refiere al Deva que desemboca en la ría de Tinamayor.

Magrada. Mencionado al final del mismo pasaje de Mela (*decium aturia sonans sausa et magrada*). Se ha pensado en el actual Urumea o en el Bidasoa, pero el pasaje está desfigurado de tal manera que no fundamenta ninguna reducción (15).

3) *Vías.* Se ha señalado ya que en tiempos de Estrabón había un camino que conducía de Pamplona a Oiasso. «La calzada seguiría... poco más o menos, su curso por donde va la carretera vieja de Irún a Navarra, marcada en mapas antiguos (Coello, etc) (16). Seguramente alcanzaba desde Navarra el valle del Oyarzun por Aritxulegi. No se han encontrado, que yo sepa, restos de ella.

Es antigua la hipótesis de que *Bidasoa* significa «camino (*bide*) de Oiasso» (17). La defendio últimamente J. Caro Baroja (*Los pueblos del N*, pág. 93, n. 69), para abandonarla muy pronto (*Los pueblos de España* (Barcelona, 1946), página 253, n. 34) por considerar anómala la relación entre ambos componentes. Esto es cierto si, como se ha supuesto, se trataba de un nombre vasco; su orden debía ser exactamente inverso (*Oiasso-bide*). Pero tal vez quepa defender aún esa idea partiendo de

(14) V. por ej. J. Caro Baroja, *Los pueblos del Norte de la Península Ibérica* (Madrid, 1943), pág. 79, n. 14. La zona de Oiasso, perteneciente a los Vascones en la antigüedad, conserva hoy el dialecto alto-navarro.

(15) Gamón, págs. 9-10, pensó ya en localizar en la Aquitania alguno de estos lugares: «Y si éste [Hermolao] tenía en los Tarbelos de la Aquitania el río *Adour* (*Aturus*, y según otro *Aturius* en lengua latina...) no se hubiera equivocado acaso tanto en decirlo que el *Detum Aturiasonans* significa la ciudad que cita de los Aturienses [Aire-sur-l'Adour], y que los ríos Sauso y Magrada le bañan. Pero aún esto sería querer adivinar y no acertar con lo que contenía el texto original de Pomponio Mela relativo a las costa de España, y no a la de Francia». A. García y Bellido o. c., pág. 58, propone *Aturia* = *Adour* y *Decium* = *Dax*. El nombre vasco de esta ciudad es *Akize*, de *Aquis*.

(16) J. Caro Baroja, *Los pueblos del Norte*, pág. 93, n. 69.

(17) La defendió el P. Moret, *Investigaciones históricas de las antigüedades del Reino de Navarra*, libro I, cap. II § II, 11 (Tomo VIII, pág. 36 de la edición de Tolosa). La combate Gamón (págs. 39-40) para proponer otra etimología, completamente inaceptable.

una base distinta; la de que se trataba de una designicación latina, *Vía ad Oiasso* (18).

Los restos que de esta vía señaló Julio Altadill en Navarra (19) no parecen ser ni mucho menos indiscutibles, pero los hallazgos monetales en el Bidasoa refuerzan la idea de que la calzada seguía aproximadamente su curso (20).

Más adelante reseño con detalle los hallazgos de Irún.

Los restos de la «Vía marítima de Agrippa» que Pedro Manuel de Soraluce pretendió haber descubierto entre Pasajes y Oyarzun (*Euskal-Erria*, XXXIX (1898), páginas 235-241) deben ser considerados con la máxima desconfianza. Se trata de trozos de antiguos caminos empedrados, generalmente muy estrechos, que se atribuyeron sin la menor prueba a época romana.

De las indicaciones del cosmógrafo de Ravena parece, sin embargo, desprenderse que había una vía que corría a lo largo del Cantábrico por *Sandaquitum*, *Cambracum* (que Schulten, *Los Cántabros*, página 70. identifica con el actual *Cambraco*, junto a Potes), *Tenobrica*, etc. (308, 15). Pero sería temerario tratar de identificar algún punto en territorio guipuzcoano sin un estudio muy atento.

Una indicación posible, muy sugestiva, a un camino antiguo es el nombre de *Lapitze* del actual barrio de Ventas de Irún, pre-

---

(18) S. de Múgica, *Geogr. general del País Vasco-Navarro, Guipúzcoa*, página 1 n. 1: «El nombre de este río aparece en los documentos antiguos escrito constantemente Vidasoa y no Bidasoa, y también en las obras que se han ocupado de él...; pero en la actualidad se ha dado en escribir con B...». También es corriente la forma Vidaso, sin artículo.

(19) «De re geographico-historica. Vías y vestigios romanos en Navarra» en *Homenaje a Carmelo de Echegaray*, págs. 531-532. Son los siguientes: 1) «una extraña pavimentación» que resultó ser un trozo de calzada, en el nacimiento de la regata de Marín (Almandoz, Baztan), donde aparecieron dos monedas romanas, gastadas pero reconocibles; 2) otro trozo en las cercanías de Lécaroz; 3) un puente romano, hoy desaparecido, en Oharritz, un poco más al O; 4) otro puente en Réparacea (Bertizarana). También alude, sin concretar, a otro puente en la regata de Echalar. Blas Taracena y Luis Vázquez de Parga, *Excavaciones en Navarra*, I (Pamplona, 1947), se limitan a transcribir los datos de Altadill, sin más comentario que un (!) a su mención del puente romano de Reparacea.

(20) Según ha tenido la amabilidad de participarme el señor Caro Baroja, en Vera se descubrió hace ya bastantes años un escondrijo a orillas del río con unas 200 monedas de bronce, que desgraciadamente se dispersaron. Tuvo ocasión de examinar unas 25, de los siglos I y II.

Don José Domingo Larrañaga, de Oyarzun, posee en su colección alguna moneda de bronce aparecida cuando se estaba construyendo el ferrocarril del Bidasoa. Asegura que entonces se hicieron varios hallazgos.

cisamente sobre el camino de Francia. Se puede proponer, a mi juicio, con mucha verosimilitud una etimología basada en el lat. *lapis* «piedra», con el sentido de «miliario»; cf. el nombre de la población navarra *Piedramillera* (21).

II. *Restos arqueológicos*

Hago a continuación una reseña de los hallazgos siguiendo el orden alfabético de los nombres de las poblaciones en que se efectuaron. Es necesario insistir sobre su extrema pobreza, ya que en la mayor parte de los casos se reducen a monedas sueltas. También se ve en seguida que las supuestas fortificaciones de época romana están situadas casi siempre en lugares inadecuados por su muy difícil acceso, por lo que habrá que suponer en principio que se trata de fortalezas medievales o quizá en algún caso de castros prerromanos.

1) *Ataun.* A su castillo se refiere muy probablemente el arzobispo Rodrigo Jiménez de Rada al enumerar las fortalezas que en 1200 se entregaron a Alfonso VIII. Sus ruinas se encuentran en el pico de Artxabaleta, el primero de la sierra de Aizkoate, a unos 190 m. de altura sobre el valle del Agaunza, en el lugar llamado *Jentill-baratza* (1).

Don José Miguel de Barandiarán realizó allí una exploración. En el camino se veían «cascos de vasijas, huesos de animales, clavos y otros pedazos de hierro completamente oxidados». Al excavar se encontraron «clavos de variadísimas formas, un pedazo de espadín, tres puntas de lanza y dos monedas de vellón». No apareció nada más antiguo que estos restos medievales (2).

En Ataun apareció un denario de Gordiano II (*Imp(erator)*

(21) Representantes del lat. *lapis* tienen alguna vida en el léxico vasco con el sentido de «pizarra» y «marga». Pero sería anormal que un nombre de este valor apareciera en un topónimo sin sufijo ni artículo.

(1) *Guipúzcoa*, pág. 939: «Otros vestigios hay más antiguos que éste, como son los dólmenes que aún subsisten en sus montañas y la roca llamada *Jentill-baratza*, en donde es tradición que tuvieron asiento los soldados romanos».

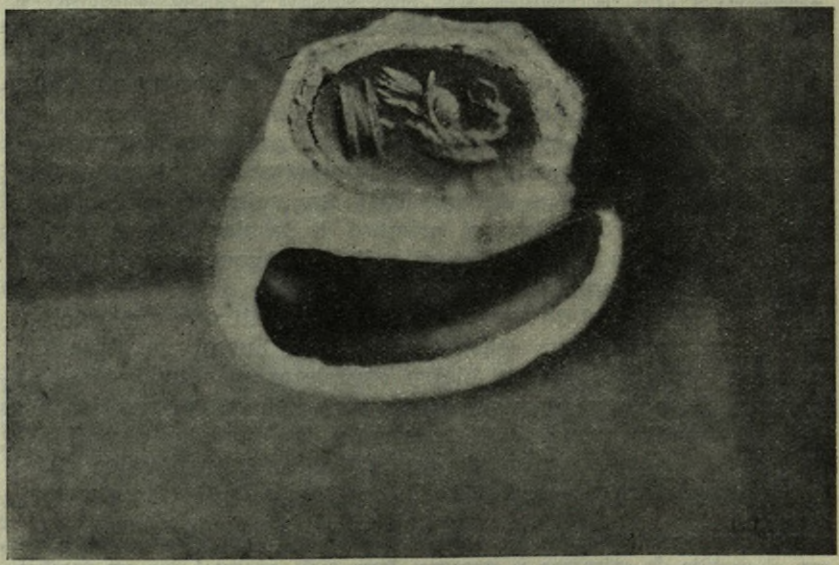
P. Gorosabel suponía que el castillo estuvo donde actualmente la iglesia de San Gregorio, basándose al parecer en una tradición local.

La denominación de *Jentill-baratza* —o *Mairu-baratza*— lit. «huerta (y antes probablemente «lugar de enterramiento») de los gentiles» se da en varios lugares a los chromlechs (J. M. de Barandiarán. *El hombre primitivo en el País Vasco* (Donostia, s.a.), pág. 94).

(2) J. M. de Barandiarán, «Ataun en la Edad Media», *Euskalerriaren Alde*, VI (1916), págs. 486-489.

M(arcus) Ant(onius) Gordianus Afr(icanus) Aug(ustus). La moneda fué «hallada el año 1924 en la heredad de Otadizelay. El hallazgo fué casual mientras sus dueños araban el terreno. En esa misma heredad existió una antiquísima ermita dedicada a San Sebastián» (3).

También apareció en Ataun «hacia el año 1928... una sortija en el fondo de un pedregal situado al pie del castillo de Jentillbaratza.» La sortija, de oro al parecer trabajado a martillo, lleva engastada una piedra dura de color rojo. Pesa 12,200 gr. En



la piedra va grabada un águila de pie sobre un pedestal indicado someramente (¿una roca?). Está representada de perfil con el ala izquierda levantada y la cabeza vuelta hacia la derecha;

(3) Comunicación que debo a don Juan de Arin Dorronsoro, quien había dado cuenta incidentalmente del hallazgo de la moneda en su «Atáun. Toponimia de carácter religioso», *Anuario de Eusko-Folklore*, IX (1929), pág. 36. También soy deudor de los datos sobre la sortija hallada en Ataun al mismo señor Arin, quien ha llevado su amabilidad, que le agradezco sinceramente, hasta el extremo de enviármela para que pudiera examinarla personalmente.

el pico sostiene una corona. La cabeza —en particular el pico— y las garras son desproporcionadamente grandes, pero el conjunto produce la impresión de estar grabado con una cierta habilidad.

El disco tiene el borde elíptico, como la piedra. El borde exterior, también alargado, es octogonal, con los lados cóncavos. Lleva, entre ambos bordes, un sencillo adorno inciso de puntos.

2) *Escoriaza.* En el valle de Leniz. En su jurisdicción, en una altura escarpada, el castillo de Aizorrotz o Atxorrotz. Es una de las fortalezas guipuzcoanas citadas, con el nombre de *Aizcorroz,* en 1200.

Según Gorosabel, «se cree comunmente que fué obra de los romanos, ora se considere su grande antigüedad, ora se examine su manera de construcción de la obra.» En su proximidad se encontraron «muchos huesos humanos, cascos de morriones, pedazos de lanzas y otros objetos de hierro, así como una media docena de monedas romanas de plata del tamaño de las medias pesetas...» (4). El hallazgo se hizo con ocasión de hacerse algunas excavaciones durante la primera guerra civil (*Guipúzcoa,* página 1044).

Gorosabel añade que en 1843 se descubrió «en una heredad que está debajo de dicha peña, aunque algo apartada... una punta de lanza de pedernal de cuatro pulgadas de largo y una tercia de ancho, cuyo uso era propio de los romanos (sic)».

Escoriaza (eskoria-tza) es claramente un derivado del lat. *scoria* y equivale por tanto a «Escorial». En 1802 (*Dicc.*), había en su jurisdicción «vestigios de vena para hierro y barniz y una ferrería» (5).

Una de las anteiglesias de su jurisdicción lleva el nombre de *Guellano,* (forma popular *Gellaa*), que puede representar muy

(4) Pablo de Gorosabel, *Diccionario histórico-geográfico-descriptivo de los pueblos, valles, partidos, alcaldías y uniones de Guipúzcoa* (Tolosa, 1862) pág. 163. Repite la misma información en su *Noticia de las cosas memorables de Guipúzcoa* (Tolosa, 1900), tomo V, pág. 38.

Capistou (pág. 240) escribe en 1877: «Dans les environs se trouve la montagne historique de *Aitzorrotz,* qui dominait autrefois un château-fort dont la construction était attribuée aux Romains. On découvrit dans des excavations des ossements humains, des armes, épées et lances, et des monnaies d'or et d'argent frapées à l'effigie de César-Auguste».

Desconozco en absoluto el paradero de estos hallazgos.

(5) El lat. *scoria* apenas tiene representantes en el vasco actual o en el de los textos. Azkue cita sólo *eskoria* (Guernica) y *eskorial* (Marquina), ambos con el sentido de «tierra negra buena». Existe el apellido *Escauriaza* (y *Escauriza*); cf., p. ej. *scaurariorum* (gen. pl.) en la *Lex Metalli Vipascensis.*

bien un *Caelianus* (*fundus*), tipo de formación no frecuente en Guipúzcoa (6).

3) *Fuenterrabía.* Como ya se ha señalado, no ofrece duda alguna la identificación del *Oiassò*: *ákron Puré·ne·s* con el cabo Higuer.

En su edición de *Ora Martima*, A. Schulten lo identificó también con el *Veneris iugum* descrito por Avieno (7).

La reducción se basa en que el cabo Higuer, que marcaba una inflexión en la costa, constituía un accidente importante para los tartesios que volvían de Bretaña y en que, además, las dos islas deshabitadas a causa de su pequeñez que señala el Periplo corresponden a *Amuitz* y *Los Briquets* (8). El templo de la diosa indígena llamada Venus por Avieno lo sitúa Schulten en el mismo cabo Higuer, «ubi hodie quoque paruum sacellum est».

El año 1926 visitó personalmente esos lugares y afirmó con más seguridad su localización (9).

Exploró entonces la arruinada capilla de San Telmo, un pequeño rectángulo de 10 por 6 m. situado en la misma extremidad del cabo y en su punto más alto (130 m.). La resultaba naturalmente significativo que la ermita estuviera dedicada a una advocación de carácter marino.

La ermita, «como en los templos de la antigüedad y cristianos», estaba orientada hacia la salida del sol. En la excavación que se realizó apareció, a 80 cm. de profundidad bajo el pavimento de la capilla, una espesa capa de quema y debajo de ella restos de una construcción más antigua. «Nos chocó que este edificio más antiguo estuviera con orientación algo diferente: su muro norte formaba con el muro norte de la capilla un ángulo de 10 grados. El edificio anterior había pues sido edificado cuando el sol salía unos 10 grados más al norte...» En ese cambio de orientación ve Schulten la prueba de que la capilla de San Telmo no continuaba otro templo cristiano de igual

(6) J. Caro Baroja, *Materiales para una historia de la lengua vasca en su relación con la latina*, (Salamanca, 1945), pág. 94.

(7) *Auieni Ora Maritima. Fontes Hispaniae Antiquae*, fasc. I (Barcinone-Berolini, MCMXXII). Tras hablar de Oestrymnis, se describe el promontorio en los versos 158-160:

Procedit inde in gurgite Veneris iugum
circumlatratque pontus insulas duas
tenue ob locorum inhospitas.

A continuación señala el prom. *Aryum* que Schulten coloca en el cabo Ortegal.

advocación, sino un santuario pagano, pequeño y modesto como una capilla actual.

La prueba arqueológica fué, sin embargo, completamente negativa: «No se hicieron hallazgos de ninguna clase, fuera de algunos pedazos de cacharro, pero bastante modernos.» «No se halló nada nuevo [el segundo día], tampoco ningún hallazgo de la antigüedad, que hubiera sido de desear, algunos exvotos o una estatuíta de Venus marina» (10).

4) *Idiazabal.* En un acta de la Comisión de Monumentos de Guipúzcoa (51.ª sesión, día 2 de noviembre de 1898) se registra la donación efectuada por el Dr. D. Estanislao Furundarena de San Sebastián de «seis monedas de... (en blanco), al parecer romanas, halladas en las inmediaciones de Idiazabel (Guipúzcoa) al sacar piedra de una cantera».

Entre las monedas del Museo Municipal de San Telmo, he podido encontrar, con esa indicación de procedencia, sólo cinco piezas de gran bronce (dos de Antonino Pío, uno de Faustina la Mayor y dos de Cómodo).

5) Irún. «El año 1790 se hallaron en dicho pueblo, casi á orillas del río Bidasoa, cerca de los prados que llaman de Beraun, junto á los Juncales, hasta donde alcanza el mar en sus crecientes, varios trozos de piedras y ladrillos de extraordinaria labor, y entre estos fragmentos tres medallas de oro, además de otra de cobre, todas romanas, y las únicas de que se tenga noticia haberse encontrado en Guipúzcoa» (11).

---

(8) En realidad la única isla que hay junto al cabo es la de *Amuitz* (la que en el país llaman *Amuko*). *Los Briquets* que, como indica su nombre, son más de uno, están en la costa francesa, frente a Ondarraitz.

(9) A. Schulten, «Venus Marina», *RIEV*, XVIII (1927), págs. 373-380.

(10) En las notas remitidas de Fuenterrabía a la Academia de la Historia, que fueron aprovechadas en el Diccionario, se dice: «en un paraje que se halla tras el referido barrio de la Magdalena hacia el cabo Higuer se descubren de tiempo en tiempo en ocasiones que el mar padece alguna inquietud extraordinaria, fragmentos o vestigios de murallas o paredes, así de lienzo tirado como de cubo redondo, lo cual se observó últimamente el año 1768». S. Múgica, *Monografía histórica de la villa de Irún* (Irún, 1903), pág. 13.

El P. Moret rectificó el error en que él mismo había incurrido al hablar de unas inscripciones romanas en la casa de los Casadevante en Fuenterrabía, pues habían sido traídas de Cádiz pocos años antes (*ed. cit.*, tomo VIII, página 37).

(11) «Discurso leído en la Real Academia Española por el Doctor Joaquín Antonio Camino el 11 de enero de 1801 por haber sido nombrado académico correspondiente». *Euskal-Erria*, XL pgs. 42-43 V. También *Dicc.* (*v. Irún*) y

De las tres monedas de oro, de modelo mediano, dos eran de Adriano y una de Faustina la Mayor. La de bronce «de modelo grande, aunque muy gastada, con letras casi ilegibles, es de la colonia de Césaraugusta, dice así *Imp. Augustus Trib. Potest. XX*; [en la parte inferior del reverso] *Dom. Amp. C. Vet. Lanc. Iluir* y en la... superior... *Caesaraugusta*, siendo de la clase de aquellas que publicó el maestro Florez, tratado de las medallas, tomo 1.°, tablas 6 y 2 de Zaragoza...»

Las monedas fueron examinadas por el Dr. Camino. Su afirmación de que sean «las únicas de que se tenga noticias haberse encontrado en Guipúzcoa», habrá probablemente que interpretarla en el sentido de que él no tenía conocimiento de ninguna otra. Hallazgos sueltos se dieron sin duda en sus tiempos como más tarde.

Puede tener algún interés en relación con esto esta cita de Gamón (pág. 70) comentando a Moret (*Investigaciones*, I, cap. II, § III) que mencionaba hallazgos de monedas «fenicias», es decir, ibéricas en la comarca de Pamplona: «...a donde pudieron venir los Fenicios a recoger la plata y dejar sus monedas e inscripciones en Pamplona y sus inmediaciones, aunque por nuestro país no se conocen». No dice si conocía hallazgos de monedas de otro tipo, en particular romanas.

Nadie precisó a qué construcción pudieron pertenecer los materiales encontrados.

6) *Mondragón.* Debo a Don Julio Caro Baroja la información de que alguna noticia vaga señalaba en esa población la existencia de un epígrafe latino fragmentario. Las indagaciones que Don José Luis de Iñarra, cura-arcipreste de Mondragón, ha tenido la amabilidad de hacer han dado hasta el momento un resultado negativo. Nadie parece saber nada de esa inscripción.

7) *Motrico.* Según el P. Fita, «Pomponio Mela, puntualizando la situación de Tricio Tobólico [ya hemos visto que no es ni siquiera seguro que su texto mencione esa población] nos lleva hacia el monte *Arno*, en término de Motrico. ...Importa... explorar todo el monte Arno. En la cima de esta gran peña, lo propio que en la de Feloaga [v. *Oyarzun*], se notan ruinas de un castro romano, y vestigios de minas de plata. Esto escribe Madoz; pero Larramendi fué mucho más significativo» (12).

S. Múgica *Monografía histórica de la villa de Irún*, pg. 12. El *Dicc.* escribe «piedras y ladrillos de extraordinario valor» (en vez de labor), lo que parece una lección menos congruente.

(12) «Inscripción romana inédita de Oyarzun», *Euskal-Erria*, XXIX

8) *Oyarzun.* Aunque Oiasso(n) estaba seguramente enclavada en el valle de Oyarzun —en su extensión antigua—, no hay indicios que permitan una localización más exacta, por falta de restos. En las polémicas que sobre su emplazamiento se han sostenido, faltan las referencias a datos arqueológicos, sin duda porque estos eran desconocidos a los polemistas.

En cuanto alcanzan las datos históricos, el valle estuvo poblado, como hoy, de manera dispersa, con una serie de pequeños núcleos: Elizalde, Alcíbar, Ergoyen, etc. La actual villa de Rentería se fundó también en territorio del valle, en el lugar de Orereta. Es muy posible que en época romana la población estuviera distribuída de manera análoga (14).

Caro Baroja (*op. cit.*, pág. 102) cree que el camino de Pamplona a Oiasso tenía un ramal francés y considera muy probable la opinión de Camille Jullian quien creía que en la época imperial el territorio del Bidasoa español estuvo más ligado con *Lapurdum* (Bayona), donde según la «Notitia dignitatum Imperii» residía el tribuno de la cohorte Novempopulana, que con Pamplona y el país vascón. Se podría aducir en apoyo de este punto de vista el hecho de que Oyarzun —y el territorio guipuzcoano hasta Pasajes, así como el navarro del Bidasoa— formó parte del obispado de Bayona hasta tiempos de Felipe II, si la

(1893), pgs. 513-518, Larramendi dice: «*Arno*, montaña famosa en jurisdicción de Motrico; en ella se ven muchas ruinas de edificios antiguos, hay fuente y cueva de aguas calientes para baños, y se tiene por cierto que hay minas de estaño». *Corografía de la provincia de Guipúzcoa* (Barcelona, 1888), pg. 52. Según el *Dicc.* (*s.v. Arno*), «viene a ser gran masa de piedra y por lo mismo es seco y estéril, excepto en sus faldas que están pobladas de encinas. Hállanse en él vestigios de minas de plata, y ruinas de muros, que hacen creer sirvió de lugar de defensa en algún tiempo».

(13) Moret fué el único que empleó como argumento las piedras con inscripciones de que ya he hablado para defender su localización en Fuenterrabía hasta que se dió cuenta de que procedían de otra parte. En general se utilizan argumentos de orden lógico. Gamón, p. ej., sostuvo que estaba situada en el alto de Basanoaga por parecerle el lugar más conveniente. En su elección influyó sin duda el que se pensara trasladar allí en el siglo XVII la población de Rentería, de forma que dominara la entrada del puerto de Pasajes.

F. Gáscue («La situación de la antigua Oiasso», *RIEV*, II (1908), pgs. 456-461) sostiene que su emplazamiento no puede ser otro, con corta diferencia, que el de la actual Oyarzun (es decir, el barrio de Elizalde) y que en época romana el mar llegaría a 2 km. de la colina donde está enclavada.

(14) J. Caro Baroja, *Los pueblos del N.*, página 92 Parece seguro, en todo caso, que utilizaban el puerto de Pasajes, anteriormente puerto de Oyarzun. El nombre de *Pasajes*, primitivamente *Pasaje* (vasc. *Pasaya*) es medieval y de origen vascón.

cuestión de la fundación y límites antiguos de la diócesis labortana no constituyera un problema tan obscuro.

Los hallazgos de época romana en Oyarzun, que reseño a continuación, si no muy importantes, son sin duda los más notables de la provincia.

Lápida de Andre-arriaga. De forma alargada, de 1,50 m. de altura aproximadamente y labrada en piedra arenisca, tiene el aspecto de una estela. Debajo de una figura de traza infantil que representa al parecer un jinete (15), lleva una inscripción que ha sido leída, según calco, *VLBELTESONIS* por Don Manuel Gómez-Moreno («Los Iberos y su lengua», en *Homenaje a Menéndez Pidal*, III, pág. 483) (16).

El epígrafe está distribuído desigualmente en dos líneas, de modo que la segunda comienza mucho más a la derecha que la primera, de esta manera:

VLBELTESO
NIS

Manuel Gómez-Moreno (*l. c.*) lo incluyó entre los nombres personales de tipo ibérico. J. Caro Baroja (*Los pueblos del Norte*, pág. 93) cree lo más probable que tenga un carácter funerario, aunque no descarta la posibilidad de relacionar el nombre con el de divinidades indígenas del Pirineo, como *Aherbelste*, y de Alava, como *Baelisto*. El elemento *-son-* recuerda en efecto el conocido sufijo aquitano *-xo(n)-* (con variantes gráficas como *-xso(n)* etc.), pero no conozco paralelos para su parte radical. Hago observar que el nombre parece estar en genitivo.

La mención más antigua a este monumento es la que figura en una sentencia arbitral sobre límites entre Oyarzun y Fuenterrabía dada el 21 de Diciembre de 1470: «subiendo a la altura que es en somo el camino do diz que se llama Andrearriaga al

(15) J. Caro Baroja (*Los pueblos de España*, pg. 234) compara el caballo de esta lápida con los de las asturianas de Camonedo y San Juan de Beleño.

(16) La lectura VLBELTESONIS la dió ya Telesforo de Aranzadi («Sobre la lápida de Andre-arriaga», *Euskalerriaren Alde*, IV (1914), pgs. 4 -45) y asegura haberla visto ya en el Baedeker de España y Portugal, 2.ª ed. alemana, 1899, pg. 8. El artículo de Aranzedi combate la lectura del P. Fita, ciertamente más rica en imaginación que en fidelidad a los datos epigráficos, efectuada sobre una fotografía: *Aebelteso* [*Au*]*sei O*[*eassonensis anno* (*rum*) ...*h*(*ic*) *s*(*itus*) *e* (*st*). *S*(*it*)*t*(*ibi*) *t*(*erra*)] *l*(*euis*). El P. Fita afirma también que «en la fotografía sobresale un busto o rostro humano, que fué sin duda mu-

mojón que ficimos poner en la dicha altura más abajo de una piedra que está en el camino público que va de Oyarzun a Fuenterrabía, que parece que está puesta por algún defunto (17).

La piedra estaba últimamente al borde de la carretera de Oyarzun a Irún, muy cerca del límite entre ambas poblaciones, y de allí fué trasladada al Museo Municipal de San Sebastián donde se encuentra actualmente. Anteriormente se hallaba separada unos 20 m. de la carretera actual (18).

Capistou (pág. 116) afirma: «Dans la vallée, non loin de l'antique ermitage d'Andrearriaga, on voyait, il y a peu d'années, un sépulcre de création romaine, avec une inscription latine, rendue illisible par le temps, et dans lequel l'on rencontra des armes en cuivre, des poteries et quelques monnaies d'argent à l'effigie d'Octave-Auguste». Probablemente completó por su cuenta algunas noticias no muy concretas que pudo obtener, pues no hay otra memoria del sepulcro ni de los objetos hallados en él.

El castillo de Beloaga. "*Veloaga* ó *Feloaga*, en lo antiguo fortaleza de la provincia de Guipúzcoa, situada sobre las peñas de una eminencia que se descubre en jurisdicción del valle de Oyarzun, á una legua de distancia del mar Cantábrico de Francia y de Navarra: cubría los dos caminos que desde este puesto se dividen para Oyarzun y Rentería: a la falda de dicha emi-

---

jeril, puesto que así lo testifican los que lo vieron hace un siglo en mejores condiciones». («Inscripciones romanas inéditas de Añavieja y Oyarzun», *BRAH* XXIII (1893), pgs. 488-489).

Pero a la vista de la figura se puede asegurar que quienes hablan de una mujer se dejaron guiar por el nombre del lugar (algo así como «Lugar de la piedra de la mujer» o tal vez «de la Virgen (Señora)») y por las leyendas a él asociadas. Según el *Dicc.* (v. *Oyarzun*), «cerca de la ermita de Andrerreguia hay una piedra con letras antiguas gastada y la figura de una mujer. El pueblo cree ser el sepulcro de la esposa de Julio César, fundado en que la voz Andrerreguia significa señora reina; pero esta idea no tiene ni siquiera verosimilitud, y el cuento se forjó sobre el nombre del sitio que debió darse a la Virgen venerada en él. La lápida cubrió las cenizas de alguna mujer principal...» Pero, a pesar de sus juiciosas reflexiones, el redactor del artículo (Traggia) da como un hecho indiscutible que se trata de una mujer, para lo cual tampoco tenía otro fundamento que el nombre del lugar.

La ermita se menciona en un acta del Ayuntamiento de Fuenterrabía en 1598 (S. Múgica, *Monografía histórica de la Villa de Irún*, pg. 10). Las tradiciones que he podido recoger actualmente en Oyarzun se refieren a una mujer que robó un rosario de la ermita y negó el hecho con una imprecación contra sí misma que se cumplió, quedando convertida en piedra.

(17) *Gamón*, pg. 50; S. Múgica, *Monografía histórica de la villa de Irún*, pgs. 9-10.

(18) S. Múgica, «Las piedras viejas. Lápida de Andre-arriaga, *Euskalerriaren Alde*, III (1913), pg. 778.

nencia está la casa solar de *Feloaga*, de donde pasó el nombre al castillo... Aún permanecen hoy los vestigios de las fuertes murallas que le ceñían de todas partes». (Dicc., s. v. *Veloaga*).

La montaña, aunque muy escarpada, es de pequeña extensión. Todavía queda en la tercera peña contando desde Oyarzun, a unos 270 m. de altura sobre el nivel del mar, en un lugar de difícil acceso, algún lienzo de muro empotrado entre las peñas. Aunque algunos han atribuído fecha romana a esta fortaleza (así, p. ej., *Guipúzcoa*. pág. 791), no parece haber ningún fundamento para ello. Se trata, sin embargo, de una construcción relativamente antigua, pues la menciona el arzobispo Jiménez de Rada cuando la conquista de Guipúzcoa por Alfonso VIII (19).

Según un acta de la Comisión de Monumentos de Guipúzcoa (33.ª sesión. 21 de marzo de 1894, publicada en *Euskal-Erria*), «se tomó nota con señalado aprecio de las indicaciones arqueológicas del docto jesuíta R. P. Fita acerca del hallazgo en Oyarzun de ladrillos con estampillas de fábrica o marcas de los vexilarios romanos que formaban la guarnición del castillo de Feloaga...» Parece, sin embargo, a juzgar por los antecedentes (sesión del 28 de diciembre de 1893), que se trata de una confusión. El marqués de Seoane anunció en ésta que en un pueblo de Castilla donde tenía una finca se habían hallado varias monedas romanas y otros objetos. «Entre los objetos de esta naturaleza, que espera presentar al P. Fita y a la Comisión de Monumentos de Guipúzcoa, existen un caballito de bronce con su ginete armado, y unos ladrillos marcados con sellos...» Parece, pues, lo más probable que el P. Fita se limitó a hacer verbalmente algunas indicaciones generales acerca del valor arqueológico de las marcas en los ladrillos a un sacerdote guipuzcoano «con recomendación especial para el Vocal Bibliotecario Archivero de la Comisión de Monumentos de Guipúzcoa, señor Soraluce», pues todo hace suponer que cuando las hizo no había visto los ladrillos. Como nadie vuelve a referirse a ellos, habrá

(19) De haber habido algún punto fortificado romano, éste hubo de estar al pie de la montaña, como los varios caseríos actuales de nombre *Feloaga* (forma popular, *Pelua*). No sería imposible que este nombre continuara, con un sufijo vasco (*-aga*), un nombre latino como *Bellona* (*Castra Bellonae*, p. ej.): cf. *Bellona* en Italia, en la prov. de Caserta. Los cambios fonéticos *-ll-* > *-l-* y pérdida de *-n-* (comp. vasc. *gaztelu* < lat. *castellu*; vasc. *koroa* < lat. *corona*) son perfectamente normales.

que concluir que aparecieron efectivamente en Castilla y no en Oyarzun.

Las minas de Arditurri. La importancia de los trabajos antiguos realizados en ellas fué señalada por primera vez por el ingeniero de minas Juan Guillermo Thalacker (20).

Arditurri («Fuente de las ovejas») está situado en un valle hondo cruzado por el río Oyarzun cerca de su nacimiento, al pie del macizo granítico de las peñas de Aya. Existen allí yacimientos de galena, que fueron explotados y casi agotados en la antigüedad, hierro (carbonato) y blenda, que es el mineral que extrae actualmente la Real Compañía Asturiana de Minas que es su propietaria.

Thalacker, que visitó detenidamente las galerías antiguas, ha sido generalmente la fuente de quienes han tratado después de la cuestión (p. ej., *Madoz, s. v. Oyarzun*), y por esto y por el interés intrínseco de sus observaciones doy aquí un resumen de su artículo. Quedó sorprendido, en primer lugar, por la importancia de las obras que compara con otros trabajos mineros de época romana que había estudiado en España, entre ellos los del Bierzo: «...puede asegurarse que los trabajos de Oyarzun son, sin comparación, de un aspecto geognóstico más rico, y excesivamente mayores sus explotaciones que las de todas las minas en que hemos estado, si se exceptúa la de las Médulas, que como existe en terreno de acarreo ó rocas lavaderas, y no en piedra viva como la de Oyarzun, es muy fácil su laboreo y de otra naturaleza su explotación». «...las grandes excavaciones de las antiguas minas de Oyarzun exceden en extensión, con respecto á la roca en que se halla, á todo cuanto yo he visto antiguo y moderno de este género».

«...se ven cuarenta y seis galerías, y 82 pozos en la superficie exterior; porque los interiores son innumerables...»; «...sería muy difícil poder andar en quince días todas estas inmensas excavaciones, considerada la dureza de la roca y los grandes laboreos que he visto, juzgo también por un cálculo aproximativo que 600 hombres trabajando diariamente por espacio de 200 años apénas habrán podido hacer todas estas excavaciones».

(20) «Noticias y descripción de las grandes explotaciones de unas antiguas minas situadas al pie de los Pirineos y en la provincia de Guipúzcoa», en *Variedades de Ciencias, Literatura y Artes. Obra periódica. Tomo Quarto*, (Madrid, 1804), pgs. 201-215 y 256-273. Del artículo publicó un extracto bastante extenso S. Múgica, *Monografía histórica de la villa de Irún*, páginas 111-112.

En cuanto a la forma de trabajo, escribe: «...la irregularidad de la línea de la galería y de los pozos, que casi siempre es serpenteada ó torcida, prueba que ó estos trabajos se hicieron con mucha precipitación, ó que, y es lo más probable, eran muy ignorantes de la geometría subterránea. La mayor parte del mineral de plomo que contenía esta beta [sic] era *galena compacta*, mezclada algunas veces con *galena común*, y rara vez con algunas venillas de *pirita de cobre* y *pirita de azufre*». «...sacaban veinte ó treinta mil quintales de uno de estos riñones ó depósitos, é iban después por galerías en busca de otros; bien que sin dexar de seguir siempre la dirección de la beta, y los hilos de mineral en el techo».

«En todas estas galerías de los antiguos se halla á cada toesa un ahugerito en las paredes, alternando de un lado á otro, y en donde probablemente pondrían sus luces, para lo qual usaban de unas cazolillas de barro encarnado de Sagunto en lugar de candil».

En el exterior no pudo encontrar rastro de habitaciones, por lo que expresa la opinión de que, a menos que éstas hubieran sido arrastradas por las aguas, «vivieron en las excavaciones de las mismas minas». Tampoco halló nada que le permitiera conjeturar dónde estuvieron los hornos de fundición, aunque halló escorias de plomo.

Tampoco encontraron señales de bombas, aunque sí «muchas tablas, pilones y estacas ó puntales de roble, podridos casi todos enteramente».

Fuera, en el río, aparecieron «tres monedas de gran bronce, de Augusto César... tan hermosamente conservadas, como si acabarán de salir del cuño. En uno de los pozos encontré también otra moneda que tiene dos bustos, á cada lado el suyo. En el un lado se ve una cabeza laureada con esta inscripción *IMP*: *AUGUSTUS*, y por el otro dice *TURIASO*: *P.P.* otra moneda que encontré en estas excavaciones, de Celsa ó Xelsa, que el P. Florez trae en la tabla 19 núm. 1 y 2».

Apareció también terra sigillata: «En algunos pozos encontré en gran abundancia molinetes de mano, hechos del granito. Hallé también muchos fragmentos de escudillas, platos, salvillas, de barro encarnado, con mil dibuxos de flores, pájaros, columnas; y letras no legibles, por lo gastadas. Este barro tomaba al cocerse una especie de barniz hermoso de color de cinabrio claro, tan lindo como si fuera una bella porcelana roxa... creo que sean... de la antigua loza de Sagunto». Encontraron también un

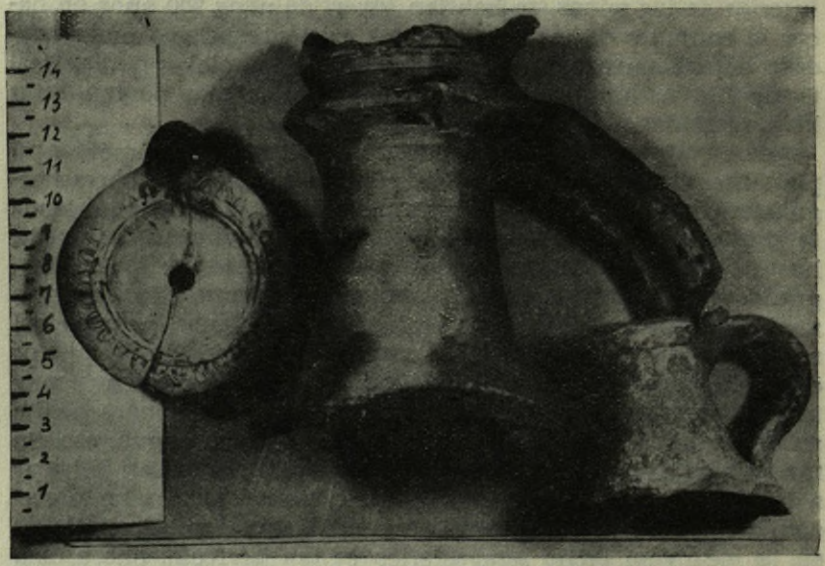
cadáver, probablemente reciente: a su lado sólo aparecieron dos botones de metal.

Hay un artículo posterior de otro ingeniero de minas, Francisco de Gáscue («Los trabajos mineros romanos de Arditurri (Oyarzun)», *RIEV*, II (1908), págs. 465-473), algunas de cuyas observaciones técnicas pueden también ser de interés. Insiste acerca de la grandeza y extensión de los trabajos antiguos y al mismo tiempo sobre su carácter irregular. Evalúa en unos 15 a 18 kilómetros la longitud de los trabajos auxiliares y estima que con 400 hombres trabajando constantemente en el exterior y en el interior de las minas, se habrían invertido unos 200 años en hacer el conjunto de las excavaciones existentes. Como pudo estudiar detenidamente un plano moderno —parcial— de la Real Compañía Asturiana de Minas, sus apreciaciones podían estar bien fundadas.

«Los trabajos mineros en cuestión se llevaron sin método ni plan fijo. Constituyen lo que en minería se llaman labores irregulares por medio de las cuales se arranca el mineral allá donde se presenta y se le transporta por donde buenamente se puede, hasta el exterior». Distingue dos clases de trabajos: los huecos, grandes y pequeños, debidos a labores de disfrute, y los trabajos auxiliares destinados a la investigación de filones, acarreo del material extraído, ventilación, desagüe, etc. «Además de las dos clases de excavaciones mencionadas... hay otras pequeñas muy importantes. Son á modo de alhacenas, donde sin género de duda depositaban herramientas, comidas, vasijas con agua, etc. Su forma regular semi-cilíndrica y su situación, permiten afirmar á toda persona práctica en minería, que esos huecos no proceden del arranque del mineral. Algunos están también tallados en la roca y su techo semi-esférico es tan perfecto, que asoma sin querer la idea de que pudieron haberse colocado en ellos objetos de veneración ó cosa parecida».

El mineral extraído no pudo ser otro que la galena. A este respecto Thalacker es también completamente concluyente. Prescindiendo del zinc, cuyas aplicaciones son recientes, el carbonato de hierro (siderita) no pudo tener interés en época romana, pues, según Gáscue, hasta que los hornos altos empezaron a utilizarse fueron casi los óxidos los únicos minerales de hierro que se beneficiaban. «Las rocas y minerales duros se resquebrajaban y desagregaban por medio del fuego, troceando después los bloques con mazos, cuñas o palancas, haciendo previamente a punterola los descalces y hendiduras necesarias...».

El estudio de estos trabajos antiguos puede muy bien proseguirse ahora. Las personas que han trabajado en las minas —aparte de la explotación actual se han seguido los trabajos para completar el mapa de todas las galerías—están de acuerdo en que las estimaciones anteriores sobre su extensión no son exageradas. Su grandeza sorprende inmediatamente al visitante, así como su irregularidad: es como una gran colmena, agujereada en todas direcciones de una forma que sólo se explica por la dureza de la roca (pizarras metamórficas). Los pozos son siem-



pre inclinados, como señala Gáscue, y de sección elíptica en muchos casos. Sus paredes no muestran las desigualdades propias de las galerías modernas y abundan los techos de forma semiesférica o de cuarto de esfera, de paredes tan lisas que parecen haber sido cuidadosamente labradas.

Los hallazgos efectuados en Arditurri en los últimos tiempos han sido muy escasos. Hay noticias de que algunos objetos estuvieron en poder de la familia Sein de Oyarzun, que consiguió una concesión en esas minas a fines del siglo XVIII y las explotó durante algún tiempo, pero se desconoce su paradero como también su naturaleza exacta. En las oficinas de la Real Compañía

Asturiana de Minas de Arditurri se conservan únicamente tres objetos. Una lucerna de barro rojizo, rota en dos pedazos, pero casi completa, con señales inequívocas de haber sido usada. Tiene 70 mm. de ancho y 28 de altura y no lleva otro adorno que 26 relieves semi-elípticos en torno al borde interior. Parece indiscutiblemente romana. Se descubrió en el interior de las minas hace unos 20 años. Hay además dos trozos de vasija, descubiertos también por aquella época, en el interior, pero en distinto sitio que la lucerna. Son dos fragmentos de vasijas de boca estrecha y un asa, con aspecto de oenochoe. Se conservan desde el arranque del cuello, con el borde de la boca mellado. El fragmento de la menor, que conserva entera el asa, tiene 65 mm. de altura y es de un barro rojizo parecido al de la lucerna, aunque al parecer menos compacto y peor trabajado. El de la mayor, con sólo un trozo de asa, tiene 127 mm. de altura (44 mm. de diámetro en la boca) y es de un barro amarillento más basto. Debió ser un recipiente de considerable capacidad (21).

Es probable que tenga razón Gáscue al pensar que ya en época antigua, cuando las excavaciones tuvieron una cierta magnitud, una buena parte de los escombros que se iban sacando eran depositados en el interior de las minas. Desaparecidos por tanto en el curso de siglo y medio los objetos que pudieron quedar en la superficie, habría que excavar en el piso actual para llegar al primitivo para encontrar otros objetos.

En cuanto a la época en que pudieron ser comenzados estos trabajos mineros, no quiero dejar de señalar que en parte pueden ser anteriores a los romanos. El texto de César referente a la minería entre los aquitanos (22) da pie para pensarlo.

Varios. Capistou (pág. 116) señala: «C'est près d'Aréchulegui qu'on trouve aussi les vestiges d'une grande voie romaine allant

---

(21) D. José Domingo de Larrañaga me asegura que hace bastantes años se encontraron en las minas fragmentos de cerámica pequeños y que no permitían sacar conclusiones en cuanto a la forma de las vasijas a que correspondían: fueron enviadas para peritaje a Barcelona por D. Serapio Múgica y la respuesta fué que se trataba sin duda de cerámica romana. No he conseguido otra confirmación de esta referencia.

(22) *B. G.*, III, 21, 3: *"Illi alias eruptione temptata, alias cuniculis ad aggerem uineasque actis (cuius rei longe peritissimi Aquitani, propterea quod multis locis apud eos aerariae secturaeque sunt)...»* Según A. Schulten, *Los Cántabros*, pg. 88 (citando a Davies, «Roman mines in Europe» y a Uría y Ríu, «Cuestiones relativas a la Etnología de los Astures»), ya hacia el año 2000 a. de J. C. se explotaban las minas de cobre de la región de Oviedo.

vers la Navarre, par le col de Vianditz». Como en otros casos, no se sabe bien qué fundamento puede tener esta afirmación del escritor francés. No conozco en todo caso otra referencia a esta calzada, si se prescinde de una vaga mención en las actas de la Comisión de Monumentos, que se refiere a ella como a algo por descubrir.

S. Múgica (*Guip.*, pág. 791) alude a «las monedas [romanas]... que en diversos puntos del valle se han hallado.» D. J. D. de Larrañaga de Oyarzun me ha asegurado, sin embargo, que nunca ha podido adquirir ninguna (es poseedor de una interesante colección numismática) a pesar de sus esfuerzos ni tiene noticia de que en vida suya se haya encontrado ninguna. Posee en cambio dos halladas en Pasajes, sin que conozca las circunstancias de su descubrimiento, aunque supone que pudieron ser llevadas desde Oyarzun con el mineral de Arditurri.

En *Guip.*, pág. 279, n. 96 se afirma concretamente que en los trabajos de dragado efectuados en el puerto de Pasajes no ha salido ningún vestigio romano, «acaso porque no se ha tenido ningún cuidado al arrojar al mar el fango extraido por la draga».

Sería de gran interés poder precisar las circunstancias en que apareció en Rentería el desnudo femenino en bronce que, según A. García y Bellido (*La escultura romana en España*), es indudablemente de época romana, aunque su carácter bárbaro impida una estimación cronológica más precisa. Desgraciadamente, a pesar de hallarme en las condiciones más favorables para ello, no he podido conseguir ni la más leve indicación.

9) *Tolosa.* Hay algunas referencias a antigüedades en su término municipal o inmediaciones.

Aldaba. «Monte elevado... en jurisdicción de la villa de Tolosa y su barrio de Aldaba que divide las de Albistur y Alegría... En una de sus cordilleras y sitio llamado Janguainburua se ve un foso y trinchera que tiene 171 estados de longitud de norte á sur; y en el paraje nombrado Celaicho, que está á la parte del este se halla otro foso de 45 estados de longitud y 2 de profundidad... y en el intermedio de ámbos fosos, que es la mayor elevación del monte, se conservan muchos vestigios de fortaleza» (1).

(1) *Dicc.* v. *Aldaba.* El bachiller Juan Martínez de Zaldibia, natural de Tolosa, que murió en 1575, escribía: «...los cántabros... se retrajeron a los montes y forzaron a los romanos a hacer parques y fosas y cavas, cuyos vestigios hoy día se ven en lo más alto del monte llamado Aldaba hacia Beendía en mucha distancia que cae todo cerca de Beyzama, donde Octaviano asenntó

A mediados del siglo pasado Gorosabel, tolosano, escribía: «En un cerro de los pertenecidos del caserío de Jangoin [en el monte Aldava], en el punto llamado Celaicho, se ven todavía vestigios de obras de fortificaciones antiguas de bastante extensión con foso y trinchera; obras que, según tradición, pertenecen al tiempo de los romanos, con cuyo nombre se conocen» (*Diccionario*, pág. 520).

A finales del siglo pasado examinó el monte Isaac López Mendizábal, también de Tolosa: «Garibay relacionó el lugar de Beizama con los vestigios encontrados hacia Beondia, en lo alto de la montaña de Aldaba. Estos vestigios se reducen en la actualidad á tres grandes fosos escalonados. Cuando el que esto escribe los visitó el verano... de 1898, estaban casi cegados por el helecho y la tierra, que había caído en su interior, permaneciendo uno de ellos tan solo con una profundidad de tres ó cuatro metros próximamente, en una extensión de unos 30 metros. Los otros dos, aunque cegados, se percibían algo, teniendo cada uno próximamente unos 150 ó 200 metros de largo; un casero nos dijo que cerca de los fosos fué derruído hace muchos años un castillo antiguo».

«...Según nuestro parecer, estos focos son posteriores á las luchas cantábricas evidentemente, tal vez de las disensiones intestinas habidas en las Provincias Bascongadas, durante la Edad Media» (2).

Aunque sin haber podido, por desgracia, formar *de visu* una opinión personal, pienso que, en contra de la opinión de López Mendizábal, es mucho más fácil que se trate de un castro prerromano. Es curioso señalar que el Ayuntamiento de Navárniz (Vizcaya) donde se ha reconocido y excavado uno, oficiaba en 1863 en contestación a una consulta de la Diputación de Vizcaya: «Que efectivamente se ven vestigios de campamentos romanos en estas inmediaciones en dos eminencias del Este y Sudoeste de este pueblo, así como cerca de Albistur de Guipúzcoa», que se refiere sin duda al monte Aldaba (3).

---

su real...». *Suma de las cosas cantábricas y guipuzcoanas*. Introducción y notas por Fausto Arocena (San Sebastián, 1945), pgs. 21-22.

(2) «Cantabria y la guerra cantábrica como medio de averiguar el estado en que se encontraban las actuales provincias vascongadas en tiempo de Augusto» (Tolosa, 1899), pg. 51.

(3) B. Taracena Aguirre y A. Fernández de Avilés, *Memoria sobre las excavaciones en el castro de Navárniz (Vizcaya)*. (Junta de Cultura de la Excma. Diputación de Vizcaya, 1945), pg. 34, n. 81.

Mendicute. "*Mendicute* ó *Mendizut*, monte elevado... entre las jurisd. de Tolosa, Albistur y Alegría. Hay en él un castillo circunvalado de paredes de cal y canto de 6 pies de espesor, de figura de un octágono irregular, aunque rectilíneo, que tiene en su periferia 34 estados y 5 pies lineales. En el centro de este octágono se descubren algunos vestigios de pared y de un pozo cuadrilongo; á la parte oriental tiene una fortaleza avanzada á continuación del castillo principal, cuya periferia es de 23 estados: por la banda de oriente estaba la puerta ó entrada, y por la del medio día la salida entre peñas de 8 pies de latitud. Baxando del castillo se ve una pequeña y angosta abertura, por la cual con dificultad cabe un hombre, y por ella se da comunicación á una cueva...» (*Dicc. s. v. Mendecute*).

Según López Mendizábal (o. c., pág. 70), «muy cerca del tan debatido monte Hernio... hay un monte puntiagudo llamado *Mendicute*, el cual tiene una mina, llamado por el vulgo *gentillen* (sic) *meatzea*, mina de los gentiles, donde también se han encontrado utensilios romanos» (4).

«El nombre del monte pudiera ser latino, como lo oí decir á un respetable sacerdote, procediendo de *mons acutum* (sic), pero tiene etimología más clara en bascuence *mendiçut*, monte enhiesto, derecho. En dicho monte hubo un pequeño castillo (del cual aún hoy se ven los restos, como los he visto yo), que aunque pudiera haber servido en tiempo de los romanos para defensa de los que estaban explotando tanto la mina que está al pie del monte, como otra de plomo argentífero que está camino del monte Hernio, parece ser de construcción posterior» (*ib.*, pág. 70).

Es en efecto probable, aunque no puedo juzgar por conocimiento directo, que se trate de los restos de una fortaleza medieval. En cuanto a que *Mendicute* sea *Mendiçut*, como todas las explicaciones análogas que se basan en que «se perdió el rabo de la cedilla», está fundado en el extendido error de creer que los topónimos se transmiten principalmente por escrito y no por tradición oral. Y por vía oral —la pronunciación popular del topónimo *in situ* es aproximadamente *Mendikota*— no puede perderse ninguna cedilla.

La etimología latina indicada, partiendo de que *-cute* no tiene explicación vasca conocida, es satisfactoria. *Monte acutu* (tipo de denominación muy frecuente: cf. esp. *Monteagudo*, vasc.

(4) Esta vaga referencia a hallazgos parece estar inspirada en la *Historia de Guipúzcoa* de Nicolás de Soraluce. Ignoro qué fundamento puede tener.

Aitzorrotz ya citado, *Mendizorrotz*, etc.) pudo cambiarse en **Mondacut(e)*, **Mondecut(e)* y después en *Mendecute*, que parece haber sido la forma antigua del topónimo y sin duda la del conocido apellido. Es natural la sustitución de su primer elemento por el equivalente vasco *mendi*. Extraña tan sólo la pérdida de la *-u* (la *-e* habrá que interpretarla como «vocal de apoyo»). La forma del orónimo supone una denominación antigua; latina, no románica.

· *Albistur* o *Albiztur*. Villa en las cercanías del Aldaba. En la donación del monasterio de Olazabal hecha en 1025 por García Aznárez, señor de Guipúzcoa, y su mujer doña Gaila al monasterio de San Juan de la Peña, se lee *Aluizturre (Aluizt urre)* según fotocopia obtenida del Becerro pinatense (5). Parece, pues, tratarse de un compuesto: *Albiz-turre* «torre de Albiz».

J. Caro Baroja (6) recordaba, a propósito de las casas-torres vascas, las referencias de los autores clásicos «a turres» y «castella» que servían de centro y refugio a una unidad social» en la Hispania antigua, así como los «castella» a que alude Hidacio: «Con las agitaciones constantes de los siglos IV y V tales «castella», tales «turres» hubieron de multiplicarse». Más recientemente ha concretado más la relación: «Algunos ejemplares nos hacen pensar, sin embargo, que existe una estrecha relación entre las más rústicas, construídas a fines de la Edad Media y algunas antiquísimas, como las que se elevaban a comienzos del siglo III de J. C. ya, en la zona limítrofe del imperio romano y los pueblos germánicos del centro de Europa». Y compara como prueba construcciones representadas en la columna Trajana con algunas torres vascas típicas (7).

Los representantes vascos (*dorre, torre*) del lat. *turris* presentan el vocalismo románico. El segundo elemento de *Albiztu-*

(5) Publicada por Fausto Arocena, «El topónimo *Guipúzcoa*. Ensayo de interpretación», *BSVAP*, IV (1948), pgs. 279-284. El documento, inserto entre otros escritos en letra visigótica, es de letra francesa primitiva. En *RIEV*, XXII (1931), pgs. 367-371 («Un documento importante. San Salvador de Olazábal») publicaron S. Múgica y F. Arocena fotocopia de un traslado del mismo documento, más reciente y que parece menos fiel en la transcripción. En éste se leé *aluiç urre*, pero los autores lo localizaron en el Albiztur actual.

(6) *Materiales*, pgs. 127-128.

(7) *Las Vascos. Etnología*. (San Sebastián, 1949), pgs. 165-166. Puede verse también ahora la significativa conversión en fortaleza, posiblemente una torre por su altura, de una de las dependencias de la villa de Liédena, motivada seguramente por apremios defensivos en el siglo III o IV. (B. Taracena, «Excavaciones en Navarra. La villa romana de Liédena», *Príncipe de Viana*, XI (1950), pgs. 18-19).

rre, con la conservación de *u* latina, supone sin duda una gran antigüedad, mucho mayor que la de las formas actuales (8).

No he considerado oportuno comentar las fantásticas reducciones de los «cantabristas» vascos —alguna ha aparecido en los textos transcritos— que, empeñados en localizar en zona vasca —y los guipuzcoanos más concretamente en Guipúzcoa—, identifican, por ejemplo, *Beizama* con *Segisama*, *Régil* con *Aracillum* o el *Hernio* con el *mons Vindius*. Creo, sin embargo, que su error, aparte de las razones subjetivas, no carecía enteramente de motivo. Veo éste en el carácter indoeuropeo de un número considerable de topónimos vascos, que carecen de explicación aceptable por el vasco mismo, y que se repiten en la parte indoeuropeizada de la Península y en particular en la zona cantábrica: así el caso del río Deva. No era, por tanto, absolutamente disparatada la reducción de Segisama a Beizama, pues probablemente ambos nombres representan un mismo tipo de formación (un superlativo).

10. *Zarauz*. Con ocasión de los temporales del mes de febrero de este año (1951), después de los cuales aparecieron en la costa, removida por el oleaje, bastante objetos, se descubrió en la playa de Zarauz una moneda de gran bronce de Antonino Pío (9). La Prensa diaria dió cuenta del hallazgo.

POST SCRIPTUM.—De hallazgos de objetos diversos en el término de Escoriaza, de época al parecer anterior a la que aquí estudiamos, dió cuenta Lorenzo Reca, «El yacimiento de Aitzorrotz», en *Bol. de la Soc. Española de Arqueología. Etnografía y Prehistoria*, V. (1926).

No quiero terminar sin expresar mi agradecimiento a D. Benjamín Alvarez, ayudante facultativo de minas, cuyo inteligente interés nos ha sido de tanta utilidad en nuestras visitas a Arditurri y cuya colaboración ha hecho posible obtener la fotografía que acompaña a este artículo.

(8) Podría pensarse en una etimología análoga por ejemplo para *Lastur* (**Las-turre*), barrio de Déva. Cf. también *Uzturre*, monte de Tolosa.

(9) A la amistad de D. José de Artéche soy deudor de haber podido examinarla.

MISCELANEA

ACTIVIDADES DEL SEMINARIO "JULIO DE URQUIJO" EN 1956.

Durante el pasado año el Seminario de Filología Vasca «Julio de Urquijo» de la Excma. Diputación de Guipúzcoa continuó y amplió las actividades iniciadas en años anteriores.

Siguieron, con gran número de alumnos, las clases graduadas de vascuence y a fines de año ha comenzado, a título de ensayo para recibir una organización definitiva en cursos siguientes, un cursillo de lectura y comentario de autores vascos para conocedores de la lengua.

El mes de abril se dió un cursillo de cuatro conferencias sobre el tema «Introducción a la lingüística vasca».

La conferencia inaugural del curso 1955-1956 corrió a cargo de D. Odón de Apraiz, catedrático del Instituto de Vitoria. Su disertación, que llevaba el título «Modernidad relativa del vocabulario religioso vasco», se apoyó en el carácter «moderno» de la terminología cristiana en vascuence para concluir que el cristianismo no debió extenderse a la totalidad del país hasta bien entrada la Edad Media.

El día 16 de noviembre habló M. René Lafon, catedrático de Lengua y Literatura Vasca en la Universidad de Burdeos. En su conferencia, titulada «Los estudios vascos; su estado actual; tareas más urgentes», después de referirse a la situación actual de esos estudios y a los centros universitarios que los cultivan —San Sebastián ha venido a sumarse a Burdeos y Salamanca—, señaló como quehaceres más urgentes la preparación de un Atlas lingüístico-etnográfico del país, el análisis de textos vascos,

especialmente antiguos, y el de documentos redactados en latín o romance donde aparezcan palabras o frases vascas o simplemente nombres vascos de lugar y de persona, y la preparación de monografías sobre variedades locales de la lengua vasca. Indicó por último el extraordinario interés que tendría para la lingüística general cualquier estudio sobre la adquisición del vascuence por los niños.

No es necesario hablar aquí, puesto que una buena parte de ellos ven la luz en las páginas de esta revista, de los trabajos de investigación preparados por miembros del Seminario. Nos limitamos a señalar que éste estuvo representado en el V Congreso Internacional de Ciencias Onomásticas celebrado en Salamanca el pasado mes de abril, donde se presentaron los siguientes trabajos:

M. Agud, «Formas populares de topónimos del País Vasco anteriores a 1900».

A. Yrigaray, «Antropónimos navarros medievales».

L. Michelena y A. Yrigaray, «Nombres vascos de persona».

El Seminario estuvo también representado en la entrega de la *Miscelánea-homenaje* ofrecida a Mons. A. Griera en el monasterio de S. Cugat del Vallés (Barcelona) el mes de septiembre, y en las conversaciones referentes a los atlas lingüísticos que se celebraron a continuación.

Estaba muy adelantada —ha sido enviada ya a la imprenta— la preparación de la primera edición del vocabulario manuscrito llamado de Landuchio, cuyo título bilingüe es: *Bocabularioa ezqueraz jaquiteco eta ezqueraz verba eguiteco. Dictionarium Linguae Cantabricae.* A pesar de llevar la fecha de 1562 y ser por tanto el primer léxico vasco extenso conocido, ha permanecido inédito hasta ahora, pero D. Julio de Urquijo había conseguido la copia fotográfica del ms. de la Biblioteca Nacional de Madrid que ha hecho posible esta edición.

Con la misma finalidad de dar a conocer obras inéditas o raras en vascuence o referentes a la lengua vasca, los PP. Franciscanos de Aránzazu han empezado a trabajar en la copia de diccionario manuscrito de Añibarro, que se conserva en el convento de Zarauz de la Orden, para ser publicado por el Seminario.

El P. Angel Goenaga, S. I. prepara la traducción de dos obras de H. Schuchardt: «Das Baskische und die Sprachwissenschaft» y «Baskisch und Romanisch». Se desea publicarla precisamente

este año en que se cumple el cincuentenario de la última obra, que es sin duda el trabajo de conjunto más importante consagrado a la influencia de las lenguas romances sobre el vasco, publicado en 1906 con ocasión de la aparición del primer tomo del diccionario de Azkue.

Señalemos además que se ha preparado un gran número de fichas tanto para el dicionario etimológico vasco proyectado y dirigido por D. Antonio Tovar, rector de la Universidad de Salamanca, como para un diccionario castellano-vasco cuya necesidad se siente con tanta urgencia estos últimos años.

Indicaremos para terminar, y no precisamente por su menor importancia, sino por tratarse de una publicación tan ligada a este BOLETIN, que el año pasado se han publicado tres números dobles de EGAN, con un promedio de 70 páginas. El Seminario, que se encarga de su redacción desde 1954, ha visto con gran satisfacción el aumento en el número de sus colaboradores y lectores en el curso del pasado año.

EL PADRE JOSE ANTONIO DONOSTI

El día 10 de enero ha cumplido nuestro admirado amigo y colaborador el Padre José Antonio de San Sebastián, setenta años. La vida ejemplar del capuchino donostiarra, consagrada a la música e investigación, bien merece un cordial homenaje.

El erudito bibliófilo D. Antonio Odriozola, en un trabajo suyo, ha consignado con toda justicia «que el País Vasco está en deuda con este preclaro hijo suyo». Nuestro BOLETIN y todos los AMIGOS DEL PAIS, al felicitar al Padre Donostia, nos hacemos eco de su llamada. Nada enaltece a un pueblo como cuando reconoce los méritos de sus hijos ilustres.

OLESKARI ZARRA

Siguiendo en la benemérita tarea de volver a representar las obras de nuestro teatro lírico, la pasada temporada de invierno ha tocado el turno a «OLESKARI ZARRA», ópera del maestro D. José María de Olaizola.

Estrenada hace más de treinta años con motivo del I Congreso de Estudios Vascos de Oñate, su autor ha renovado la partitura añadiéndole un acto intermedio a modo de ballet que presta animación, colorido y vistosidad al espectáculo.

Olaizola se compenetra en su doble personalidad de músico y literato y ha conseguido con «OLESKARI ZARRA» una obra muy estimable cuya reposición ha sido recibida por el público con gran satisfacción y merecido la no menos favorable acogida de la crítica.

Dotado de hondo temperamento lírico, el autor ha sabido superar las dificultades de la creación musical poniendo en juego su inspiración y conocimiento de los recursos teatrales.

Sin gran originalidad en los motivos musicales y en su armonización, sabe sin embargo tratarlos con ponderación y acierto alcanzando su plena sonoridad en los momentos dramáticos de la obra.

Huyendo de las disonancias tonales en la estructura armónica de su partitura y alejado de las estridencias y extremismos de la orquestación moderna, Olaizola se mantiene fiel a su formación organística, discurriendo en el registro medio en una tónica de serenidad y placidez y en el juego clásico de las voces.

La interpretación de «OLESKARI ZARRA» muy lograda y completa en todas sus partes.

Hay que destacar en primer lugar la actuación del protagonista, Gabriel Olaizola, que hace una verdadera creación en su papel de principal personaje: Aitona. Magnífico de mímica, de gesto, de dominio escénico, el gran bajo Olaizola conserva a pesar de su veteranía una voz impresionante que realza sus dotes de actor y de cantante.

La gentil señorita Basurko admirable en su papel cantando con gran seguridad y gusto; cada vez más dueña de sus facultades artísticas y de su agradable voz y porte.

El tenor Bazterrica triunfó plenamente en su actuación de divo del «bel canto». Había mucha expectación por oirle ya que es una de las esperanzas de nuestros aficionados que ven en él

al continuador de las figuras que hicieron posible la existencia del arte lírico vasco, hoy retiradas de la escena. El joven tenor azcoitarra entusiasmó al público por su bello timbre de voz y el progreso que se observa en su educación artística. Obtuvo un rotundo éxito. Y los aplausos le acompañarán en su próximo viaje a Italia animándole al estudio a fin de que podamos contar pronto con un tenor de categoría. El barítono Tamayo contribuyó al éxito de conjunto así como coros y cuerpo de baile de la «Scholа Cantorum» bien adiestrados por el señor Ansorena.

Las representaciones constituyeron un acontecimiento social y artístico, llenándose el teatro Victoria Eugenia los días 19, 20 y 21 en que se dieron las respectivas funciones, celebrando con brillantez la festividad de San Sebastián. La Orquesta del Conservatorio fué dirigida por el Sr. Olaizola. Al felicitarle cordialmente por el éxito obtenido hacemos votos para que pronto veamos escenificado y oigamos la interpretación de su última producción, el ballet «ERREGIÑETAN», que según referencias que tenemos supera a todas sus obras anteriores.

Es preciso llevar adelante esas realizaciones en orden a aumentar el repertorio que sirva de base a una campaña de arte lírico euskariano.

A. M. L.

EL CENTENARIO DE IRALA

No ha estado ausente Irala de nuestras bibliografías y de nuestros comentarios. Fernando del Valle en colaboración con Larfuente nos dió no hace aun mucho tiempo una visión muy documentada del ambiente familiar en que se crió el gran colonizador, información por lo demás muy interesante, porque esas son precisamente las noticias que suelen faltar a quienes sólo en la madurez de su vida dieron quehacer a los escribanos. También Aranzadi y Menéndez, entre otros, estudiaron aspectos curiosos o divulgaron la obra del vergarés.

Recientemente ha dictado en Vergara una conferencia sobre ese personaje el docto profesor paraguayo don Antonio Ramos,

quien popularizó con frase aguda y juicio certero la obra de aquél que, si no llegó a fundar en sentido estricto el puerto de Nuestra Señora de la Asunción, estuvo de todos modos muy próximo del que «con parescer del dicho teniente de gobernador», es decir, del propio Irala, edificó el puerto y el fuerte. Pero el vergarés hizo más: convirtió el rudimentario poblado en ciudad granada. Y aun la misma despoblación de Buenos Aires por él ordenada, acción que se le quiere cargar en la cuenta del debe, señala —al decir del Dr. Ramos— «uno de los hitos culminantes de la existencia de Irala».

Claro está que no dejó de aludir el conferenciante a la tacha de mujeriego que se atribuye al guipuzcoano, pero vió en ello la consolidación del «mestizaje hispano-guaraní».

Por lo demás, la guipuzcoanía y también la religiosidad, que no se puede clasificar de orden tartufo, de Irala resplandecen en las memorias testamentarias que dejó a los santuarios y ermitas de Aránzazu, de Oñate y de San Andrés, de Vergara.

Ocasión habrá a lo largo del año centenario —falleció en 1556— de acoger en estas páginas algunos estudios sobre el ilustre personaje guipuzcoano, entre los que se nos anuncia uno del P. Omaecheverría que, viniendo de donde viene, ha de ser cosa buena.

CONFERENCIAS DE LOS PROFESORES LACARRA Y HOLMER

Las actividades del Seminario de Filología Vasca «Julio de Urquijo» de la Excma. Diputación de Guipúzcoa han comenzado este año con unas lecciones públicas a cargo de D. José M.ª Lacarra, decano de la Facultad de Letras de la Universidad de Zaragoza, con el título de «Historia y Filología vasca». Los temas expuestos ante un numeroso y muy atento público los días 12 y 13 de enero fueron: «La lengua vasca en la Edad Media: fuentes para su estudio» y «La cristianización del País Vasco». En la primera de estas lecciones, que van a ser publicadas por el Seminario, trató el Sr. Lacarra de las colecciones documenta-

les que deben ser tenidas en cuenta por quien desee conocer el pasado de la lengua vasca e insistió sobre la necesidad de una colaboración entre historiadores y lingüistas para el aprovechamiento de esas fuentes. En la segunda expuso, con gran riqueza de datos, las razones que le llevan a pensar en una cristianización relativamente tardía de Vasconia.

El día 16 del mismo disertó el profesor Nils M. Holmer, de la Universidad de Lund (Suecia) acerca de «La importancia de los estudios vascos en su relación con el estudio de las lenguas célticas». Relató el pasado y el presente de los estudios célticos y habló de los conflictos de lenguas en los países celtas (Irlanda, Escocia, Gales, la Bretaña francesa). El Sr. Holmer insistió en que el estudio de la lengua vasca puede contribuir a la aclaración de algunos puntos oscuros de la prehistoria de las lenguas célticas, por lo que sería de la mayor utilidad una colaboración entre los estudiosos de ambos terrenos.

L. M.

EL SEPTIMO CENTENARIO DE LA FUNDACION DE TOLOSA

En este año de 1956, el día 13 de septiembre precisamente, se cumplirá el séptimo centenario de la fundación del villazgo de Tolosa. No es que antes no hubiera nada sobre el solar de la histórica villa y que ésta brotara del vacío como si se hubiera producido por generación espontánea o al conjuro de una fórmula mágica. De ninguna manera. La villa de Tolosa no había nacido aún pero la puebla de Tolosa con sus tierras y sus montes, sus ríos y sus árboles estaban allí desde antes, desde mucho antes de la fundación. Y algunas casas también; la de González de Andia, por ejemplo, «luengos años edificada antes que la villa», al decir de Alfonso López de Haro, con su crestería almenada, sus modillos para armar el cadalso y su puerta en alto. Y en torno de ella otras casas más modestas, de madera seguramente,

en su mayoría, habitadas por gentes sencillas que cultivarían laboriosos las tierras, en los días de paz, y que, cuando sonara el cuerno de guerra en la torre armera de González de Andía, dejarían los aperos de trabajo y se congregarían en torno de la torre, picas o ballestas al brazo, para defenderla a las órdenes del señor. Malos tiempos aquellos en la vega tolosana aunque el río corriera abundante y limpio. Pero aunque las aguas fueran cristalinas, algunas veces bajarían por las dos vaguadas que desembocan en el Oria, próximas a Tolosa, gentes levantiscas y turbulentas, para no darles otro calificativo, que perturbarían la paz casi virgiliana de la comarca. Y fué ésta, sin duda, la razón que movió a Alfonso X para causar la concesión: «...por facer bien e merced a los míos pobladores de Tolosa, que es en Guipúzcoa, dóles e otórgoles que hayan aquel fuero con todas las franquezas que han los de Vitoria...».

Francos y aforados aumentarían los pobladores de Tolosa, prestos siempre a defender su fuero y sus franquicias y la plaza, claro está. Y, al defender estos privilegios que les habían sido otorgados defenderían también a Guipúzcoa y a Castilla que es lo que el rey buscaba, precisamente.

Estos peligros han desaparecido ya, felizmente. Pero ahí queda Tolosa, siete veces centenaria dispuesta a conmemorar con legítimo orgullo su gloriosa efemérides. Ya tendremos ocasión de hablar de ella largamente, durante el año, bien aquí o en otras torres de homenaje que la villa se propone levantar en su honor. Baste hoy con esta salva jubilosa, para anunciar el centenario, adherirnos cordialmente a las fiestas conmemorativas que celebra Tolosa y ofrecer a la villa el testimonio de nuestra más firme lealtad.

M. C.-G.

D. AMADEO DELAUNET, PREMIO INTERNACIONAL "SAN MARTINO DI SPUCCHES

Recibimos con satisfacción la grata noticia de que nuestro Vocal Secretario General de los Amigos del País, ha sido agraciado con una recompensa tan brillante como la que se

cita, alcanzada en el Concurso Anual de publicaciones de 1955, convocado por el Instituto Internacional de Genealogía y Heráldica, en competencia con numerosos y notables publicistas, cuyas obras fueron analizadas y juzgadas por un severo y competente tribunal calificador.

El trabajo premiado del señor Delaunet se titula: «NOTICIAS HISTORICAS Y GENEALOGICAS DE LA CASA SOLAR DE ARTOLA», oriunda de la villa de Amézqueta, y arranca del año 1450 hasta nuestros días, cuya detenida exposición constituye por sí solo un extenso y maravilloso estudio, con datos que el autor ha ido acumulando pacientemente por espacio de medio siglo y a la luz de pruebas documentales obtenidas de incontables Archivos españoles.

Nuestro ilustre amigo prueba, como dice en el prólogo de esa obra, que algunas Ramas que proceden de ese genuino Solar guipuzcoano de Artola, se hallan entroncadas en Casas de la más alta estirpe nobiliaria que va enumerando, y son también abundantes las que se hallan en desfiles cronológicos de tantísimas generaciones, diseminadas en toda la Península y en América, con mil ochocientos de sus descendientes y cientos de alianzas de reconocida hidalguía y nobleza.

Es notorio que el señor Delaunet va superándose con un sello de señorío y buen gusto en cada producción que da a la publicidad. El índice de sus trabajos genealógicos de Casa y Solar conocido, es ya de contenido elevado, y enorme el caudal documental que guarda en su magnífica biblioteca genealógica, que es hoy, indudablemente, la mejor de España en su clase.

Sinceramente le felicitamos con toda efusión por la honrosa distinción con que ha sido premiado, y nada nos sorprendería que un día cualquiera surja inesperadamente con alguna obra monumental de esas que dan fama definitiva, y se pueda calificarle como a uno de los más esclarecidos genealogistas españoles.

UNA TRAGEDIA EN ALEGRIA

En el Archivo Histórico Nacional en la sección del Consejo de Estado (legajo 473) se halla un curioso documento relativo

a un trágico suceso ocurrido en la Villa de Alegría; el cual suceso por venir clara y concretamente relatado me limito a transcribirlo casi íntegramente. Dice así:

«...haciendo el dho. Don Luis Ignacio Leclerq viaxe a los payses bajos de flandes por Abril del año passado de 1706 para lo qual tuvo lizenzia de V. M. en el Camino Real que va de la Villa de Alegría a la de tolosa en Vizcaya halló a sebastián de Lopetedi inquilino de la cassa de echeberría Jurisdiccion de la Villa de Alegría y sin motivo alguno le quiso disparar por dos vezes una de las dos pistolas que llevaba en el arzon del cavallo enque iba y por no haver dado fuego le cogió por el cañon y le dió con ella algunos golpes y a instancia y persuazion de Joseph de Issasi y Juan Areyza arrieros que iban en su compañia con quienes antes avia estado vebiendo en la taverna de la dha. villa de Alegría lo dejó y prosiguió el camino que antes llevaba, y a poca distancia en el mismo lugar topó con Francisco de olózaga morador de la Cassa de Vitoriechea junto a la Villa de Alegría y sin darle ocassion para ello le disparó una pistola y con la Munizion de ella le hizo una herida de que murió prontamente y Poniendose en azelerada fuga al llegar a la dha Villa de Tolosa poco distante del pasaje referido fué presso dho. Don Luis en compañia de D. Eugenio de Vic y de dhos. Joseph de Issasi y Juan de Areyza...»

Poco más dice el referido documento acerca de este bárbaro suceso. Sólo se deja entrever que la viuda de la víctima se llamaba Ana de Barrena y que si bien se negó, una y otra vez, a perdonar al asesino tampoco extremó su justo rencor hasta mostrarse parte en el juicio. Quizá influyera en ello el saber que el referido Leclerq si bien hombre de sangre caliente lo era también de floja bolsa.

Así se deduce de las angustiosas llamadas de este salvaje flamenco, que debido a su poca fortuna temía no hallar un buen Licenciado que se encargase de su defensa. El que esto escribe, se siente menos clemente que la viuda y le gustaría saber que fué degollado, eso sí, con todos los honores que correspondían a un Caballero.

G. M. de Z.

CICLO DE CONFERENCIAS DEL CENTRO DE ESTUDIOS VASCOS DE BILBAO

Los meses de febrero y marzo se ha desarrollado en Bilbao, como en años anteriores, el Ciclo de Conferencias organizado por el Centro de Estudios Vascos de la Jefatura Provincial del Movimiento de Vizcaya. La lista de disertantes y temas tratados es la siguiente: «El derecho civil foral de Vizcaya y la época actual», por D. José María Ruiz Salas, «Los elementos étnicos y culturales de la España pre-romana», por D. Juan Maluquer de Motes, «La lengua vasca como medio de conocimiento histórico», por D. Luis Michelena, «Los vascos, la pesca en Terranova y la diplomacia española en el siglo XVIII», por D. Vicente Palacio Atard, «Digresión sobre las fábulas», por D. Rafael Sánchez Mazas, «El vascuence y otras lenguas pre-indoeuropeas ante los avances de la cultura», por D. Mario Grande Ramos, y «El problema de las etimologías en el vascuence», por D. Antonio Tovar.

LA BATALLA DE VITORIA Y EL ALCALDE OLARTE

El Oficial de E. M. del Ejército español, D. Juan de Velasco y Fernández de la Cuesta, Marqués de Villa-Antonia, en su «Relación de la batalla ganada en los campos de Vitoria el 21 de Junio de 1813», y el General Arteche en su conocida obra «Historia de la Guerra de la Independencia» describen minuciosamente el histórico combate.

Consignemos, como curiosidad, que en el anverso de la Medalla conmemorativa de esta batalla de Vitoria, aparecen tres espadas cruzadas, recordando las tres manos de nuestras medallas, y el mismo lema de los «AMIGOS DEL PAIS»: *Yrurac Bat.*

Señalan los historiadores nombrados, un episodio que motivó la presurosa iniciación de la lucha por el General Wellington, sin puntualizar el nombre del patriota que le impulsó a tomar su decisión.

El día 19 de junio de 1813 se encontraba en Vitoria José Bo-

naparte, con toda su Corte y el Cuartel General del Centro, organizando las obras de campaña necesarias para rechazar al Ejército español que avanzaba vigorosamente. El general Wellington, mientras tanto, aguardando la llegada a Burgos de las reservas de Andalucía, ordenaba diversas operaciones para cerrar el paso a Bilbao, amenazando la comunicación del enemigo con Francia. «Las anteriores marchas —escribe Velasco— habían desparramado en tal manera la retaguardia de Wellington que hizo alto este General el día 20, a fin de rehacer sus columnas, aprovechó asimismo este descanso para reconocer las posiciones del enemigo y como llegara en tal momento a sus manos un parte del Alcalde de San Vicente, avisándole que el General francés Clausel había llegado a aquel punto y pensaba detenerse en él todo aquel día, determinó el inglés acometer a su contrario, calculando los perjuicios que resultarían de dar espera a que fuese reforzado».

Por documentos procedentes de la familia de Olarte que se custodiaban en su casa solar de San Vicente de la Sonsierra, y hoy los guardan sus descendientes en su casa de Miranda de Ebro, sabemos que este desconocido personaje que tuvo parte tan principal en la Batalla de Vitoria, se llamaba D. José Domingo de Olarte y Arce. Hijo de D. José de Olarte y Estebanez, también Alcalde de San Vicente, y doña María Antonia de Arce y Maeztu; nació el día 30 de diciembre de 1770, testó en 1820 y está enterrado en el cementerio de su pueblo natal.

Hemos querido señalar el nombre del desconocido Alcalde de San Vicente, que comunicó al General Wellington el «eco de sociedad» más interesante de aquellos días; *"Ha llegado procedente de Logroño, el General Clausel"*.

J. de Y.

PLATERO TA BIOK

Hace algún tiempo trajimos a Juan Ramón Jiménez al «BOLETIN» con motivo de un soneto muy bello sobre Guipúzcoa. Hoy vuelve de nuevo el poeta de Moguer a nuestro campo verde y húmedo, del ronzal de «Platero», traducido al vascuence.

«Ots, Platero...» No te asustes porque no entiendes la lengua en que te ha puesto Amézaga, con amor entrañable y gusto exquisito. Tampoco muchos de los cristianos que oyen la misa, la comprenden y, sin embargo, la siguen con reverencial fervor. Si no descubres la gracia de los requiebros y el encanto lírico de tu poeta, hechos vascuence, «Ots, Platero», que los niños de esta tierra también jugarán contigo cuando el sol se ponga sobre los helechos del Gorbea y haga brillar como si fueran plata bruñida las peñas del Amboto, del Udola y el Hernio.

Tampoco tu amigo Juan Ramón sabe vascuence y se siente satisfecho de ver su verbo luminoso escrito con zzz, con xxx y con kkk.

«Ots, Platero...». Ya verás qué fresca y jugosa es la hierba de nuestros prados y si en él no te salen al paso naranjas, mandarinas, uvas moscateles y madreselvas, no habrán de faltarte cerezas y manzanas; y nueces también.

M. C.-G

DON MIGUEL DE AGUIRRE

En el Archivo Histórico Nacional y en sección del Consejo de Estado (Legajo 473) se conserva un documento relativo a un Teniente eúscaro a quien su sangre caliente turbó sus días de permiso en Andalucía.

El protagonista del suceso se llamaba D. Miguel de Aguirre, y era Segundo Teniente de uno de los Regimientos de las Guardias Reales, del cual era Coronel el Señor Duque de Ossuna. Sin duda por esta circunstancia es por lo que en el mes de septiembre del año de 1708 decidió D. Miguel usar los días de su permiso en la Villa de Ossuna, donde debió pasarlo magníficamente pues una de las tardes de ese mes se hallaba todavía reposando en la cama, cuando se le presentó todo atemorizado *"un mozo hijo de antiguos criados suyos al cual llevaban detenido los oficiales del Corregidor"*, el cual mozo le pidió protección. Bastó esto para que el Segundo Teniente, sin pararse a pensar que tras los Alguaciles se toparía con el Corregidor, y tras el Corregidor con el propio Duque, Señor del lugar y de propina su Coronel, se echó a la calle con muy poca ropa, pues el mismo confiesa que *"tomé*

la capa y el sombrero desnudo como me hallaba" pensando que bastaría su presencia para que el mozo fuese dejado libre, pero en esto se equivocó pues aunque *"discuti con ellos mas de un quarto de hora"* ellos se negaban *"alegando esqusas frivolas"*, por lo que enfureciéndose D. Miguel díjoles que una vez comprometido, él no podía echarse atrás, y que debían soltar al mozo *"si no quieren que nos perdamos todos"*, en vista de lo cual se lo cedieron con gran satisfacción del bravo Oficial. Pero ahí no paró la cosa, pues la reclamación llegó hasta el Duque-Coronel, por lo que pocos días después yendo el joven Segundo Teniente de paseo en su caballo fué parado respetuosamente por el Sr. Corregidor, el cual respetuosamente le entregó una orden, y respetuosamente lo zampó en la cárcel del lugar. En donde ya no debió haber tanto respeto, fué sin duda en la intención del Corregidor, pues por lo que decía Aguirre en sus quejas, el lugar donde lo tenían encerrado era de la peor clase, tratándose de *"un calabozo donde solo meten a ladrones y Jitanos pues aunque ay tambien otros reos lesdan otro más dezente"*. Nada más dice el documento del Archivo Histórico Nacional, pero es de suponer que el Duque de Osuna, haría liberar a su subordinado o lo haría trasladar a un calabozo más digno de su categoría, pero lo que sí es seguro, es que el Corregidor y los Alguaciles disfrutarían de lo lindo viendo al levantisco Segundo Teniente entre ladrones y gitanos.

G. M. de Z.

BIBLIOGRAFIA

D. J. WOLFEL, Eurafrikanische Wortschichten als Kulturschichten. Salamanca, 1955. Acta Salmanticensia Filosofía y Letras. Tomo IX, núm. 1.

An dieser Stelle sollen einige wenige Berichtigungen vor allem in bezug auf baskische Wörter vorgetragen werden. Dazu werden hier die betreffenden Nummern der behandelten Wörter S. 37 ff. zitiert.

I. 2. Baskische «Wörter mit *mut-* für Bursche, Mann» sind Lehnwörter.

3. Bask. *-zte* in *ema-zte* «Frau» ist kein Affix, wie der Verfasser behauptet, da in diesem Worte eine Komposition mit *gazte* «jung» vorliegt. Der Vergleich mit den erwähnten berberischen Wörten ist hinfällig.

4, 5, 6, 10. Wörter der Kindersprache wie bask. *aita* «Vater», *ama* «Mutter» usw. kann man überall finden. Sie sind zu etymologischen Vergleichen ungeeignet. Vgl. zum Beispiel tumleo (melanesisch) *aita* «Vater» *ama* «Mutter».

7. Bask. *(h)aur* «Kind» hat weder mit altisl. *ala* «gebären, aufziehen» noch mit berb. *ara* «Kind» usw. etwas zu tun, auch nichts mit den zitierten koptischen Wörtern. Diese Wörter heissen nicht *liloy*, sondern *lilu* «Knabe» und nicht *beri*, sondern *sere*, *seri* «Kind, Knabe, Sohn»: der Verfasser hat nicht einmal die griechische Schrift gelernt, sondern falsch transkribiert. Man muss diesen von ihm zitierten Wörtern misstrauen. Ein baskisches Wort wie *haur* kann nicht vereinzelt, ohne Untersuchung seiner Wortfamilie, etymologisiert werden: dieser methodische Fehler wiederholt sich immerfort.

9. Bask. *ume* «Kind, Junges» und *seme* «Sohn» werden mit berb. *emmi* verglichen. Das ist unmöglich: man muss von bask.

kume ausgehen. Das und *seme* zu *sei, sein* usw. sind verschiedene Wörter, die mit dem berberischen nichts zu tun haben.

14. Bask. *i-ze-n* «Name» hat mit den bekannten semitisch-hamitischen Wörtern nichts zu tun.

II. 1. Das ägyptische Wort für «Knochen» ist falsch angegeben statt *krś*. Bask. *zaki* hat damit nichts zu tun, es hat auch nicht diese Bedeutung, das heisst bask. *ezur*.

2. Engl. *film* mit kopt. *anom* «Haut» zu vergleichen, ist grotesk.

3. Bask. *odol* «Blut» hat mit ägypt. *wtr* ds. nichts zu tun.

4. Lat. *sanguis* hat mit ägypt. *snf* «Blut» usw. nichts zu tun.

6. Bask. *goi* kann isoliert nicht verglichen werden, vgl. oben zu I 7.

7. Bask. *kali* und *gara* sind verschiedene Wörter, die mit dem zitierten koptischen Wort, das nicht «Kopf, Hügel», sondern «Ufer» bedeutet, nichts zu tun haben.

9. Ostkaukasische Wörter für «Auge» sind nicht richtig zitiert. Sie gehen auf eine Grundform **vel, ver* «Auge» (mit labialer Spirans im Anlaut) zurück und können weder mit georg. *tvali* ds. noch mit kymr. *gwel* «sehen» usw. verglichen werden.

11. Im Koptischen ist «sehen» nicht *nay*, sondern *nau*: derselbe Fehler wie oben I 7.

12. Bask. *inkusi* existiert nicht. *i-kus-i* hat nichts mit ir. *ci* «sehen» und auch nichts mit got. *saihwan* zu tun.

13. Bask. *mutur, matel* und *bizar* werden, obwohl sie alle ganz verschiedene Wörter sind, zusammen mit ahd. *bart*, lat. *mentum* und *maxilla* usw. verglichen, was ganz unmöglich ist. Einige kaukasische Wörter sind summarisch nach Trombetti zitiert, ohne dass es für notwendig gehalten worden wäre, sie richtig zu schreiben und zu untersuchen.

16. Bask. *aba, abo, ago, aho, au, ao* «boca» werden so zusammengestellt und einerseits mit ir. *bus*, andererseits mit somali *af* verglichen. Es ist unmöglich so vorzugehen: erst müsste die ursprüngliche Form festgestellt werden. Das baskische Wort hat längst eine sichere Etymologie.

17. Hier wird grusin. *kba* «Mund» zitiert: es muss heissen georg. *q'ba* «Kinnlade, Mund». Das kann man weder mit lat. *bucca* noch mit slav. *guba* vergleichen.

18. Ir. *srón* hat mit nhd. *schnupfen* und kopt. *nife* «blasen, wehen, Hauch, Atem, Wind» nichts zu tun. Diese Bedeutungen des koptischen Wortes werden gar nicht angegeben.

19. Bask. *min* «Zunge» ist gar nicht angegeben, sondern nur sekundäre Varianten dieses Wortes, das eine Wurzel hat, die mit sumer. *me* «Zunge» usw. gar nicht verglichen werden kann.

23. Bei den Wörtern für «saugen» handelt es sich um expressive Wörter.

25. Bask. *ele* «Wort» hat mit got. *mathljan* (engl. *th*) «reden», so, nicht *matlian*, nichts zu tun. Dazu gehört auch nicht sumer. *bal* «sprechen».

26. Kopt. *oyof* ist falsch, s. oben I 7, richtig *uof*, hat mit bask. *papo* gar nichts zu tun.

28. Grusin. (sic) *gur, gul* (sic) «Herz» hat mit berb. *ull* ds. nichts zu tun. Georg. *-l* ist Suffix. Vgl. Nr. 29.

29. Bask. *bigotz*, das zu Nr. 28 (georg.) gehört, kann mit ägypt. *bsk* «Eingeweide, Herz, ausweiden» nicht verglichen werden.

30. Die Wörter des Lateinischen und Haussa für «Brust, Brustwarze» sind nicht vergleichbar, s. oben I 4 ff.

31. Es ist unmöglich sumer. *ubur* «Mamma, Brust» mit lat. *uber* zu vergleichen: die sicheren Ergebnisse der i.-e. Sprachwissenschaft werden hier mit Füssen getreten.

35. Wörter auf Grund von *bis* u. ä. für «harnen» sind expressiv.

34. Nhd. *zagel* «Schwanz» hat mit bask. *zakil* «penis» nicht zu tun, sondern gehört zu got. *tagl* «einzelnes Haar», engl. *tail* usw.

37. Die Verbindung von lat. *tergum* mit berb. *tegirgest* «Schulter» usw. ist unmöglich: der Verfasser hat sich nicht einmal um die berberische Wortbildung gekümmert.

38. Bask *atz* hat mit kopt. *têêbe* «Finger» nichts zu tun.

39. Es geht nicht an, isoliertes bask. *oskol* mit berb. *isker* «ongle» zu vergleichen, s. die Bemerkung zu oben I 7.

41. Bas. *isker* (sic) «izquierda» mit ir. *cerr* zu vergleichen, ist nach Tovars Erklärung des baskischen Wortes unmöglich.

44. Bask. *adar*, dessen Bedeutungen gar nicht richtig angegeben werden, hat mit kopt. *rat* usw. nichts zu tun.

50. Bask. *asai* «gran tos» hat mit lat. *tussis* nichts zu tun.

III. 15. Bask. *beltz* gehört weder zu engl. *black* noch zu berb. *aberkan*: bask. *-tz* ist Suffix.

IV. 5. Bask. *umerri* und arab. *immar* usw. zu vergleichen ist unmöglich, vgl. oben I 9.

12. Bask. *ahuña* usw. «cabrito» hat mit sumer. *gana* nichts zu tun, s. Nr. 13.

13. Bask. *ahuntz* «cabra» kann nicht zu sumer. *uz* «Ziege» gestellt werden, denn dann, s. Nr. 12, müssten sumer. *gana* und *uz* identisch sein: man erkennt den Bankrott solcher sogenannten «Forschungen».

14. Bask. *ardi* «oveja» und *arito* «Widder» sind verschiedene Wörter und nicht zu vergleichen mit lat. *aries*, geschweige denn mit kanuri *dimi* «ewe»: es wäre unbedingt nötig, wenigstens die baskischen Suffixe zu kennen.

22. Bask. *zezen* «toro» kann weder mit haussa *sa* «bull» noch mit akkad. *sunu* «Rind» noch mit kopt. *ehe* ds. verglichen werden.

25. Bask. *gurru* «buey» wird mit ahd. *ûr* «Auerochse», lat. *urus*, akkad. *biru*, *miru* «Stier» und ägypt. *wr* «Art Rind, Stier» verglichen. Das baskische Wort ist aber gar nicht baskisch, sondern zigeunerisch.

27. Lat. *jugum* wird mit berb. *aiug* «Ochse» usw. verglichen, V 10 aber lat. *jugulum* mit berb. *azaglu* «Doppeljoch». Nicht nur die baskischen, sondern auch die lateinischen Suffixe sind dem Verfasser offenbar unbekannt: es ist ein Frevel, so vorzugehen.

28. Bask. *zamari* «caballo» ist ein bekanntes Lehnwort, daher nicht zu vergleichen mit germanischen Wörtern wie nhd. *Mähre* und anderen (berb.).

32. Bas. *behor* hat mit kanuri *fêr* «Pferd» nichts zu tun, es ist nicht zu trennen von bask. *behi*, das Nr. 26 mit kanuri *pê* «Kuh» verglichen wird (!).

39. Bask. *zerri* «cerdo» ist Lehnwort, es ist unsinnig, es zu sumer. *gir* «Schwein» zu stellen.

33. Der Vergleich der westkaukasischen Wörter für «Esel» einerseits mit türk. *eşek*, andererseits mit lat. *asinus* ist völlig unmöglich.

34. Bask. *arsto* «Esel» usw. hat mit den zitierten berberischen Wörtern nichts zu tun.

37. Bask. *urde* kann ohne Untersuchung seiner gesamten Wortfamilie nicht mit berb. *ilef* «sanglier», mit dem es nichts zu tun hat, verglichen werden.

41. Bask. *zakur* «Hund» gehört nicht zu haussa *zakur* «grosser Hund». Bask. *-ur* ist Suffix: die sicheren Ergebnisse der euskarokaukasischen Sprachwissenschaft werden hier missachtet.

45. Bask. *oilo* ist Lehnwort, es hat weder mit lat. *gallus* noch mit nhd. *Fohlen* etwas zu tun.

48. Bask. *ele* «ganado» gehört weder zu haussa *taro* «Menge» noch zu berb. *ihiri* «Herde».

VII. 4. Bask. *gazta* «queso» usw. ist Lehnwort, hat also mit berb. *kisi* ds. nichts zu tun.

5. Es ist unmöglich, lat. *coagulum* mit berb. *kil* «cailler» zu vergleichen.

10. Das baskische Wort für «essen» ist ganz falsch angegeben, von der Ermittlung seiner Wurzel ist natürlich keine Rede. Diese kann weder mit haussa *ci* «essen» noch mit sumer. *esi* «Mahlzeit» verglichen werden.

14. Bas. *irin, urun* «harina» ist ein bekanntes Lehnwort und hat weder mit den zitierten berberischen Wörtern noch mit franz. *brin* etwas zu tun.

20. Bask. *ur* «Wasser» hat mit griech. *hudôr* usw. nichts zu tun.

22. Bask. *mama* «Wasser» ist ein Wort der Kinderprache, also nicht vergleichbar mit ägypt. *mw* ds.

25. Bask. *molko, alko* usw. bilden eine grosse interessante Wortfamilie, die hier gar nicht untersucht wird. Damit hat alb. *ardi* usw. nichts zu tun.

27. Die Zusammenstellung von bask. *dupa,* franz. *douve* usw. und bask. *kupa* ist in dieser Art ganz unnütz.

28. Bask. *su* «Feuer» hat nichts mit ägypt. *sf* «kochen, brennen» usw. und auch nichts mit den anderen zitierten Wörtern, die hier gar nicht untersucht sind. Der Vergleich mit ägypt. *krs'* «Sack, Bündel» und anderen Wörtern ist müssig.

16. Das Lehnwort bask. *debantal* usw. «tablier» kann unmöglich mit berberischen Wörtern verglichen werden.

IX. 1. Die germanischen Wörter nhd. *Ast* usw. haben mit lat. *stamen* nichts zu tun.

3. Das Lehnwort bask. *iru* «hilo» und Varianten hat mit akkad. *pillum* «Flachs» nichts zu tun.

4. Das Lehnwort bask. *ile* usw. «Haar» gehört nicht zu griech. *oulos,* lat. *vellus* usw.

10. Bask. *zarako,* das VIII 7 mit ganz anderen Wörtern zusammengestellt wird, wird hier mit berberischen und anderen Wörtern, darunter lat. *hircus* (!) verbunden, mit denen es auch nichts zu tun hat.

X. 4, 5, 6. Die baskischen Wörter für «Ruder, Deichsel, Angel»

sind entlehnt, also keineswegs mit ägyptisch-koptischen Wörtern vergleichbar.

XI. 8. Das Lehnwort bask. *orma* «Wand» usw. hat weder mit lat. *murus* noch mit haussa *rami* «Stadt» etwas zu tun.

10. Bask. *makur* «krumm» usw. hat nasales Präfix und kann unmöglich mit den zitierten berberischen und lateinisch-griechischen Wörtern verbunden werden.

14. Bask. *beri* und lat. *aperire* haben miteinander und mit berb. *taggurt* wirklich nichts gemein.

16. Das Lehnwort bask. *zarratu* gehört nicht zu berb. *asaru* «Schlüssel».

25. Got. *baurgs* «Burg, Stadt» kann weder mit gall. *briga* noch mit sard. *nuragh* (sic) verbunden werden.

XII. 1. Bask. *goren* «höchste» hat mit kymr. *goren* «beste» und griech. *makros* usw. nichts zu tun. Bask. *-en* ist doch das bekannte Suffix!

4. Lat. *templum, fanum* und *nemus* miteinander zu vergleichen ist bare Willkür.

XIII. 1. Bask. *ezagun* und *zugur, zuhur* sind verschiedene Wörter, die miteinander nichts zu tun haben, damit hat auch sumer. *zu* «wissen» nichts zu tun, um von den anderen hier verglichenen Wörtern zu schweigen.

4. Bask. *gura* hat weder mit got. *frijon* «lieben» noch mit ägypt. *mrj* noch mit griech. *eramai* etwas zu tun.

5. Got. *kisan* «wählen» existiert nicht, es gibt nur got. *kiusan* «prüfen, erproben», das nichts mit berb. *kisan* «wollen» usw. zu tun hat.

6. Bask. *iraatsi* und *irakurri* sind ganz verschiedene Wörter, die weder miteinander noch mit got. *runa* «Geheimnis» usw. und anderen hier zitierten Wörtern zu tun haben. Es werden hier mehr als 10 Wörter zusammengestellt, die gar nichts miteinander gemein haben.

7. Bask. *oiu* und *ipoi* sind formal und semantisch ganz verschiedene Wörter, die miteinander nichts zu tun haben, auch nicht mit griech. *poieô* «machen».

XIV. 10. Bask. *sal-du* kann nicht mit germanischen Wörtern, engl. *sell* usw. verglichen werden, auch nicht mit berb. *enz.*

XVI. 7. Bask. *sorta* «Last» kann weder mit sumer. *il* «heben, tragen, bringen» noch mit kopt. *ale* «steigen» verglichen werden.

8. Bask. *goa-n* «gehen» hat mit ahd. *gân* «gehen» nichts zu tun, ebensowenig mit den zitierten ägypt., kopt., berb. Wörtern.

10. Das Komparativsuffix bask. *-ago* hat mit lat. *augere* usw. nichts zu tun.

15. Bask. *egin* hat mit lat. *agere* nichts zu tun.

XVII. 1. Bask. *egur* «Brennholz» gehört nicht zu berb. *agellu* «Busch».

5. Bask. *are* usw. «Sand» gehört nicht zu bask. *ondar* und auch nicht zu bask. *sar*: das alles sind ganz verschiedene Lehnwörter.

12. Bask. *burdin* «Eisen» wird hier isoliert, ohne dass seine grosse Wortfamilie untersucht würde, und ganz irrig zu lat. *raudus*, altbulg. *ruda* usw. gestellt, dagegen in Nr. 13 zu ganz anderen Wörtern (kopt., akkad. usw.), alles sich widersprechende Ungereimtheiten.

14. Das in Nr. 13 zu bask. *burdin* verglichene akkad. *parzillu* «Eisen» wird hier mit dem bekannten Lehnwort bask. *altzeru* in ganz törichter Weise zusammengebracht.

XVIII. 25. Bask. *iratze* gehört weder zu gall. *ratis* noch zu lat. *filix* noch zu ahd. *farn* «helecho»: eine groteske Art von Vergleichen.

XIX. 2. Bask. *otso* «lobo» hat mit agypt. *wns* nichts zu tun.

5. Bask. *erbi* und lat. *lepus* haben miteinander nichts zu tun: die beiden letzten Vergleiche sind geradezu lächerlich und die sicheren Ergebnisse der Baskologie völlig missachtet.

XXII. 2. Es ist ein Nonsens, kopt. *sol* «Docht» mit griech. **selasnâ* «Mond» zu vergleichen.

3. Kopt. *eial* «Spiegel, Glanz», bask. *il* «luna» und bask. *ilinti* «tizón» zusammenzustellen ist bare Willkür.

6. Bask. *izar* «Stern» hat mit lat. *stella* usw. nichts zu tun.

7. Das bekannte Lehnwort bask. *zeru* «Himmel» kann nicht mit haussa *sarari* «klarer Himmel» verglichen werden.

9. Jeder, der nur eine elementare Kenntnis des Baskischen hat, sieht ein, dass bask. *-zki* in *igu-zki* «Sonne» nicht verglichen werden kann mit haussa *iska* «Wind» oder altnord. *sky* «Wolke».

Und so geht es immer weiter. Das Gesagte mag genügen. Man könnte noch unzählige Irrtümer aus diesem endlosen Wirrwarr anführen. Sapienti sat. Man muss bedauern, dass ein solches Buch, das ein indiskutables Machwerk ist, in Salamanca hat erscheinen können. Man muss aus menschlichen Gründen die groben Angriffe gegen einen Gelehrten wie E. Zyhlarz bedauern. Andere wirkliche Forscher versuchen in jahrelanger, jahrzehntelanger unablässiger mühevoller Arbeit die Wissenschaft zu fördern und dann kommt eine ganz wertlose und sinnlose

Publikation, die in den Händen von Leuten, die den Dingen fernstehen, entsetzliches Unheil anrichten kann, eine Publikation ohne jede Kenntnis der Sprachen, mit denen sie arbeitet, ohne Bewusstsein der einfachsten elementarsten Notwendigkeiten wissenschaftlicher Arbeit. Man muss gestehen, dass einen bei solcher Lektüre das Grauen und die Verzweiflung packt, man muss sagen: wie schade um die Zeit, Mühe, Arbeit und Kosten.

K. BOUDA

PROBLEMAS HISTORICOS GUIPUZCOANOS EN LA VIDA DE SAN IGNACIO, por *Fausto Arocena*. Publicaciones de la Excelentísima Diputación de Guipúzcoa. San Sebastián, 1956.

No podían faltar en este año ignaciano, en el que se cumple el IV Centenario de la muerte del glorioso guipuzcoano, la aportación conmemorativa de la Diputación Provincial ni la del cronista de la provincia don Fausto Arocena. Y, en efecto, ha patrocinado aquélla en su colección editorial, un nuevo libro, «Problemas históricos guipuzcoanos en la vida de San Ignacio», del que es autor don Fausto. El título del libro y el nombre del autor nos dicen mucho del contenido de la obra. Todos sabemos del extraordinario interés que el Sr. Arocena pone en los problemas históricos de la provincia, cualesquiera que sean, y del cuidado exquisito con que trata de estudiarlos, y de resolverlos, cuando es posible. La vida del Santo fundador, tan traída y llevada, por el relieve de su singular personalidad, guarda aun, como en un cofre oculto, varios puntos no dilucidados lo suficiente: la ascendencia materna del santo, la fecha de su nacimiento, sus pecados juveniles y otros muchos, claro está. Al Sr. Arocena le turbaban y le siguen turbando sin duda, algunos de ellos en su insaciable espíritu de investigador. Y con el fervor, muy ardoroso y encendido, pero que no le nubla un momento su ponderado y religioso sentido crítico, los ha cogido entre las manos, les ha dado vueltas y vueltas hasta descubrirles, cuando ha sido posible, el punto exacto del que partía la verdad. La argumentación es tan sólida en algunos que parece quedan resueltos para siempre. Hay

otros sobre los que sólo es posible conjeturar, aun en hipotesis razonadas, porque Dios no ha querido que sean visibles a nuestros ojos y en éstos, Arocena, siempre prudente, se limita a conjeturar. Pero lo hace de forma tan lógica y racional que hace pensar que si algún día se disipa la niebla que los encubre, no nos descubra nada nuevo porque el Sr. Arocena lo había supuesto ya.

M. C.-G.

LA TEORIA DEL SUSTRATO Y LOS DIALECTOS HISPANO-ROMANCES Y GASCONES, por *Fredrick Jungemann*. Editorial Gredos. Madrid, 1955.

La teoría del sustrato, es decir la explicación de algunas modalidades de lenguas que como el latín han desplazado a otras por rasgos de la lengua que han sustituído, ha nacido, como dice A. Martinet, de la natural curiosidad humana que difícilmente puede conformarse con la mera descripción de los hechos sin indagar las causas. Y no ha estado lejos de ser la única tentativa de explicación con pretensiones de validez científica para los cambios fonéticos hasta años recientes.

Ciertos aspectos de la evolución de los sonidos latinos comunes al romance occidental o muy extendidos por él, con una extensión que recuerda la del occidente europeo poblada con mayor o menor intensidad por celtas de una parte, y cambios muy característicos comunes al castellano y al gascón por otra han dado lugar a que se propusieran explicaciones basadas en el sustrato céltico o ibero-vasco. Algunas de estas explicaciones han contado con la más decidida adhesión de eminentes lingüistas y han sido rechazadas no menos enérgicamente por otros. El examen global a que se someten ahora en este libro los distintos intentos de la aplicación de la teoría del sustrato a los cambios fonéticos atestiguados en los dialectos románicos de esta zona no podía, por tanto, ser más oportuno.

Es difícil, por no decir imposible, resumir el contenido de una obra que es a su vez, en buena parte, un conciso resumen de

datos, opiniones y argumentos de todo orden. Su plan, sin embargo, es muy claro. La introducción comprende la relación de observaciones modernas sobre particularidades de pronunciación de comunidades bilingües o que han abandonado recientemente su lengua vernácula (inglés de Irlanda, francés de Bretaña, español de América), es decir de comunidades donde por decirlo así la influencia del sustrato se manifiesta delante de nuestros ojos (por desgracia, todos nos hemos ocupado más de lanzar hipótesis sobre el pasado que de observar los hechos presentes), la exposición de los principios funcional-estructurales, un resumen de lo que se sabe acerca de lenguas y pueblos preromanos de la Península Ibérica y de Gascuña, así como de la romanización de estos países. A continuación viene la parte fundamental del libro, el estudio de los problemas debatidos, con arreglo a un plan uniforme: planteo de la cuestión, enumeración de los datos pertinentes, exposición de las hipótesis sustratistas, su crítica y conclusiones del autor.

Los problemas discutidos son: 1) la *s* ápicoalveolar hispanogascona atribuída a influencia ibero-vasca (cf. el fonema vasco que escribimos *s*), 2) las vocales nasales del gallego-portugués y del gascón que se han supuesto debidas al sustrato celta, 3) la sonorización de las oclusivas sordas latinas en posición intervocálica en los dialectos hispano-romances y en gascón relacionada con la lenición céltica, 4) la palatalización de *ll, l-, pl- fl-, cl-, nn* y *n-* atribuída a distintos sustratos, 5) la pérdida o transformación de *n* intervocálica latina en gallego-portugués y gascón, relacionada con hechos similares vascos, 6) el cambio *kt* > *yt* en romance occidental que se ha supuesto debido a influjo céltico, 7) la conservación de las oclusivas sordas intervocálicas latinas en bearnés y alto aragonés, donde naturalmente no ha dejado de llamar la atención la coincidencia con el tratamiento de esas consonantes en los préstamos del latín al vasco, 8) fenómenos de asimilación de los tipos *mb* > *m*, *mp* > *mb* en el Norte de España y en Gascuña con distintas explicaciones, 9) la vocal protética ante lat. *r-* en gascón e hispano-romance, rasgo atribuído a influencia vasca, 10) la analogía entre el sistema vocálico castellano (y el del leonés y aragonés) y el vasco, 11) el ensordecimiento de las antiguas sibilantes sonoras castellanas entre el siglo XVI y XVII, y la extensión ulterior del fenómeno, atribuído por Martinet a influencia vasca, 12) la confusión de *b* y *v* y la existencia de una serie sonora oclusivo-fricativa en gascón e hispano-romance coincidentes con hechos vascos y 13) el tan

discutido problema del paso de *f* a *h* en castellano y en gascón.

Antes de resumir sus conclusiones, el autor se cuida de sentar explícitamente las premisas en que las basa. Las condiciones que a su juicio se han de exigir para considerar justificado un intento de explicación por la teoría del sustrato son cuatro (p. 418), que por su importancia copiamos íntegramente: «(1) Que existiera en la lengua de sustrato cierto rasgo o sistema con el cual el fenómeno en cuestión pueda concebirse en relación directa o indirecta, de acuerdo con principios estructurales. (2) Que el fenómeno no pueda explicarse únicamente por factores internos. (3) Que la comunidad a cuya lengua pertenece el fenómeno hubiera sido anteriormente bilingüe durante largo tiempo. (4) Que esa comunidad, durante el período de bilingüismo, hubiera estado alejada y aislada de la influencia metropolitana, o que hubiera gozado por sí misma de prestigio». Pero si no está probado el bilingüismo prolongado u otras circunstancias favorables, o si el fenómeno se puede explicar por factores internos sin recurrir a los exteriores, entonces debe reservarse el juicio hasta que aumente nuestra información o hasta que sepamos más de cómo cambian las lenguas.

Daremos antes que nada un resumen de las conclusiones a que ha llegado Jungemann. De los fenómenos examinados, sólo para uno, el primero, le parece del todo improbable la explicación sustratista. No cree tampoco que haya relación directa entre las vocales nasalizadas del gallego-portugués y del gascón, aunque pudieran ser manifestaciones de un proceso más general atribuible al sustrato céltico. En cuanto a las semejanzas fonéticas de las vocales castellanas y vascas, le parece que, dada la coincidencia de los sistemas fonológicos y en particular vocálicos, las diferencias están más necesitadas de explicación que las semejanzas.

De los restantes, cuatro (nuestros números 3, 4, 5 y hasta cierto punto 6) pueden explicarse como resultado de un proceso de lenición, sea por influencia céltica o, con reservas, independientemente de ella, no siendo tampoco imposible una solución de compromiso. Finalmente, pueden haber tenido su origen en una etapa de bilingüismo euskaro-latino o euskaro-romance, más o menos directamente y con distintos grados de probabilidad, los siete últimos fenómenos. En todo caso, los testimonios históricos probativos de que existiera una situación socio-lingüística favorable para que se ejerciera la supuesta influencia vasca

son mucho más abundantes para el Norte de Castilla la Vieja que para Gascuña.

Las conclusiones del autor no serán sin duda aceptadas sin discusión, lo que debe considerarse como beneficioso. Como persona no adscrita a ninguno de los bandos, no voy a iniciarla en esta reseña. Si algo queda en claro en este libro es que una explicación por la teoría del sustrato difícilmente puede cumplir los requisitos necesarios —y estoy plenamente de acuerdo con los señalados por Jungemann— para que sea considerada satisfactoria y no ofrezca fundamento para graves objeciones. Esto, aparte de nuestro desconocimiento de las condiciones reales de los contactos de lenguas, acaso sólo se deba a la deficencia de nuestra información sobre el pasado de los países en cuestión, pero esta deficiencia irremediable tiene que pesar gravemente sobre cualquier hipótesis sustratista.

La exposición y crítica de las hipótesis en este libro es, a mi entender, imparcial en lo posible. Claro que el autor no oculta su adhesión a los principios funcional-estructuralistas, ni podía hacer otra cosa. Señalemos que una de las condiciones impuestas por él a toda hipótesis de este género condena a cualquier explicación por la lengua de sustrato a una irremediable provisionalidad. Si es necesario, en efecto, que el fenómeno no pueda explicarse por factores internos únicamente, podremos decir en un momento determinado que tal cambio no ha sido explicado de hecho par nadie a base de factores internos, pero será imposible demostrar que no pueda ser explicado de esa manera en el futuro, por más improbable que nos parezca esa eventualidad.

Dejando a un lado las conclusiones, el libro posee, y en grado eminente por cierto, cualidades indiscutibles. La información, copiosísima y heterogénea por su origen, ha sido valorada con un extraordinario sentido crítico y aparece dispuesta en una perfecta ordenación. Para cuantos nos ocupamos, de uno u otro lado, de la historia de los sonidos en ese territorio constituye un repertorio de noticias de extraordinaria utilidad. Estamos ya muy lejos, gracias a la nueva escuela, de la época en que se podía hacer la historia de los avatares de lat. *n* por ejemplo sin decir una palabra de lat. *nn*. Y estamos también muy lejos de cuando vivíamos felices, encerrado cada uno en nuestro pequeño dialecto o variedad, sin ocuparnos del resto del mundo, cuando se sentía tanto horror a pasar a otra lengua no estrechamente emparentada, aunque fuera contigua en el espacio, como a lanzarse sin paracaídas al espacio. La escala espacial ampliada a

que nos someten cuantos trabajos llevan directa o indirectamente la inspiración de A. Martinet nos obligan a un ejercicio acelerado que, aun a costa de renunciar a hábitos cómodos, nos resultará en definitiva muy saludable.

En lo que sigue, sin la menor intención de modificar en uno u otro sentido las conclusiones del autor, quiero presentar o discutir algunos datos que, de cerca o de lejos, pueden tener relación con el planteamiento de las cuestiones. Diré además, aunque no sea en realidad necesario, que la crítica, si la hay, no va dirigida al autor en primer término, sino a los especialistas en cuyas conclusiones ha fundamentado su estudio.

En la página 203 se lee que «la resistencia contra *n* intervocálica en vasco es un fenómeno muy distinto de la pérdida o transformación de *n* lat. intervoc. en portugués, gallego y gascón». Schuchardt, cosa no infrecuente en él, aportó en esta ocasión a la confusión de una cuestión clara de fonología diacrónica no un grano de arena, sino un ingente peñasco, que por lo visto sigue todavía obstruyendo el camino. Sobre esto no puedo ahora más que hacer unas breves observaciones, por desgracia en tono dogmático: tal vez se me excuse de ello por haber tratado y tratar todavía de fundamentarlas en otros trabajos, publicados, en prensa o en preparación.

1) El proceso de pérdida de *n* en esa posición ha sido en vasco, si nos atenemos a los resultados, extraordinariamente parecido, incluso en el detalle, al que ocurrió en gallego: pérdida o modificación entre vocales, conservación en posición final y ante consonante. Los fundamentos de esta afirmación, cuya enumeración podría prolongarse indefinidamente, pueden clasificarse como sigue: a) pruebas procedentes de la comparación de las distintas variedades vascas (bastaría en rigor con la comparación interna dentro de una misma variedad), b) del estudio de los préstamos latino-románicos, 3) del cotejo de las formas oficiales o romances de nombres de lugar y de persona con sus correspondientes vascas. Sobre *Aceari* y el patronímico *Acearíz* en particular ya reunió abundante documentación navarra A. Luchaire, *Revue de Linguistique et de Philologie comparée* 14 (1881), p. 154, a partir del siglo x. Ese nombre, sea dicho incidentalmente se continúa en el nombre vasco del zorro *azeari, azari, azeri*, etc., designación que hoy creo procedente del antropónimo, y no viceversa, como fr. *renard*, alav. *garcía*, etc.

2) Las conclusiones que se sacan de las observaciones de S. de Altube (p. 195 s.) son claramente excesivas. El vasco no tiene

la menor «repugnancia» ni a la *n* intervocálica ni a la *n* explosiva. No cabe la menor duda de que «hermano» ha de ser palabra corriente en cualquier lengua: pues «hermano» se dice *anai(e), anaia,* sin que a nadie se le atragante la palabra. Y, «cuando se añaden sufijos a palabras acabadas en *n*» (p. 197) la *n* se conserva perfectamente entre vocales: *gizona* «el hombre», *eguna* «el día», etc. etc. son comunes, en lo que respecta a *-n-*, a todas las variedades vascas.

3) La interpretación más aproximada de los hechos vascos es la de Meyer-Lübke en su artículo publicado en la *RIEV*. De los ejemplos citados por Altube, *garaŭ* y *garaun,* etc. se explican más o menos como gall. *grao, grau* y *gran,* etc. (A. Couceiro Freijomil, *El idioma gallego,* 114), *Gerrinke* por *Gernika* (como *Zorrontza* por *Zornotza*) no es más que la evitación por metátesis de un grupo consonántico poco frecuente, y casi todos los demás (como los que cita Gavel de *emain* por *emanen,* etc.) no son más que casos clarísimos de disimilación (o asimilación) de nasalidad, que son con toda probabilidad recientes: por Guernica (en Navárniz) se llama *Meata* a *Mendata,* pero lo reciente de la pérdida disimilatoria se ve claramente por las vocales en hiato, pues a *Arteaga* llaman *Artia.* No es seguro para terminar, que *Berrando* sea el continuador de *Fernando* y no el de un ant. *Ferrando.*

4) No sé qué razones tenía Meyer-Lübke para pensar que en aquit. había *n* intervoc. (p. 260), pero las que yo tengo son las mismas que se pueden tener de cualquier hecho fónico de una lengua que sólo se conoce por inscripciones más o menos insuficientes. En los epígrafes de época latina se escribe por ejemplo *Seni- (Senicco, Seniponnis* gen., *Senitennis* gen., *Senixsonis),* siempre con una *n,* cuando *nn* es tan frecuente y se escribe normalmente, como se ha visto, para indicar la nasal final de tema ante desinencia latina. Añadiré que, a mi entender, aunque no es éste momento de intentar llevar a nadie esta convicción, *Seni-* se continúa en el vasc. *sehi segi, se(i)ñ* (ant. vizc. *sei*) «niño, criado».

5) El suletino y el roncalés modernos tienen vocales nasales. De su valor fonológico no puedo dudar cuando veo que en ronc. por ejemplo *(x)aî* se distingue de *(g)ain* y *(ard)áû* de *(z)aun.* Hay además, aparte de lo que se deduce de particularidades gráficas, testimonios absolutamente explícitos (Garibay y Madariaga) de que el vizcaíno del siglo XVI tenía vocales nasalizadas y distinguía *mîa* «la lengua» de *mina* «el dolor», por ejemplo. Ya probablemente en la breve lista de palabras de la *Guía del pere-*

grino del siglo XII la *-m* de *ardum* «vino» representa una vocal de esa clase, y *araign* «piscem», muestra por lo menos la nasal palatal resultante del cierre exagerado de la vocal nasalizada (gall. *viño*, etc.).

6) Es lástima que la existencia de vocales nasales en vasco y su escasa permanencia no se haya puesto en relación con el hecho de que tampoco en vasco se ha perdido *-n*. Esta lengua se alinea así claramente con el gallego, frente al portugués.

7) La coincidencia con los procesos romances citados es tanto más notable cuanto que la pérdida o transformación de *n* intervoc. vasca *no es más que un aspecto de un proceso de lenición que ha transformado l en r en la misma posición, siendo continuadas n y l por las antiguas "fuertes" *L y *N.*

Como esta proposición puede parecer, aunque no lo es, desorbitada, me limitaré ahora, refiriéndome para más detalles a trabajos que irán apareciendo, que lat. *ll* y *nn* en los préstamos han sido reducidos, como todo el mundo reconoce, a *l* y *n*: vasc. *an(h)oa* < *annona*, vasc. *-elu* < *-ellu*, etc. Y como hay algunos casos de *n* intervoc. vasca común a todos los dialectos (el ya citado *anaia*, cf. *Annaya* en documentos medievales, *arrano* «águila», etc.) y muchos de *l (il)h)un* «oscuro», *ol(h)a* «cabaña de pastor, ferrería», en documentos medievales *Olha-*, *Olla-*), parece razonable postular la existencia anterior de esas *L* y *N*, fuertes más que geminadas, que en territorio tempranamente romanizado se convirtieron en *ll* y *ñ* palatales: *Zavalla*, *Quintanapalla*, doc. *Quintana de Apalla*, vasc. *zabala*, *apala*, con artículo, etc.

No se ha detenido ahí el proceso. Un dialecto vasco, el suletino, ha llevado al último extremo un fenómeno que ha empezado a manifestarse en otros. A consecuencia de la pérdida de *r* entre vocales (y de su paso a *d* tras diptongo en la variedad descrita por Larrasquet: *apáidü* «comida en general» *héida* «feria», etc) no posee en la actualidad más que una sola vibrante. Por cierto que valdría la pena comprobar sobre testimonios suletinos la validez del postulado que sostiene que la simplificación de geminadas o fuertes tiene que notarse ya en los textos antes o al mismo tiempo que la transformación de las consonantes simples o lenes debida a su presión. Mi experiencia personal en el habla de Rentería donde la debilidad y pérdida frecuente de *r* no encuentra paralelo en la pronunciación de *R* y el testimonio de un texto como la lista de pueblos alaveses de 1025 (*Cart. de S. Millán de la Cogolla, n.º* 91), donde se escribe *Padura* < *padule*, *Borin(ivar)* < *molinu*, *Huri-*, cf. hisp. ant. *Ili-* (por

desgracia falta un ejemplo seguro de ant. *-n-*), y por el contrario, sin excepción, *-ellu (Angellu, Burgellu, Gaztellu), Erretanna,* actual *Retana,* etc., me hace dudar de su validez.

Las consonantes fuertes que postulo, se dirá acaso, podrían ser el resultado de la reducción de antiguos grupos consonánticos. No creo que esto afecte al problema con tal de que, en la época a que nos referimos, fueran efectivamente consonantes fuertes opuestas a las lenes correspondientes como vasc. *R* a *r.* No estará de más señalar, a este respecto, que, aparte de testimonios más dudosos por su carácter no común y por tanto reciente *(anbildu, linburtu / amildu, limurtu,* sul. *A(r)améltze* = *Les Arambeaux,* en 1475 *L'Arambeus,* etc.), el vasco común *seme* «hijo» comparado con el aquit. *Sembe-* nos proporciona una fuerte presunción de un cambio vasco antiguo *nb* > *m,* lo que permite pensar que un cierto número de *m* entre vocales tienen ese origen. Añádase que en los nombres ibéricos del bronce de Ascoli *(CIL I²* 709, año 90 a. C.) hay ejemplos claros de esa reducción *(Adimels, Sosimilus)* que acaso no sean enteramente imputables a los italianos que los copiaron y grabaron.

Es posible también que el vasc. *il(h)un* «oscuro» continúe, como se ha sugerido varias veces, el ib. *ildun,* en el bronce de Ascoli *-illun.* Es en todo caso seguro que lo que se escribe *ld* en escritura ibérica aparece como *l* en textos e inscripciones en griego o latín, tanto hispánicos como aquitanos: así *Ilduro* en las monedas e *Iluro* en alfabeto latino a ambos lados de los Pirineos.

No parece que *nd,* salvo casos recientes, se haya reducido en vasco a *n,* pues es razonablemente seguro que el aquit. *Andere* es inseparable de vasc. *and(e)re* «señora, mujer».

Algunas observaciones más para terminar brevemente este tema. No es exacto (p. 177) que *l'* y *ñ* (procedentes de *ny, ly,* etc) de los préstamos romances no estén representados por *ll* y *ñ* vascas: cf. sul. *máñü* «baño», *zeñü* «señal, campana», *óllo* «gallina» *(oilo,* en alguna zona, es, como ya vió Gavel, el resultado de una despalatalización posterior), etc.

¿Es seguro que el tratamiento de *nn* haya sido *ñ* en alto aragonés? (p. 165). Aunque en la toponimia de esa zona *peña* parece general, es más frecuente *kapana* que la forma con nasal palatal (Elcock, *De quelques affinités* 85 s., M. Alvar, *Toponimia del alto valle del río Aragón,* Zaragoza 1949, 70). W. D. Elcock llegó incluso a pensar más tarde en una reducción de *ll* a *l* tanto entre vocales como en posición final («The Evolution of *-ll-* in the Aragonese Dialect», *Primer Congreso Internacional de Pire-*

neistas, Zaragoza 1950, p. 16 de la separata), aunque los ejemplos probativos que aduce son pocos y uno por lo menos no parece haber sido interpretado correctamente (vid. Alvar, *op. cit.* 78).

No me siento inclinado a aceptar incondicionalmente la afirmación del autor, al hablar de las consonantes vascas «diminutivas», esto es mojadas (p. 177, vid. también 82 y 327), de que «el hecho de que estos sonidos vascos se usen sobre todo como sustitutos de otros fonemas en los diminutivos, indica que no puede hacer mucho que son fonemas». El hecho de que *x* forme parte de un sistema, —marginal, expresivo o lo que se quiera, pero sistema— debe contribuir a su estabilidad, y, en efecto, *x* y el sistema de que forma parte son, a lo que sé, comunes a todos los dialectos vascos, lo que ya debe hacernos dudar de su introducción reciente, y su valor expresivo y su permanencia no parecen estar en peligro en ninguna parte. Añádase que, antes de la introducción de préstamos romances y de las palatalizaciones secundarias en ciertos contextos, el contraste entre consonantes mojadas y no mojadas hubo de ser sentido más intensamente que ahora. Añádase también que, al menos en guipuzcoano y en una zona alto-navarra, *x* se ha cambiado efectivamente en *j* española, y sin embargo sigue existiendo, cosa que, según algunos tratadistas, no puede ocurrir. Es decir, el cambio ha afectado a todos aquellos casos en que no era sentida como expresiva, lo que parece buena prueba de su capacidad de permanencia. No será ocioso finalmente observar que en ninguna parte, que yo sepa, se ha confundido con *s*, aunque los observadores extraños parecen considerarlo afin tanto desde el punto de vista articulario como auditivo: lo que se ha confundido en Vizcaya y Guipúzcoa han sido *s* y *z*.

Evidentemente no hay necesidad de postular una *f* fricativa, bilabial o labiodental, entre los sonidos del protovasco, pero su antigüedad comprobada parece mayor que la que se indica. Por ejemplo, más de 500 años antes de Dechepare, en 1025, aparece *Naffarrate* en Alava, actual *Nafarrate, y nafar* «navarro» y *Nafarroa* «Navarra» han debido ser formas comunes a juzgar por los textos antiguos. Las observaciones de Azkue y Menéndez Pidal (p. 379 y 381) de que «hay todavía» vascos que tienden a pronunciarla como *p* suponen algo que no está demostrado, a saber: que esa pronunciación era mucho más general en otros tiempos. Los textos, repito, parecen probar lo contrario, pues en ellos *f* es mucho más general que hoy en casos en que ninguna

preocupación etimológica podía pesar: *afari* «cena», *ifiñi* «puesto», etc. Copio aquí por su interés lo que Añíbarro escribía a Moguel a fines del siglo XVIII después de leer el *Peru Abarca* del último, y cuyo conocimiento debo a la amistad del P. Luis Villasante: «Cada vez achico Vmd. mas el bas*cuence* de Marquina »después de significar las inconexiones de mutaciones de o en »*u*, *e* en *i*, *uba*, y *ija* añade Vmd. que en Marquina no aciertan »a pronunciar la f, y que se borre del alfabeto bascongado, y »nuestros escritores sucesores si se conforman con esta regla »yran escriviendo *pedea*, *pielac*; *pina*, etc. Es comunísimo su uso »en toda Bizcaya; usan de *f* en Navarra y Francia, y Guipúzcoa »ha pegado la *p* a Marquina como también otros términos que »anoto arriba.» Esta práctica, que no sigue el guipuzcoano Ochoa de Arin a principios de ese siglo, puede muy bien ser una innovación reciente.

Hay diversidad de opiniones acerca del tratamiento vasco de *f-* latina en los préstamos más antiguos: Gavel, y con él Meyer-Lübke, se inclina por *b-*, conservada en la mayoría de los casos, mientras que Martinet piensa que los vascos la repodu cían inicialmente por su oclusiva bilabial fuerte, aspirada en posición inicial, que representaré en adelante por *p*, que se debilitó sucesivamente en una fricativa bilabial sorda y en *h*. Dudo mucho que del examen directo de los préstamos se puedan obtener conclusiones definitivas, pero dentro de la hipótesis básica de Martinet cabe preguntar: ¿la lengua vasca tenía *p-* en la época más antigua de contacto con el latín?

Las razones que me mueven a hacer esa pregunta son las siguientes. En primer lugar, el mismo Martinet ha señalado que la frecuencia de *p* en posición interior es sensiblemente menor que la de *t* o *k* en palabras vascas no sospechosas de ser de introducción reciente. Por otra parte, el ibérico, es decir el conjunto de textos indígenas del levante español, no estaba acaso muy estrechamente emparentado con el vascuence, pero al parecer su sistema fonológico no era muy distinto del que podemos suponer para el vasco de entonces. Y, aunque la escritura ibérica no distingue oclusivas sordas de sonoras, poseemos algún texto en escritura griega —dos bastante extensos— y en ellos falta *p* complemente. En el bronce de Ascoli *p* aparece claramente como variante de *b*: *Estopeles*, frente a *Beles*, *Umarbeles*.

El aquitano, por el contrario, estaba muy cerca del vasco, y su testimonio, por fragmentario que sea, es tanto más valioso. En nombres de divinidades y personas de la Aquitania —me aten-

go a la lista de Seymour de Ricci, *Revue Celtique* 24 (1903), 71 ss.— *b-* es extraordinariamente frecuente, pero *p-* sólo aparece en tres nombres: *Pelopsis* gen., *Piandosponnius* y *Priamus*. Seymour de Ricci sospecha, y no le falta motivo, que el primero y tercero pueden muy bien ser nombres de origen griego, como *Rhe*[*a*], el único caso de *r-*. Añádase que otra vez *p* aparece en interior de nombre pero inicial de morfema como variante de *b-*: *Seniponnis* gen., frente a *Bonbelex*, *Bontar*, etc., como vasc. *-pe* frente a *be(h)e* «parte interior» o *supazter* frente a *bazter* «rincón». En esas condiciones se puede dudar de que la oclusiva fuerte labial vasca fuera un sonido suficientemente frecuente en posición inicial para que fuera adoptada como equivalente de lat. *f-*, aparte de que, por el mismo carácter de la oposición entre las dos series de oclusivas vascas antiguas donde la sonoridad parece haber desempeñado un papel secundario, la lene vasca, oclusiva o fricativa según los contextos, podía considerarse como más próxima a un fonema fricativo.

En la pág. 151 (vid. también 182 y 203) se considera que las oclusivas sonoras geminadas *bb*, etc., confluyeron en todas partes con sus correlatos simples. La cuestión, dada la escasez de éstas en posición medial de morfema señalada por el autor, puede parecer un poco académica, pero hay señales de que en alguna parte pudieron confluir con las sordas correspondientes. Así en préstamos vascos característicos (*zapatu* «sábado» que se extiende por el Sur hasta bien dentro de Navarra, etc.), y también en otras partes: cf. *abbat* en el Cantar de Mío Cid, donde *bb* representa según Menéndez Pidal *b* oclusiva, es decir el reflejo normal de lat. *p* entre vocales, y la variante hispánica *apate* (Corominas, *Diccionario crítico etimológico de la lengua castellana*, s. v. *abad*, con referencias a Menéndez Pidal, *Orígenes*). No sólo hay *aphatia* en vasco suletino, sino que dos lugares del valle de Aspe llevan el nombre *Appatie*. En una voz cuyo origen árabe tenía sonora y enfática geminadas (Corominas, *op. cit.*, s. v. *aldrán* y *rabadán*), el alto aragonés, como el vasco roncalés, tiene dos sordas: *repatán* «zagal» en varias localidades (Elcock, *De quelques affinités*, 57 nota).

Acaso no resultará innecesario señalar que en la zona bearnesa de conservación de las oclusivas sordas intervocálicas se han sonorizado sin embargo las sibilantes. Es necesario insistir en que los dos dialectos vascos en contacto directo con la zona bearnesa que sonoriza tras nasal, *l* o *r*, y con el alto aragonés, el roncalés y el suletino, no han sonorizado las oclusivas en esa

posición. En interior de palabra, ningún dialecto vasco, ni siquiera el alto-nav. de Elcano, ha sonorizado tras *r*.

A propósito del grupo *kt*, *Rectugenos* parece estar atestiguado como *retugeYo* en una inscripción celtibérica (Gómez-Moreno, *Suplemento de epigrafía ibérica*, núm. 96, Tovar, *Léxico de las inscripciones ibéricas*), donde represento por *Y* el signo que sin duda está por una nasal y, en zona celtibérica, representa alguna vez *n* con toda seguridad. A. Castro, en su traducción anotada de la *Einführung* de Meyer-Lübke, 341 n. 2, señalaba que el fr. ant. *chaitif*, mod. *chétif*, prov. *caitiu*, muestra un tratamiento especial del grupo *pt*.

En la p. 141 s. se supone implícitamente que la pérdida de *p* en céltico es un aspecto del proceso general de lenición, lo que no se puede afirmar sin reparos. Véanse por ejemplo los de Martinet (*Economie des changements phonétiques*, 263 s.), quien termina diciendo que «no es imposible» establecer una relación entre el debilitamiento de *p* y los comienzos del proceso de lenición.

A título de consideración final quisiera decir que la onomástica personal de los siglos x y xi parece corroborar los testimonios favorables a una influencia vasca en zonas vecinas. Ciertos nombres de persona que parecen haber tenido en Vasconia su centro de irradiación o que, sea cual fuere su origen, dan muestras de deber, como *Orti*, su forma precisa al hecho de haber sido usados por gente de habla vasca, *praenomina* como *Annaya*, *Ama*, *Eita*, etc., han tenido una difusión que términos vascos comunes han estado muy lejos de conseguir. Si se piensa que puede tratarse de elementos «ibéricos» o «hispánicos» más bien que de específicamente vascos, lo que pudira ser cierto, no estará de más recordar que tienen correspondencia clara en términos vascos usuales, cosa que pocas veces ocurre con los supuestos «iberismos» conservados en los romances peninsulares.

Se observan algunas erratas. En palabras vascas, *gaztelo* por *gaztelu* en la p. 84, *singeru* por *aingeru* (p. 164), *Etxgue(n)* por *Etxague(n)*, *gizoña* en la p. 197 es un error, pero no sé por qué puede estar, *beghatu* por *beqhatu* (en la pintoresca grafía de Saroïhandy, p. 232); falta indicar en la p. 280 que *erris*, *irris* proceden del fr. *riz* y no tienen nada que ver con *rire*; *hago* por *phago*, p. 380. Decir que los demostrativos *kau* y *gau* se encuentran «en algunos puntos de Basse-Navarre» induce a error, sobre todo si se escribe Basse-Navarre a la francesa. En realidad, *kau* es roncalés y salecenco, variedad esta última que Bonaparte

unía al dialecto bajo-navarro oriental, y *gau* es aezcoano (variedad del bajo-nav. occidental según Bonaparte) y alto-nav. meridional. Geográficamente, todas son zonas de la Navarra Alta.

Aunque el dato está correctamente copiado, se nos permitirá señalar aquí que el sul. *püküllü* «hinojo» que Azkue dice haber tomado de Gèze es un fantasma: Gèze se escribe *puhullu*, es decir *pühüllü*.

Creo también que umbr. *iuenger* (p. 252) es una errata por el nom. pl. *iuengar*. Entre los indoeuropeistas españoles, dicho sea de paso, *umbro* me parece una denominación más generalizada que *umbrio*.

La traducción de esta obra, a un detalle de la cual acabo de referirme, es debida a E. Alarcos Llorach, y este nombre es garantía sobrada de perfección. Hay un detalle, sin embargo, que no puedo dejar pasar sin presentar reparos: no lo haría, si no nos afectara tan directamente. En la versión se emplea *eusquera* no sólo como sustantivo, sino también como adjetivo: *algunos eusqueras bilingües*, p. 86, por ejemplo. Concedo que *vasco* pueda ser término ambiguo, que *vasco-hablantes* sea bárbaro y que, ésta es ya una observación de Martinet, hace falta un término comprensivo que englobe no solamente la lengua vasca, sino también «los dialectos extinguidos que se hablaran primeramente en los alrededores del dominio vasco actual». Pero la solución que el señor Alarcos ofrece a estas dificultades me parece próxima a ser la peor de las soluciones posibles. Experimento un estremecimiento de horror, que no dudo que otros compartirán plenamente, ante la idea de que alguien me pueda llamar *eusquera*: el mismo que hubiera sentido Cicerón al oirse llamar *lingua latina*. Aunque sea un adverbio en su origen, como *romance* y *vascuence*, *euskera* es hoy sustantivo y, si se quiere usarlo en otra lengua, no debe dársele a mi entender un valor distinto al que tiene en la que designa: «vascuence, lengua vasca». El término vasco para «vasco-hablante» es *euskaldun*, *euskeldun*: acaso en castellano, si se busca un término cómodo, pudiera usarse con este sentido *vascongado* devolviéndole el que parece ser sentido original. Pero, para designar el grupo lingüístico del que el vasco actual es único superviviente, no veo razón para mudar el *eúskaro*, con *c* si se quiere, que emplea Martinet. Es palabra introducida en castellano y ampliamente usada por autores no vascos durante el siglo pasado. Y perdóneseme la viveza de esta observación que esta vez hago como parte interesada, no como neutral.

L. M.

BIOTZ-BEGIETAN. OLERKIAK (POESIAS VASCAS CON TRADUCCION CASTELLANA), por *Xabier de Lizardi*. San Sebastián, Industria Gráfica Valverde, S. A. 1956.

José María de Aguirre, «Xabier de Lizardi», nos dejó una obra no muy extensa, interrumpida por la muerte prematura, pero original y pura. Algunas de sus poesías líricas constituyen, para mí y para muchos, la cima más alta conseguida hasta hoy por la lengua vasca, y ello no supone desdoro para nadie. En esta segunda edición figuran casi todas las que formaban el primitivo *Biotz-begietan*, más algunos poemos póstumos seleccionados con acierto por Antonio M. Labayen. Van precedidas, como en la primera edición, del prólogo, tantas veces releído, de un verdadero poeta y verdadero amigo: «Orixe».

Ni diré, ni hace falta decir más, sobre Lizardi. En sus ilustraciones, el fino espíritu de Antonio Valverde ha conseguido, como sin duda buscaba, la más feliz acomodación al clima lizardiano, una verdadera congenialidad con la poesía que comenta.

Esta nueva edición, presentada con una bella sencillez, gracias a la traducción enfrentada página por página al original, acaso acierte a llevar al ánimo de personas que acostumbran proclamar la inexistencia de lo que desconocen que en lengua vasca se ha escrito por lo menos alguna poesía lírica auténtica, que en ninguna lengua ni en ninguna literatura es fruto demasiado abundante.

L. M.

GREGORIO DE MUJICA Y MUJICA, Monografía histórica de la Villa de Eibar, Zarauz, 1956.

Los eibarreses son una especia de Adelantados de Guipúzcoa, que se adelantan hasta la frontera provincial, haciendo honor a su adscripción al valle de Marquina, que viene de marca o límite; que se adelantan, con una recta interpretación del *eman da zabaltzazu*, a llenar el mundo de productos guipuzcoanos; que se adelantan al cultivo impreso de la lengua vernácula con la publicación de sus famosas ordenanzas municipales que, aun-

que resabiadas, no dejan de ser vascuence; que, finalmente, se han adelantado a lanzar una de las primeras monografías modernas de villas guipuzcoanas. Porque ha de tenerse en cuenta que esta edición que aquí se comenta es ya segundona, puesto que la mayorazga vino al mundo hace la friolera de cuarenta años y no había ya quien diera con ella, como lo sé por penosa experiencia después de lo que me costó rescatar un ejemplar resistente a la devolución.

De su autor, Gregorio de Mújica, nos hemos olvidado demasiado pronto. Y eso que hubo un tiempo en que no se podía dejar de contar con su persona para cualquiera actividad que de cerca o de lejos tuviera que ver con el renacimiento de nuestros estudios. Baste decir que fué Secretario General del Primer Congreso de Estudios Vascos celebrado en Oñate.

El Jurado calificador, mejor dicho, don Carmelo de Echegaray a quien se le ve claramente la pluma, aplaudía la orientación crítica de esta monografía y el resultado obtenido del estudio de los documentos. Por su parte el Conde de Rodezno la calificó de «amenamente narrada, muy imparcial y acertadamente crítica».

Alguien podría estimar que esta monografía es demasiado analítica, demasiado esclava del dato por insignificante que sea dentro de los valores históricos. Pero quien tenga por mejor una obra de consulta y por lo mismo duradera, que una obra «impresionista» y por lo mismo fugaz, estará de acuerdo conmigo en que es preferible tener en la biblioteca una de las de ese primer orden. No le falta —y ello, porque entonces *no se llevaban*— más que un buen índice alfabético de lugares, personas y asuntos.

También podría alguien estimar que, habiendo Gregorio de Mújica añadido los comentarios de los hechos ocurridos entre el momento de presentación del original y el momento de su impresión, hubiese sido lógico completar ahora esas noticias hasta nuestros días. No lo creo yo así, porque tenemos muy poca autoridad para comentar lo que estamos viendo. Otros «televisores» serán los llamados a ello.

Va como Apéndice del libro el facsímil de una Relación muy rara de hijos ilustres de Eibar que exhumó el P. Galdós, de grata memoria. Y un certero prólogo de Arteche abre las páginas de esta monografía que honra a su editor, el ilustre Ayuntamiento de Eibar.

F. A.

LOS TEXTOS IBERICOS DE LIRIA, por *Pío Beltrán. Revista Valenciana de Filología*, tirada aparte del tomo III, fascículos 1-4, 1953.

Este trabajo, que ocupa las páginas 37-186 del tomo III de la publicación citada, comprende, aparte de una completa historia de las investigaciones ibéricas, varias interesantes digresiones y una extensa bibliografía, dos aportaciones que nos interesan especialmente: indicaciones muy importantes sobre el valor de los signos ibéricos, la fijación de los textos, y su análisis por comparación de distintos epígrafes de una parte, y una defensa de la posición del autor con respecto a las relaciones entre ibérico y vasco.

La primera me parece, sin que ello suponga que menosprecio en lo más mínimo la segunda, a la que más abajo me refiero, la contribución más importante. En efecto, los estudios ibéricos han entrado afortunadamente en una fase de madurez en que, abandanados los intentos prematuros de resolverlo todo con un golpe de intuición, su progreso depende del examen detenido y cuidadoso de los detalles.

En este sentido, este trabajo de D. Pío Beltrán representa una aportación de primer orden. Sus observaciones sobre lecturas, y no siempre de materiales de Liria, sobre unión de fragmentos, etc., habrán de ser tenidas cuidadosamente en cuenta, sobre todo por quienes, como yo, no poseen un conocimiento de primera mano. Su método para la segmentación de los textos, basada en la comparación de distintos epígrafes, es irreprochable y a mi parecer el único que puede traer un verdadero progreso en nuestros conocimientos.

No son menos importantes los resultados obtenidos de la comparación de textos en escrituras distintas, y ahora voy a referirme a ellos, pues en cierto sentido me tocan personalmente. En la p. 94 observa sencillamente el autor: «Antes de pasar a la comparación de palabras, observaremos cómo van cambiadas mutuamente del ibérico al jónico las formas de las dos sibilantes núms. 34 y 35...» Esto me toca, como he dicho, personalmente, porque no hace mucho que ha aparecido en *Emerita* 23 (1955), 265 ss., un artículo mío titulado «Cuestiones relacionadas con la escritura ibérica» donde he tratado con bastante extensión de fundamentar esto mismo: que las correspondencias que se venían admitiendo implícitamente entre las sibilantes ibéricas y jónicas debían invertirse y, como consecuencia de esta y otras

observaciones, que el «ibérico» poseía realmente dos sibilantes, distintas. Ahora bien, cuando envié ese artículo a la revista en febrero o marzo del año pasado, desconocía yo el trabajo que reseño, e incluso sospecho, por un pasaje del texto, que no había sido publicado todavía.

La última de mis intenciones, entiéndase bien, es la de suscitar una cuestión de prioridad. Bien al contrario, infiero, por la misma sencillez con que sienta esta equivalencia, que ya había sido establecida en algún trabajo anterior, bien de D. Pío Beltrán, bien de su hijo D. Antonio. Mi único deseo es hacer constar que, si no lo he citado, ha sido única y exclusivamente por ignorancia. Si soy culpable, no lo soy, pues, más que de negligencia, más o menos temeraria.

Es importante también lo que se escribe en la misma página: «Es un fenómeno curioso, el hecho de que en el alfabeto ibérico no se substituyen mutuamente los signos *r* y *r'*... y en cambio, al comparar palabras escritas con los dos alfabetos, se sustituyen a capricho (por lo menos aparentemente) los signos 32-33 ibéricos por cualesquiera de los jónicos correspondientes.» Esto, creo, habrá que interpretarlo en el sentido de que, mientras no hay signos de confusión en el uso de las dos letras que representan vibrantes en los textos en escritura indígena (se emplea siempre el mismo, y en la misma posición, en el mismo significante), no es posible establecer correspondencias fijas, como ocurre con las sibilantes, cuando se comparan éstos con letreros en escritura griega.

El Sr. Beltrán señala también, *ibid.*, que «la falta de *m* en el alfabeto jónico se suple con la *n*». Dada mi extremada ignorancia en materia de alfabetos antiguos, e incluso de modernos, no me atrevo a contradecir abiertamente esta afirmación. Pero, ¿el *san* griego era exactamente igual a *mu*, o sólo parecido? Me inclino a pensar esto último, porque ninguna variedad griega podía acomodarse a un alfabeto sin *m*. Por el contrario, que el ibérico no poseía una nasal labial como la de nuestras lenguas me parece muy próximo a una certidumbre: lo confirma, aparte de otros indicios, la la escasez del signo *m* en los textos no celtibéricos en escritura indígena. En cuanto al signo *Y*, el autor suspende el juicio de momento y ni siquiera se decide a admitir que represente un sonido nasal.

Pasando a la segunda parte, es bien sabido que el Sr. Beltrán ha favorecido siempre la idea de una estrecha relación entre ibero y vasco. No soy tan optimista como él a este respecto, y

empleo el término optimista en el mejor sentido: para quien intenta penetrar en la prehistoria de la lengua vasca no puede haber bendición semejante a la de unos textos antiguos bastante extensos, como los ibéricos, en una lengua estrechamente emparentada. Considero, con todo, que ese campo, el de los textos ibéricos, es hoy por hoy el más prometedor, pese a todas sus dificultades, para un comparatista interesado en aclarar los problemas diacrónicos que plantean las variedades vascas modernas.

El Sr. Beltrán tiene también razón, a mi entender, al pensar que la lista de comparaciones aceptables entre formas vascas e ibéricas —aceptables dentro de nuestra actual ignorancia de los significados de una de las partes— puede ser mayor que la establecida por D. Antonio Tovar en *Archivum* 4, 220 ss. No parece tampoco haber razón para pensar que no podrá ser ampliada en el futuro. Estoy de acuerdo por ejemplo con el Sr. Beltrán en que un letrero monetal como *undices'cen*, y esto con independencia de toda comparación ibero-vasca, puede muy bien significar «de los de Undica».

Pero un estudio detallado de estos problemas llevaría esta reseña demasiado lejos. Me limitaré, pues, a discutir una comparación concreta en que creo que D. Pío Beltrán ha sido injustamente tratado por parte de los vascólogos. Me refiero, naturalmente, a la famosa inscripción *gudua deisdea*. La cuestión de los préstamos más o menos recientes es susceptible de ser manejada con injusticia en esta clase de polémicas, cuando la verdad es que muchas veces estamos sólo en condiciones, si queremos expresarnos con sinceridad, de hablar no de certidumbres, sino de probabilidades o aun de posibilidades.

La observación de D. Julio de Urquijo de que *gudu* es voz arcaica no es evidentemente pertinente en este contexto: aunque no figure ni en Dechepare —acaso por casualidad— ni en el vocabulario de Landuchio, la coincidencia de Leiçarraga y de los Refranes vizcaínos en el siglo XVI es suficiente, aunque faltaran otras pruebas que por el contrario abundan, para pensar que en otro tiempo pudo ser completamente popular, como lo prueba el gran número de derivados, y común a todo el país. En Leiçarraga, dicho sea de paso, no es exactamente un sinónimo de *gerla*. Por otra parte, D. S. de Altube ha explicado satisfactoriamente, tanto fonética como semánticamente (y no creo que su propuesta haya quedado invalidada en lo más mínimo por los reparos de Ch. Bouda, *Eusko-Jakintza* 4, 82.), el vizc. mod.

guterrien, Homenaje Urquijo I, 351 ss., que aparece por cierto en el vocabulario que sigue al *Peru Abarca* de Moguel: *Gutarria.* Disputa, camorra. *Gutarrac izan ditut*: «he tenido disputas encamorradas». Véase ahora la nueva edición de ese clásico vasco, Zarauz, Editorial Icharopena, 1956.

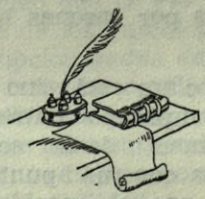
Evidentemente también, es difícil que Larramendi sospechara el «origen gótico» de *gudu* y es exagerado decir que el hecho de que *gudu* sea un préstamo del germánico «ne semble plus douteux», como dice Bouda. La verdad es que hay gravísimas dificultades en contra de que así sea. Cuando Uhlenbeck lo propuso, pensando en el gótico como transmisor (*RIEV* 4, 71), lo hizo creyendo que vasc. *n* se pierde esporádicamente en condiciones variadas, y particularmente ante consonante. Como esto no está probado, y los ejemplos por él aducidos admiten otras interpretaciones, nos vemos obligados a pensar en otra lengua germánica donde ya se hubiera perdido *n*. No soy ningún germanista, pero los manuales me dicen que, entre los dialectos germánicos, la caída de *n* ante fricativa con alargamiento de la vocal anterior es característica del ant. sajón y del anglosajón, no del gótico ni del ant. alto alemán: al. *ander*, ingl. *other*, al. *fünf*, ingl. *five*, etc. De manera que, al parecer, los godos no pudieron prestárnoslo y los demás por razones históricas no entran en cuenta.

Todo esto no prueba, claro está, sino que el iber. *gudu-* y el vasc. *gudu* pueden ser comparados entre sí, y no que esta comparación haya necesariamente de ser acertada. Una de las posibilidades en contra es la que fué apuntada por el Sr. Caro Baroja, si no me equivoco: por la conocida indistinción de sordas y sonoras en la escritura ibérica, podría leerse *cudu* en vez de *gudu*, lo que no tendría importancia, pues el aquit. *Cison* se continúa en el vasc. *gizon*, y también, y esto sería grave, *g-* o *cutu*. Pero de todo ello se deduce la necesidad de mantenernos prudentemente en el terreno de las posibilidades, y que no debemos cerrar ninguna puerta anunciando prematuramente imposibilidades que luego resulta que no existen.

Es natural que en las hipótesis del Sr. Beltrán o de cualquier otro no especialista en cuestiones referentes a la lengua vasca haya aspectos que nos sorprenden o nos resulten inaceptables: lo mismo ocurrirá probablemente a la inversa. No debemos olvidar, sin embargo, que no sería la primera vez que los descubrimientos de textos han demostrado cosas que los lingüistas espe-

cializados habían declarado imposibles. Debemos procurar, para el avance de nuestros estudios, que nuestros esfuerzos no vayan disociados. Esto es fácil de hacer cuando el investigador, como D. Pío Beltrán, envuelve en un afecto común lo ibérico y lo vasco, afecto que por la viveza con que lo siente y lo expresa no podemos menos de agradecer sinceramente.

L. M.



REVISTA DE REVISTAS

ALTAMIRA.—Revista del Centro de Estudios Montañeses. Números 1, 2 y 3. 1955.—Segundo centenario de la concesión del título de Ciudad a la Villa de Santander.—«El reinado de Fernando VI en el reformismo español del siglo XVIII», conferencia por Ciriaco Pérez Bustamante.—«Cuando Santander era una Villa», conferencia por Tomás Maza Solano.—«Perfil histórico-anecdótico de la Ciudad», conferencia por José Simón Cabarga.—«La creación del Obispado de Santander», conferencia por el P. Francisco Lodos, S. J.—«El engrandecimiento de la Ciudad y el Real Consulado santanderino», conferencia por Fernando Barreda.—«Los escritores montañeses del siglo XVII», conferencia por Luis Redonet.—«Adiciones al catálogo de la flora montañesa», por el P. Manuel Lainz, S. I.—«Los altos hornos de Guriezo», por Javier de Ybarra y Bergé.—«La imagen de Santa María la Blanca, de Castro Urdiales», por Agustín Pérez de Regules.—Velada necrológica en memoria de Concha Espina.—«En torno a la vida y la obra de Concha Espina», por Tomás Maza Solano.—«Concha Espina y lo regional», por Francisco Cubría.—«La naturaleza en la obra de Concha Espina», por Manuel González Hoyos.—Varia.

ARCHIVO IBERO-AMERICANO. Revista de Estudios Históricos. Julio-diciembre de 1955. números 59-60. Madrid.—«La Real Junta de la Inmaculada Concepción (1616-1817/20)», por P. Juan Meseguer, OFM.—«Juramentos Concepcionistas de las Universidades españolas en el siglo XVII», por P. Ofilio Gómez, OFM.—«Un gran promotor del Movimiento Inmaculista de la primera mitad del siglo XVII: Fr. Juanetin Niño», por el P. Jesús Nogueiro, OFM.—«Fr. Antonio de Trejo y el Movimiento Inmaculista en la Diócesis de Cartagena», por el P. Marcelino R. Molinero.—«Peticiones en favor de la Inmaculada enviadas al Papa por las Provincias Franciscano-Capuchinas en 1732», por el P. Isaac Vázquez, OFM.—«La Beata Beatriz y la Inmaculada. Influencia de los Franciscanos en ella», por el P. Enrique Gutiérrez, OFM.

ARCHIVO ESPAÑOL DE ARTE.—Instituto Diego Velázquez. Madrid. Número 112.—1955.—«Diego de Pesquera, escultor», por Manuel Gómez-Moreno.—«Giorgione en 1955», por María Luisa Caturla.—«Las cubiertas de estilo portugués en Tenerife», por Domingo Martínez de la Peña y González.—«Miscelánea de tablas inéditas», por Leandro de Saralegui.—Varia.—Bibliografía.

ARCHIVUM HISTORICUM SOCIETATIS IESU.—Romae. Jul. Dec. 1955. Anno XXIV. Fasc. 48.—«Les missions du nord de la Chine vers 1700. Etude de géographie missionnaire», por Josehp Dehergne S. I.—«Aniqua legenda de Molina narrata examinatur», por Johannes Rabeneck.—«Zwei Briefe des P. Simon Rodríguez, S. I. an Johann III von Portugal», por Josef Wicki S. I. —«Four Unpublished Letters of Anton Maria Benz, Eighteenth Century Missionary to Mexico», por Peter Masten Dunne S. I. and Ernest J. Burrus, S. I.—«Sull'origine e sviluppo dell'ordine politico e sociale nelle Riduzioni del Paraguay», por Dott. Alberto Armani.—«Las renuncias de bienes en la provincia de Paraguay. Siglo XVII», por Pedro Grenón S. I.—«Domenico Zipoli, músico eximio en Europa y América. 1688-1726», por Guillermo Furlong S. I.

BOLETIN DE LA ACADEMIA NACIONAL DE LA HISTORIA.—Caracas. Octubre-diciembre de 1955. Número 152.—«Centésimo Vigésimo Quinto Aniversario de la Muerte del Libertador».—«Bolívar y Bunker Hill», por James Alexander Robertson.—«Bolívar y la cooperación Hispano-Americana», por Harold A. Bierck, Jr.—«Bolívar y sus cantores», por Rubén Darío.—«Carta del Coronel Belford, sobre los últimos días del Libertador», por B. H. N. —«Bolívar, profesor de energía», por José Beríssimo (Brasileño).—«Una refutación a Capdevila», por Marco A. Osorio-Jiménez.—«Teresa, la confidente de Bolívar», por Marcos Falcón Briceño.—«Los funerales de Bolívar».—«El escritor, civilizador Simón Bolívar», por José Nucete-Sardi.—«Simón de Bolívar, «El Viejo», por Monseñor Nicolás Eugenio Navarro.—«Bolívar y Mariño ante los factores negativos de La Puerta», por Lino Iribarren-Celis.— «Microbiografía de Simón Bolívar», por Lucila L. de Pérez Díaz.—«Simón Bolívar, Las Facultades», por Carlos Pereyra.—«Gráficos del tránsito de Bolívar», por J. A. Cova.—«Carta del Perú de Lacroix a Manuelita Sáenz».— «Bolívar y sus Poetas», por Pablo Neruda.

BOLETIN DE LA BIBLIOTECA DE MENENDEZ PELAYO.—Santander. Julio-diciembre, 1955.—Números 3 y 4.—«Poesías a Menéndez Pelayo», por Enrique Sánchez Reyes.—«Fray Jaime Barón y Arín», por Angel Benito y Durán.—«¿Isolda o Iseo?», por Arturo Cuyás.—«Crónica del Centenario», por José Simón Cabarga.

BOLETIN DE LA COMISION PROVINCIAL DE MONUMENTOS HISTORICOS Y ARTISTICOS DE ORENSE.—Tomo XVIII. Fasc. II. 1955.— «Adiciones al Santoral Gallego», por Fr. Aureliano Pardo Villar.—«Notas al Episcopologio Auriense del siglo IX», por M. Rubén García Alvarez.—«Curros Enríquez en la lírica», por José Luis López Cid.

BOLETIN DE LA INSTITUCION FERNAN-GONZALEZ.—Número 133. Cuarto trimestre de 1955.—«Señoríos de los prelados burgaleses», por Luciano Huidobro y Serna.—«Documentos de antaño», por Ismael G.ª Rámila. —«Una historia de la pintura española», por Chandler Rathfon Post (traducción de Gonzalo Miguel Ojeda).—«Los burgaleses en las Ordenes Nobiliarias españolas», por Valentín Dávila Jalón.—«En torno a la Catedral de Burgos», por Matías Martínez Burgos.—«Un plantel de seráfica santidad en las afueras de Burgos», por Fray Ignacio Omaechevarría, OFM.—«Gumiel de Izán escuela primaria de Santo Domingo de Guzmán», por Francisco Palacios.—«Cerámica farmacéutica del Hospital del Rey, de Burgos», por Pas-

cual Domingo Jimeno.—«IV Congreso Arqueológico Nacional. Institución Fernán-González. Actividad académica y Actuación cultural», por I. G.ª R. «Restauración del templo parroquial de Santa María Rivarredonda», por L. H. y S.—Bibliografía.

BOLETIN DE LA REAL ACADEMIA DE LA HISTORIA.—Madrid. Tomo CXXXVII. Cuaderno II.—«Lugar del nacimiento de Santa Teresa de Jesús», por Mercedes Gaibrois de Ballestero.—«Monumentos provinciales», por F. J. Sánchez-Cantón.—«Murallas de Madrid», por F. J. Sánchez-Cantón.—«Nueva luz sobre la expulsión de los judíos en 1492, por el Duque de Maura.—«Plateros madrileños (1590-1660)», por el Marqués del Saltillo.—«Colección de manuscritos e impresos de Juan Sampere Guarinos», por Ramón Carande.—«Informes sobre España (diciembre 1807 a marzo 1808) del Gentilhombre Claudio Felipe, Conde de Tournon-Simiane, al Emperador Napoleón I», por Manuel Izquierdo Hernández.

BOLETIN DEL INSTITUTO DE ESTUDIOS ASTURIANOS.—Oviedo, 1955. Número XXVI.—«El grabado rupestre antropomorfo de Veranes», por F. Bouza Brey.—«Los normandos en las costas del reino de Asturias en el reinado de Ramiro I (844)», por Juan Uría Ríu.—«El Cardenal Cienfuegos», por Marcos G. Martínez.—«De mi archivo», por Fausto Vigil.—«La Atalaya y el Ermitorio de San Román», por José Luis Pérez de Castro.—«Villaviciosa, los pobres y los peregrinos...», por un Cronista de la Villa.—«Una aportación valiosa», por X.—«Oviedo, piedra y espíritu», por Juan Antonio Cabezas.—«Documenta», por A. de la Plaza y Amalia Prieto.

BOLETIN DEL INSTITUTO DE ESTUDIOS GIENNENSES.—Jaén. Septiembre-diciembre de 1955.—Número 6.—«La familia de Andrés de Vandaelvira», por Rafael Ortega de Sagrista.—«El jaenero al-Gazal: Yahya ben Hakam al-Bakri», por Luis González López.—«Imagen de piedra conservada en el Hospital de San Miguel de Arjona», por Basilio Martínez Ramos, Pbro.—«Prospección arqueológica en los términos de Hinojares y La Guardia (Jaén)», por Concepción Fernández Chicharro.

BOLETIN DE LA SOCIEDAD CASTELLONENSE DE CULTURA.—Octubre-diciembre, 1955.—Tomo XXXI.—«Danzantes, gitanillas y pastor de Zorita», por Gonzalo Puerto Mezquita.—«El ciprés de Göynük», por Manuel Tomás de Carranza.—«Consells generals dels anys 1660 i 1690 en Almoraia», por Andrés Panach, Sch. P.—«Hombre», por Juan Porcar Montoliu.—«La Revolución de 1820 en Valencia», por Salvador Aldana Fernández.—«El Wagner de Bayreuth en El Liceo barcelonés», por F. Pérez Dolz.—«Avance a una arqueología romana de la provincia de Castellón», por D. Fletcher Valls y J. Alcácer Grau.—«Un libro de Alfonso do Paço», por Francisco Estevé Gálvez.—Nota bibliográfica.

CELTIBERIA. Centro de Estudios Sorianos. Número 10. 1955.—«El historiador Jiménez de Rada y las tierras de Soria», por José Gómez Pérez.—«La actividad ganadera en la provincia de Soria. Condiciones físicas, humanas y económicas», por María del Rosario Miralbés.—«Genealogía de los caballeros de las Ordenes Militares, naturales de la ciudad de Soria», por Valentín Dávila Jalón.—«Pico-Frentes (continuación)», por Clemente Sáenz García.—«Estudios económicos de la provincia de Soria», por Emilio Ruiz.—Varia.

CAESARAUGUSTA. Publicaciones del Seminario de Arqueología y Numismática Aragonesas. 1955.—«Síntesis del neolítico de Europa Central», por E. Sangmeister.—«Sobre la cuestión de las investigaciones por medio de análisis espectral de objetos prehistóricos de cobre y bronce», por S. Junghans.—«Lecciones de arqueología púnica», por M. Tarradell.—«Tréveris, residencia imperial en la época romana. Nuevos descubrimientos», por W. Reusch.—«El puerto del Palo y la Vía Romana que lo atraviesa», por A. Beltrán.—«Algunos aspectos históricos y arqueológicos del Cristianismo en la Tarraconense y en las Galias», por P. de Palol.—«Estado actual de la Numismática antigua española», por A. Beltrán.—«Nota sobre hallazgo de denarios de la República romana en Andalucía», por A. Beltrán.—«Documentos para el estudio de la Numismática navarro-aragonesa medieval», por A. Ubieto.—«Información Numismática», por A. Beltrán.—Información y Seminario.—Bibliografía aragonesa.

ESTUDIOS SEGOVIANOS. 1955. I. Tomo VII. Número 19.—«Arquitectura plateresca en Segovia», por Alberto Martínez Adell.—«Jerónimo de Alcalá Yañez», por Manuel Gongález Herrero.—«Por vista de ojos y andamiento de pies», por Mariano Grau.—«Sobre la vigencia de una añeja institución segoviana», por Salvador Bernal Martín.—«Fundaciones religiosas en Segovia por seis santos y un venerable», por Carlos de Lecea y García.—Documentos.—Varia.

HELMANTICA. Pont-Universidad-Ecca-Salamanca. 1955. Septiembre. Número 21.—«Campeonato del Arco», por Enrique Basabe.—«De Longino Platónico», por Emil Orth.—«El estilo del Orfeo de Virgilio», por Javier de Echave-Sustaeta.—«La religión helenística», por José Alsina Clota.—«Importancia y uso de la lengua latina en nuestros días», por Ildefonso González.—«Un códice de Juvenal en Navarra», por Julio Campos.—Miscelánea.

HUMANIDADES. Universidad Pontificia de Comillas (Santander). Volumen VII. Número 14.—«Zeus y el evolucionismo en la Ciencia de las religiones», por Domingo Mayor, S. I.—«Poetas latinos de la Compañía de Jesús: Adam Wild (1639-1710)», por Juan Manuel Fernández, S. I.—«La predilecta hermana del P. Isla y sus cartas inéditas», por Constancio Eguía, S. I.—«¿Hubo una o dos conjuraciones de Catilina?», por S. Rodríguez Brasa, S. I.—«Crónica: A propósito de una Semana Pedagógica», por José Tejedor, S. I.

PRINCIPE DE VIANA. Pamplona. Año XVI. Número LXI. 4.º trimestre de 1955.—«Un escudo enigmático en la iglesia y claustro catedrales de Pamplona, de capital importancia para fijar su cronología parcial», por P. Germán de Pamplona, O. F. M. Cap.—«Filiación genealógica y curiosos pormenores de la Casa de Rada», por María Dolores Quiroga.—«Fray José Vicente Díaz Bravo», por José Ramón Castro.—Varia.

REVISTA DE ESTUDIOS EXTREMEÑOS. Badajoz, 1953. 1-4. Tomo IX. «Luis de Morales y las influencias leonardescas en España», por Elizabeth Du Gué Trapier.—«Semblanza de Donoso Cortés», por Francisco Escobar García.—«Juegos infantiles de la provincia de Badajoz», por Bonifacio Gil. «Francisco de Aldana, el divino Capitán», por Elías L. Rivers.—«Arias Montano, orientalista. (Notas sobre sus gramáticas hebrea y árabe)», por José López de Toro.—«La esposa de Donoso Cortés. (Los García Carrasco)», por

Miguel Muñoz de San Pedro.—«Estudio técnico bricliográfico sobre los alcaloidés del cornezuelo de centeno. (Se empleó cornezuelo dé centeno de la provincia de Badajoz)», por Juan Remón Camacho.—«Olivenza y la frontera portuguesa hasta 1297», por Esteban Rodríguez Amaya.—«Para un estudio crítico-biográfico del novelista Antonio Reyes Huertas», por Enrique Segura.—Miscelánea.

REVISTA DE LA BIBLIOTECA ARCHIVO Y MUSEO. Ayuntamiento de Madrid, 1954.—«El concepto de España durante el reinado de los Reyes Católicos», por Antonio de la Torre.—«El Ayuntamiento de Madrid y el jefe político», por Jacinto Hidalgo.—«Las fiestas populares de Madrid», por Miguel Herrero García.—«El registro civil de las personas reales de España», por Antonio Alvarez de Linera.—«Una corrida de toros en la Plaza Mayor en 1803», por José del Corral.

REVISTA DE ESTUDIOS DE LA VIDA LOCAL. Instituto de Estudios de Administración Local. Madrid, 1955. Número 84.—«El recurso contencioso-administrativo y el texto refundido de la Ley de Régimen local», por Jesús González Pérz.—«Policía de edificios ruinosos», por el Dr. Aurelio Guaita.—«Régimen local transitorio de los nuevos pueblos del Instituto Nacional de Colonización», por Alejo Leal.—«Aspectos económicos y jurídicos del plan de ordenación de Barcelona», por Carlos Trías.—«La expropiación del derecho de residencia», por Alberto Gallego y Burín.—Sección informativa.

REVISTA DE MENORCA. Mahón. Enero-Junio, 1955.—«Nicotiana Rústica L.», por R. Salord.—«Las cuevas prehistóricas de «Elstudons», por José Mascaró.—«Precedentes históricos del derecho foral menorquín (conclusión)», por Marcial Rivera.—Información.

RIVISTA DI STUDI LIGURI. Números 3-4. Iuglio-Dicembre 1955. Bordighera.—«Scavi italo-spagnoli ad Ampurias», por N. Lamboglia.—«Les ports antiques de Narbonne», por M. Guy.—«Sulla cronologia delle anfore romane di età repubblicana (II-I secolo a C.)», por N. Lamboglia.—Varia.

REVISTA DE LA UNIVERSIDAD DE MADRID. Volumen IV. Número 14. 1955.—«Consideraciones generales sobre la técnica del transitor», por Reginaldo de Paz Fernnádez.—«La seguridad social del estamento escolar en España», por Emilio Serrano Vigafañe.—«La historia y el historiador en el mundo anglosajón contemporáneo», por Rafael Olivar Bertrand.—«Sobre la axiomática de las geometrías no-euclídeas», por Luis Esteban Carrasco.—«Algunas ideas sobre el constitucionalismo hispanoamericano», por Jaime Delgado.

SEFARAD. Madrid-Barcelona, 1955. Año XV. Fasc. 2.—«Probable influencia de la poesía bíblica en la de Fray Luis de León», por J. M. Millás Vallicrosa.—«Fragmentos de piyyutim de Yannay en vocalización babilónica», por A. Díez Macho-Shalom Spiegel.—«La experiencia de la gracia divina en la Qabbala», por O. H. Lehmann.—«La judería de Calahorra», por F. Cantera Burgos.—«Sobre la etimología de la voz «marrano» (criptojudío)», por D. Gonzalo Maeso.—Varia.

PUBLICACIONES

DE LA

REAL SOCIEDAD VASCONGADA DE AMIGOS DEL PAIS

Delegada del Consejo Superior de Investigaciones Científicas en Guipúzcoa)

MONOGRAFIA DE D. XAVIER MARIA DE MUNIBE, CONDE DE PEÑAFLORIDA, por Gregorio de Altube.

LA EPOPEYA DEL MAR. por M. Ciriquiain-Gaiztarro. (Agotado).

PASADO Y FUTURO DE LA REAL SOCIEDAD VASCONGADA, por José María de Areilza.

HISTORIA DEL MONASTERIO DE SAN TELMO, por Gonzalo Manso de Zúñiga y Churruca.

ELOGIO DE D. ALFONSO DEL VALLE DE LERSUNDI, por Joaquín de Yrizar.

BREVES RECUERDOS HISTORICOS CON OCASION DE UNA VISITA A MUNIBE, por Ignacio de Urquijo.

LA REAL SOCIEDAD VASCONGADA DE AMIGOS DEL PAIS Y LA METALURGIA A FINES DEL SIGLO XIII, por Manuel Laborde.

REVISTAS

BOLETIN DE LA REAL SOCIEDAD VASCONGADA DE AMIGOS DEL PAIS.

Ejemplar suelto: 20 Ptas.
Suscripción anual: 60 »

EGAN: Ejemplar suelto: 10 Ptas.
Suscripción anual: 35 »

Suscripción anual conjunta a BOLETIN Y EGAN: 80 Ptas.

MUNIBE.—Revista de Ciencias Naturales. Número suelto: 10 Ptas.

Redacción y Administración: Museo de San Telmo

SAN SEBASTIAN

ESCELICER, S. A.
SAN SEBASTIAN